





DE GOUDEN SCHOEN
HET LAATSTE NIEUWS

Frank Van de Winkel

VINCENT KOMpany

HOMME SANS FRONTIÈRES

D'Anderlecht et Man City en passant
par Burnley jusqu'au Bayern

Lannoo

**IN
TRO**

Introduction	7
Chapitre 1	
En visite au Congo : <i>Allez, tout le monde se calme !</i>	11
Chapitre 2	
L'odyssée des Kompany en tant que Baluba-Kasäi	23
Chapitre 3	
Grandir dans un immeuble de logements sociaux	35
Chapitre 4	
La concurrence avec les filles à l'école	53
Chapitre 5	
Formation de football à Neerpede : Il n'arrêtait pas de discuter	65
Chapitre 6	
Enseignement secondaire avec des hauts et des bas	87
Chapitre 7	
Percée à Anderlecht : <i>Ce sera un très grand joueur</i>	107
Chapitre 8	
Une claque après l'autre sous le ciel de Hambourg	143
Chapitre 9	
Une statue à Manchester City	163
Chapitre 10	
De la résurrection de Diablos « morts »	199

Chapitre 11

Un coach débutant et son amour de jeunesse : un défi	217
---	------------

Chapitre 12

Burnley, un titre bien mérité, une relégation douloureuse	233
--	------------

Chapitre 13

Une surprise du chef. Vers les sommets au Bayern de Munich	251
---	------------

Remerciements	267
---------------	-----

Sources médiatiques	269
---------------------	-----

Bibliographie	270
---------------	-----

INTRODUCTION

Il parle d'une voix posée et calme au micro, ce soir de septembre 2024, alors que pour son match d'ouverture dans la Champions League, le Bayern de Munich vient d'écraser son adversaire, le Dynamo Zagreb. Sur un score d'avant-guerre de 9 à 2. Le décor ? Une salle de presse de l'Allianz Arena, le port d'attache du Bayern de Munich, avec en toile de fond des dizaines de logos de sponsors. De Qatar Airways à FedEx en passant par Lay's ou DAZN.

Le personnage central, portant une veste de survêtement rouge par-dessus un T-shirt blanc, s'est installé sur une chaise à côté d'un modérateur, derrière une longue table sur une estrade. Difficile de provoquer la colère du coach Vincent Kompany dans une conférence de presse. Même en posant des questions provocatrices. Comme celle-ci, posée en anglais par un journaliste : « Vous faites l'objet de beaucoup de critiques sur internet. On y lit notamment que le Bayern de Munich est beaucoup plus grand que vous. »

Qu'avez-vous à répondre ?

Kompany le regarde attentivement en écarquillant un peu les yeux. Avec un tantinet d'étonnement. Ou d'incrédulité. Mais d'un air amusé malgré tout. On le voit se demander si ce journaliste est vraiment sérieux. De poser cette question-là après une victoire par 9 à 2, la plus importante dans toute l'histoire du Bayern de Munich en Champions League. Après la victoire la plus importante de n'importe quel club en Champions League. Et ne s'agit-il pas, en plus, de la plus grande compétition internationale pour clubs ? Ce type n'a-t-il vraiment rien d'autre à lui demander ?

Kompany ne pousse pas un soupir. Il reste poli. Aussi calme qu'un bouddha. Le volume de sa voix n'augmente pas. Oh non, tu ne réussiras pas à me fâcher, le voit-on penser. Il répond qu'il ne se sent pas personnellement concerné par les commentaires sur internet, qu'il s'en moque

royalement. Il aurait pu répondre qu'évidemment, le Bayern est plus grand que lui. Il aurait pu y ajouter : « Et alors ? »

Mais Kompany est Kompany. Il ne peut s'empêcher de laisser passer une telle occasion. Quand on le touche, on peut s'attendre à une réplique subtile. Et il adore évidemment donner un mot d'explication.

Il dit qu'il ne se sent pas tenu de répondre à ce genre de questions, mais qu'il le fera quand même. Brièvement. Il appuie ses paroles d'un mouvement de bras.

« Je suis né à Bruxelles, dans le quartier Nord. Mon père est un réfugié parti du Congo pour venir en Belgique. Quelles étaient mes chances de jouer un jour en Premier League ? De jouer en équipe nationale ? De réussir comme joueur ? 0,001 % ? »

Il a néanmoins réussi, et brillamment puisqu'il est devenu un personnage emblématique du XXI^e siècle. Un symbole du succès que peut remporter un homme de couleur et, en plus, d'origine étrangère. « Et maintenant, je suis coach. »

« Faut-il arrêter de croire en soi à cause de ce que d'autres disent de vous ? poursuit-il, car il est désormais en verve. Vas-tu cesser de croire en ce que tu peux accomplir parce que tu n'as qu'une toute petite chance de réussir ? Il faut persévérer ! Si on échoue, tant pis. Si on réussit, tant mieux. Mais on progresse à chaque nouvelle expérience. C'est ce qui compte vraiment. Essayons donc de nous encourager mutuellement, d'abattre des frontières, d'entreprendre quelque chose. » Il termine. « Excusez-moi de vous avoir si longtemps rebattu les oreilles, les gars, » conclut-il en riant.

Prochaine question. Le même journaliste lui demande s'il considère la Champions League comme un moyen de prouver que ses détracteurs ont tort.

« Mais non, pas du tout, répond Vincent Kompany, c'est précisément ce que j'essaie d'éviter. En fait, je ne me soucie pas de tout ça. »

**EN VISITE AU
CONGO : ALLEZ,
*TOUT LE MONDE
SE CALME !***

Un jeune homme habillé avec élégance, au front fragile et de la douceur dans le regard, présente poliment sa carte d'embarquement et entame une des plus grandes aventures émotionnelles de sa vie : une visite au Congo. Vincent Kompany a un peu plus de vingt ans. Il est le fils d'un père congolais et d'une mère belge. Vincent porte les cheveux courts. Il est détendu. Curieux. Sérieux. Imperturbable. Ce sera la première fois de sa vie qu'il pose un pied sur la terre de ses ancêtres. Nous sommes début juin 2006 et il est en vacances. Passe-t-il son temps à dormir durant ce long voyage ? Feuillète-t-il le guide de voyage Bradt ? Ou lit-il un livre sur l'histoire du pays natal de son père ? Il n'aura alors bientôt plus envie de rire : un cercle vicieux de guerres, de corruption, d'anarchie et de mauvais gouvernement débouche depuis des dizaines d'années sur une vie de misère. Mais si quelque chose caractérise bien Kompany, c'est son sens inébranlable de la justice allié à une ambition illimitée : pas trop de paroles, mais des actes. « Il existe des problèmes et il y aura des solutions pour les résoudre. Mais il faut vouloir les trouver, voilà ma philosophie, » déclare-t-il dans une vidéo du sponsor Nike.

Est-ce bien là, le pays d'où viennent son père et sa famille ? Quel est le sentiment dominant dans la tête du jeune homme à propos du rôle joué par sa patrie belge dans l'histoire du Congo ? Mais voilà que les portes s'ouvrent déjà. Il détache sa ceinture, saisit son bagage à main et descend par l'escalier d'embarquement sur le tarmac.

Il suffit d'avoir été dans les parages de l'équateur pour reconnaître cette chaleur moite et brûlante qui enveloppe instantanément le voyageur. Kompany aussi la sent sur-le-champ. Il sent son odeur. Il l'entend aussi. Et cela lui plaît. « J'aime l'ambiance du Congo, fera-t-il remarquer plus tard sur la chaîne *Congo WWS*. C'est un pays bruyant. Tout le monde chante, parle et est convaincu d'avoir quelque chose à dire. Et les gens n'arrêtent pas. C'est ce que je fais aussi. »

Il est entré dans un nouvel univers dans lequel tous les sens sont à la fête. Ici valent d'autres lois. Le climat force à adopter un autre rythme de vie et à se faire moins de souci. Il vaut d'ailleurs mieux rester carrément chez soi si on s'effraie d'un lézard, d'une colonie de fourmis, des

moustiques ou de hordes d'autres insectes. On fait par ailleurs inévitablement fausse route si on ne tient pas suffisamment compte de la réalité africaine qui inclut une autre notion du temps, l'importance de la famille ou le respect des palabres et des anciens. Et attention de ne pas considérer les *féticheurs* ou autres guérisseurs comme des imposteurs ! Non, Kompany ne commettra pas ces erreurs. Ce qui ne l'empêchera pas de s'étonner souvent ou même de s'effrayer quelquefois.

Il n'est pas monté dans l'avion pour rendre visite à la famille ni pour vadrouiller en costume tropical ni pour partir à la recherche des rares gorilles de montagne dans le parc national de Virunga. Non, en réalité, il entreprend un voyage d'études au nom de SOS Village d'Enfants. D'abord à Bukavu, une ville frontière dans les collines et proche du Rwanda, connue pour la beauté étourdissante de la nature. Il termine son bref séjour en passant du côté opposé du pays, dans la capitale Kinshasa, rude et étouffante. L'association SOS Villages d'Enfants, l'organisation dont il devient un ambassadeur, accueille depuis plus de soixante ans partout dans le monde des orphelins ou d'autres personnes vulnérables, en particulier des enfants délaissés, violentés ou violés et abandonnés. « Mon travail en faveur de ces enfants est aussi important que le football, c'est ce que j'ai compris dès la première fois que je suis venu ici », confie-t-il plus tard à la chaîne de télévision belge VTМ.

En route vers Bukavu

Lors de son voyage au Congo, Kompany s'appuie sur sa réputation de footballeur déjà célèbre pour susciter de la bonne volonté dans les milieux politiques et économiques, entre autres en faveur de la création d'un SOS Village d'Enfants à Kinshasa. À Bukavu, il apporte son soutien moral aux enfants et aux accompagnateurs et souhaite découvrir le fonctionnement d'un tel village. Il reste trois jours au Congo.

Barbara François, présidente honoraire de SOS Villages d'Enfants en Belgique : « Il ne se comporte pas comme une star, bien qu'il en soit déjà une. Tout le monde le connaît. Avec lui, on accède quasiment tout de

suite aux ministres, alors que c'est normalement impossible. Habituellement, il faut des jours pour obtenir un rendez-vous et, le moment venu, il n'est pas rare de devoir encore patienter quelques heures. Avec Vincent, la rencontre avait lieu dans le quart d'heure. Au cours de ces entretiens, il m'a impressionnée par ses questions pertinentes. Avec le ministre de l'Environnement, Vincent parlait d'égal à égal, non pas comme un footballeur qui n'y connaissait rien. On sentait bien qu'il était déjà adulte, qu'il avait des choses à dire et qu'on l'écoutait aussi. Évidemment, il possède en plus ce don naturel du leadership. »

En 2007, il y retourne, avec cette fois les médias belges dans son sillage, tels que le quotidien *Het Laatste Nieuws* et les deux stations télévisées commerciales belges les plus importantes, VTM et RTL-TVi. SOS Villages d'Enfants espère que l'attention médiatique pourra attirer des sponsors et des donateurs afin de pouvoir créer un village dans la capitale. Un soutien plus que nécessaire : la construction d'un village coûte quelque deux millions d'euros et celui d'un centre médical environ 200 000 euros. Kompany affirme apporter lui-même 20 000 euros pour le centre médical.

En cette journée du mois de juin 2007, Vincent Kompany s'envole pour Kigali, la capitale du Rwanda, pour ensuite se rendre vers l'ouest dans la ville toute proche de Bukavu. Vincent est prêt à tout : tant à la misère qu'à la beauté. Il les trouvera toutes les deux. Le voyage de Kigali à Bukavu, sur la rive sud-ouest du lac Kivu, le plonge d'emblée dans la véritable Afrique où le soi-disant *article quinze*, expression populaire désignant un article d'une constitution imaginaire, représente souvent l'ultime recours : débrouille-toi. Quand le groupe arrive à la frontière entre le Rwanda et le Congo, il est dix-huit heures cinq. Le poste frontière est fermé depuis cinq minutes. Un membre de l'équipe de Vincent se dirige vers un des garde-frontière congolais, lui adresse prudemment la parole et lui refile discrètement un peu d'argent. En passant par un pont caduc, le groupe pénètre au Congo. Le lendemain, ils retournent

à la frontière pour faire estampiller les passeports. Cette fois, l'accompagnateur a déjà un billet de vingt dollars à la main. « Pour faciliter la discussion. »

Le Village d'Enfants de Bukavu est en ébullition à cause de la visite du footballeur belge. Beaucoup d'enfants ont perdu leurs parents à la suite des violences politico-économiques. Ils mangent et dorment là et vont à l'école en journée. Vincent entre dans une classe de maternelle construite en bois ; les petits entonnent une chanson. Il se rend aussi en première primaire. Un doigt se lève au fond de la classe. « Comment je fais pour aller en Belgique ? » demande un enfant. « Il vaut mieux que tu profites des chances qui te sont données ici, répond Kompany. Essaie d'obtenir un beau diplôme qui te permettra de gagner de l'argent plus tard pour que vous puissiez tous ensemble reconstruire progressivement votre propre pays. »

Une réponse très caractéristique : plaider en faveur de l'enseignement en tant que levier d'autonomie et de responsabilité. Quand ils se mettent ensuite à danser dans la cour, accompagnés de l'institutrice qui donne la mesure sur un tambour, Vincent entre dans la ronde d'enfants et frappe lui aussi dans les mains. Un peu plus tard, il aide un gamin à manger comme s'il avait toujours fait ça : des haricots, du riz et du *saka-saka* – des feuilles de manioc. Vincent n'est pas encore papa à cette époque-là.

On prend évidemment aussi le temps de jouer au foot. Il n'y a pas de buts, mais la joie des petits footballeurs et de leur hôte n'en est pas moins intense. Il accompagne encore les enfants à la balançoire, en prend certains dans ses bras, fait le fou.

Au loin, entouré de collines et de montagnes verdoyantes, miroite le merveilleux lac Kivu. Sur l'eau vert émeraude, Kompany observe des myriades de scintillements suscités par les reflets du soleil. La beauté

de la nature offre un changement agréable par rapport à la misère qui prend sérieusement aux tripes.

Je ne comprends rien à la corruption

À la veille de son premier voyage au Congo, Vincent évoque son pays de la manière suivante dans le quotidien *Het Laatste Nieuws* : « En entendant le seul nom de mon pays, le Congo, je ressens déjà des regrets. Ça fait mal de constater que pendant tant d'années, un pays pareil ait pu gaspiller toutes ses possibilités. C'est un des pays les plus riches au monde au niveau des matières premières et nous y allons aujourd'hui pour aider des enfants qui sont en train de mourir. Comment se fait-il que Kinshasa soit une des villes les plus sales et les moins bien organisées du monde ? Comment se fait-il que d'autres pays récoltent des milliards de dollars du sous-sol congolais et qu'il y ait en même temps tant de pauvreté sur place ? Il faut qu'on prenne les choses en mains avec des gens de tous les secteurs. Il n'y a pas d'autre possibilité. Ce serait ma plus grande désillusion que les Belges abandonnent l'espoir de faire quelque chose de leur ancienne colonie, ce pays dont ils ont tant reçu. »

Dans d'autres interviews, il est plus explicite. Il dit par exemple : « Ce ne sont malheureusement pas les Congolais qui profitent de cette richesse, mais des hommes d'affaires louches qui sortent clandestinement les précieuses matières premières du pays. Actuellement, tous les profits sont drainés hors du Congo : les grandes entreprises sont aux mains de multinationales qui ne paient pas un centime d'impôts. Et il ne reste donc pas d'argent pour organiser l'enseignement ou mettre sur pied des soins de santé. Je voudrais être en mesure de mettre fin à l'exploitation. J'ai hérité de mon père et de ma mère une aversion à l'égard de l'injustice. Ma mère s'engage beaucoup dans le domaine social. Elle prend toujours le parti des plus faibles. »

Sur la route très fréquentée qui traverse Bukavu vers le bidonville Ciriri, le véhicule tout-terrain transportant Kompany roule sur des routes de terre battue poussiéreuses. Assis sur la plateforme arrière avec un cha-

peau et des lunettes de soleil, Vincent se retrouve confronté à la misère la plus totale : un quart des enfants de Ciriri n'atteignent jamais leur cinquième anniversaire. Ici règnent la malaria et le sida et les enfants meurent de malnutrition.

L'histoire des biscuits

Des dizaines de jeunes et d'adultes lèvent la tête et s'approchent quand le nuage de poussière annonce sa visite. Ils s'attourent autour du véhicule. Insouciant et curieux, Vincent a sorti la tête par la fenêtre. Il parle d'une voix forte et claire, soulignant ses paroles de gestes et de mimiques. Il raconte aux gens qu'il a de l'argent, mais pas assez pour aider tous ceux qui en ont besoin. « Il faut respecter que je donne cet argent à *maman* (la coordinatrice locale) et que je puisse ainsi quand même aider quelques personnes. » Et en élevant davantage la voix : « Si j'apprends que vous contestez les décisions de *maman*, qu'il y a des disputes ou que des gens menacent *maman*, ce sera fini sur-le-champ. Compris ? » Alors, il serre *maman* dans ses bras. Elle tend la main vers les quelques centaines d'euros, une fortune à l'échelle congolaise, et enfouit les billets dans son pagne vert bariolé. Sur ce, elle quitte les lieux en vitesse. Kompany se comporte tout le temps avec assurance ; il respire une sorte d'autorité naturelle et se montre d'une franchise désarmante. Les accompagnateurs de SOS Villages d'Enfants n'en croient pas leurs yeux et crèvent de peur : ils lui avaient fortement déconseillé de distribuer des choses au public. Et surtout de l'argent, pour éviter que cela provoque des disputes et qu'il y ait des victimes. À leurs yeux, il vaut mieux identifier tous ceux qui pourraient avoir besoin de soutien et leur donner un bon. Ils pourraient ainsi retirer leur cadeau sans que cela ne suscite une cohue. Heureusement, la situation ne dégénère pas. Mais ce sera le cas ailleurs, quand Kompany a apporté des dizaines de cartons de biscuits.

« Il y a beaucoup de biscuits », dit-il.

« Oui !!! » clament, pleines d'espérance, des dizaines de bouches d'enfants qui s'attourent en T-shirts effilochés, souvent déchirés.

« Mais il n'y a pas des biscuits pour tout le monde », ajoute-t-il.

Un grognement monte. C'est vrai qu'il n'a pas acheté tous les biscuits de Bukavu, « parce je n'ai pas assez d'argent pour ça. » Le brouhaha d'attente augmente. « Chut ! » exige Kompany en posant un doigt sur sa bouche. Il commence à distribuer les biscuits, parfois une boîte pour *maman* et puis deux, trois biscuits par enfant. Au début, tout se passe bien. Les enfants sont tout excités, survoltés et joyeux. Jusqu'à ce qu'il y ait soudain une poussée. Kompany se fâche : *Allez, tout le monde se calme !* L'effet est très moyen. Un type surgit et rafle un carton de biscuits sur la plateforme. Et là, les lions sont lâchés et la plateforme du véhicule est presque prise d'assaut. Bien qu'il n'y ait pas de blessés, il est pénible de voir des enfants et des adultes se bousculer dans leur désespoir.

Kompany est désemparé. Quel contraste entre les enfants du Village d'Enfants et ceux du bidonville ! Les uns réagissent docilement, les autres se ruent comme des affamés sur le butin.

Le lendemain, tout semble revenu dans l'ordre. Kompany fait ses adieux aux enfants du Village d'Enfants et leur offre des maillots de foot. Ici, pas de chaos : les enfants attendent sagement leur tour. Entre-temps, il semble y avoir du grabuge dans la cour. Un soldat est en train de battre un jeune homme jusqu'au sang à l'aide d'une corde à linge. Personne n'intervient. Il semble alors que le jeune homme est soupçonné d'avoir volé la veille le téléphone portable d'un caméraman. Kompany sépare les belligérants. Conduis-le à la police, demande-t-il au soldat. Vincent craint que sinon, le soldat ne soit capable de battre à mort le voleur présumé et il donne soixante euros au militaire pour bien lui faire comprendre le message. Au Congo, soixante euros représentent une petite fortune et l'argent permet d'arranger n'importe quoi.

La violence à l'état brut le touche. Au Congo prévalent les lois du plus fort et d'œil pour œil, dent pour dent. Comment briser cette spirale in-

fernale ? Le temps pour réfléchir à cette question ne manque pas alors que le groupe embarque, après trois jours à Bukavu, pour traverser le lac Kivu paradisiaque vers la ville de Goma plus au nord. Vincent est assis à l'arrière et profite de la brise rafraîchissante et du panorama somptueux. Il évoque la question de son identité.

« Je suis Belge en Belgique et Congolais au Congo, explique-t-il. Et en même temps, je suis un Congolais en Belgique et un Belge au Congo. » En d'autres termes, aux yeux de monsieur tout-le-monde, il se trouve toujours sur le pont entre deux cultures sans jamais faire entièrement partie du club. Il s'agit surtout de l'expérience de la richesse de cette double culture, insiste-t-il. On reconnaît bien là Vincent : toujours en quête du positif et cherchant ce qui crée des liens.

En quittant Goma, il se dirige vers l'ouest jusqu'à Kisangani où il peut prendre l'avion pour Kinshasa. La capitale est la destination finale du voyage. Au moment du décollage à Kisangani à bord d'un Air Congo, Kompany aperçoit des enfants jouant sur le tarmac et un homme travaillant dans son petit potager au bord de la piste d'atterrissage. Au Congo, tout et tout le monde est multifonctionnel : *article quinze !*

Deux heures plus tard. Kinshasa, une ville débordant de partout avec presque autant d'habitants que la Belgique. Il n'existe pas encore de SOS Village d'Enfants dans la plus grande ville du Congo. Et pourtant, parmi les quelque dix millions d'habitants, il y a des centaines de milliers d'enfants vulnérables. Certains sont sans abri. Kompany visite deux orphelinats. Il refuse de juger des parents qui abandonnent des nouveau-nés dans la rue. Il fait plutôt preuve de compréhension et de compassion. Dans le deuxième orphelinat, la tristesse dégouline des murs, surtout quand il entre dans le dortoir. L'espace est petit, avec 24 lits superposés occupés la nuit par 90 enfants, quatre par matelas... Vincent en a assez vu et s'adresse à un journaliste. Peut-il demander cinq cent euros à Rodyse Munienge, un ami de Vincent qui fait partie du voyage. Munienge est un type rudement baraqué avec une expérience dans le secteur de

la sécurité, qui fait le garde du corps et tient les cordons de la bourse. Le directeur de l'institution ne sait comment remercier son bienfaiteur quand il réceptionne les billets de banque.

Le dernier jour, Vincent va jeter un coup d'œil sur un pré dans l'entité de Nsele. C'est l'emplacement qui est prochainement prévu pour le nouveau Village d'Enfants. Il fait affreusement chaud. Il y a encore des vaches en train de brouter et l'herbe arrive jusqu'aux genoux. Pas la moindre trace d'un projet de construction. Kompany a enfilé un élégant costume noir pour l'occasion. C'est un terrain de cinq hectares mis à disposition par les autorités du pays. Mais pour des raisons politico-administratives, Vincent n'a pas la possibilité de poser la première pierre aujourd'hui. Un contretemps. Kompany apprend qu'au Congo encore plus qu'ailleurs, la patience est une grande et rare vertu. C'est pourquoi il réceptionne poliment le certificat de propriété virtuel. « Je n'ai pas pu poser la première pierre, mais j'espère bien poser la dernière », déclare-t-il. Vincent, le bienfaiteur.

Il est temps de faire le bilan après une semaine au Congo. « J'ai souvent été fatigué, mais impossible de m'en plaindre en observant jour après jour des gens escalader péniblement des chemins de montagne avec un sac de cinquante kilos sur le dos. Des hommes et des femmes trimant du matin au soir pour un salaire de misère. »

À ses yeux, trop de jérémiades sont moralement inacceptables et révèlent un manque de respect envers les Africains et surtout envers tous les miséreux.

Qu'on le considère sous n'importe quel angle, il est clair que, pour le Congo, Vincent Kompany est un bienfaiteur. Par son soutien aux SOS Villages d'Enfants ou en ouvrant littéralement son portefeuille. Il se rend bien compte que cela peut sembler paternaliste voire humiliant. Mais parfois, on ne peut pas faire autrement si on a une graine d'humanité en soi. « J'avais cinq mille euros sur moi. Je ne peux pas aider le pays entier, mais je m'étais promis de donner en route un peu d'argent à des

gens dont j'estimais qu'ils pouvaient en faire bon usage. Des directeurs d'orphelinat, des chefs de tribus dans des villages pauvres, des petites communautés. Un sac de riz coûte trente dollars, alors, faites les comptes. Je ne veux surtout pas jouer au bon Samaritain : il s'agit plutôt de ma conviction que j'ai la possibilité de le faire et que donc, je le fais. La gratitude qui m'a été témoignée vaut beaucoup plus que ces cinq mille euros », conclut-il.

La vie de Vincent Kompany ne sera plus jamais la même après sa rencontre avec le Congo. Il s'impose de lourdes responsabilités dans ce domaine. « Je vois toujours les choses en grand. Et c'est une recommandation que je peux faire à tous et à toutes : faire du bien aux autres rend extrêmement heureux. Parfois, je songe que j'en ressens un plus grand bonheur qu'eux. »

Il se limite provisoirement à son engagement pour SOS Villages d'Enfants, car il faut aussi continuer à travailler – donc à jouer au football – et à gagner de l'argent. Il réfléchit cependant à d'autres actions au Congo dans différents secteurs : la politique, le sociétal, le social, le culturel, le sportif etc. Mais ça viendra plus tard. Pour l'instant, il peut prendre encore un peu de vacances, repenser avec plaisir au voyage et se remettre de ses émotions.

Finalement, le 5 juin 2008, la première pierre du SOS Village d'Enfant de Kinshasa peut être enfin posée. Vincent observe en souriant : son rêve est en train de se réaliser doucement. Il porte un costume impeccable, bleu foncé aux rayures blanches, et une chemise violette. Il se coiffe vite d'un casque blanc et pose une grosse brique blanche au-dessus d'une autre à mains nues.

Une précision encore : à la demande de Vincent, Carla Higgs a aussi rendu visite au Congo et aux SOS Villages d'Enfants avant de l'épouser. Il souhaitait lui montrer le pays d'origine de son père, le pays pour lequel il avait l'intention de s'engager. Lorsque Kompany père avait fait la connaissance de la maman de Vincent, Joseline, elle aussi l'avait accompagné au Congo pour apprendre à connaître le pays de son mari.

**L'ODYSSÉE DES
KOMPANY EN
TANT QUE
BALUBA-KASAÏ**

Du côté paternel, les Kompany font partie des Baluba, un peuple bantou du Kasai, la région du diamant au Congo. Ce peuple majoritairement chrétien peut se targuer d'une très longue histoire : il existe des traces des Baluba depuis le Ve siècle avant J.-C.

Les Baluba-Kasai ont connu une histoire extrêmement mouvementée. Capturés par des marchands d'esclaves afro-arabes venus d'Afrique de l'Est, ils fuient la région du Katanga vers le Kasai situé plus à l'ouest. Ils y sont accueillis, entre autres, par les Blancs, bien qu'ils se révoltent contre ces mêmes Belges quand ces derniers les forcent à récolter du caoutchouc au profit du roi Léopold II. Ils sont nombreux à mourir d'épuisement à la suite du labeur éreintant, de la faim et des privations. D'autres sont déportés au Katanga pour y travailler dans les mines de cuivre. Parmi eux, des habitants du village de Pierre Kompany. Leur longue histoire de persécutions et de fuites successives, mais aussi leur énorme résilience et leur énergie leur ont valu le surnom de *juifs du Congo*.

Les Baluba-Kasai sont connus comme un peuple intelligent, futé et dynamique, qui s'adapte prestement à de nouvelles situations. Ils sont finalement d'avis que l'arrivée du colonisateur belge offre aussi des opportunités. Les Baluba-Kasai envoient leurs enfants dans les écoles des missionnaires belges, ils s'élèvent professionnellement vers les plus hautes positions accessibles à des Noirs dans la société coloniale et gravissent les échelons de l'échelle sociale, ce qui leur procure un ascendant économique et social sur les autres populations noires. L'historien congolais Isidore Ndaywel è Nziem écrit que le colonisateur belge traite les Baluba-Kasai comme des « Noirs supérieurs » à cause de leur intelligence et de leur application au travail.

Les Lulua, par exemple, voient d'un mauvais œil comment les Baluba-Kasai deviennent « les esclaves des Blancs », voire des « collaborateurs » qui les supplantent même sur leur propre territoire selon certains.

Quand les Lulua sont confrontés à une pénurie alimentaire, ils espèrent que les Baluba-Kasaï voudront les aider, mais c'est à peine le cas. Les Baluba-Kasaï étaient arrogants, du moins d'après un père de Scheut interviewé dans le livre *De teloorgang van een modelkolonie : Belgisch-Congo 1958-1960* de l'historien flamand Mathieu Zana Etambala : « Malheureusement, ils profitent de leur situation sociale qui leur procure de la richesse et de la déférence pour porter un regard méprisant sur les tribus qui persistent à habiter dans leurs huttes ou cachées dans la profondeur des forêts. Ce complexe de supériorité envers les Lulua, leurs maîtres et protecteurs de jadis, constitue un des éléments qui donnent lieu à des luttes raciales sans merci à la veille de l'indépendance. » Encore une guerre, encore une fois de nombreux Baluba-Kasaï sont contraints à la fuite.

Pourtant, la situation s'inverse. Avec l'indépendance en perspective, les autorités belges craignent que les Baluba-Kasaï ne s'emparent du pouvoir politique et économique. La plupart des Baluba-Kasaï aspirent à une indépendance rapide. Comme ce n'est pas du goût des Blancs, ces derniers commencent à favoriser les Lulua, appliquant une nouvelle tactique : diviser pour mieux régner.

Le Congo se désagrège

Le calme revient-il au Congo après l'indépendance ? Hélas, non ! Dès 1960, l'année même de l'indépendance, le Katanga et le Sud-Kasaï, régions au sous-sol très riche en matières premières ou précieuses, comme le diamant au Kasaï, se détachent de la République du Congo. Dans son livre *Congo, une histoire*, l'auteur David Van Reybrouck désigne comme motivation de l'indépendance du Sud-Kasaï le fait que les Baluba-Kasaï sont considérés au Katanga comme des « éléments indésirables, des intrus, des non-initiés, des profiteurs, des étrangers, un peuple qui n'a pas sa place ici ». En plus, les Baluba-Kasaï ne sont pas appréciés par les Baluba-Katanga non plus. Malgré des caractéristiques communes, ces ethnies aussi se sont fait la guerre, notamment juste avant et juste après

l'indépendance congolaise en 1960. Encore la guerre, encore la fuite. L'indépendance du Katanga ne prend fin qu'en janvier 1963. Au Kasai, l'armée congolaise connaît un peu plus de réussite, mais elle massacre les Baluba. Le président des Nations Unies, Dag Hammarskjöld, parle d'un génocide. Le Sud-Kasai ne tient pas longtemps non plus : l'indépendance se termine en septembre 1962.

Entre-temps au Katanga, trente mille Baluba ont pris la fuite, de peur des représailles de la part des nouveaux hommes forts au Katanga. Il s'ensuit un exode qui, selon Van Reybrouck, donne naissance au « premier camp de réfugiés à grande échelle dans l'histoire du Congo ».

Les Baluba-Kasai sont donc indéniablement porteurs de la souffrance des persécutions et des migrations, bien qu'un esprit cynique fera sans doute observer que cela vaut aussi pour d'autres peuplades congolaises et que les Baluba-Kasai n'ont eux-mêmes pas toujours été des anges. Par leur attitude d'une franchise insolente et en proclamant l'indépendance, ils ne se sont pas rendus populaires. Au contraire. Alors qu'eux-mêmes estiment que l'indépendance est la meilleure voie pour se protéger contre davantage d'infortune, d'autres tribus leur reprochent leur « égoïsme, leur appétit du profit et leur déconsidération des droits des autres populations ».

Les Kompany comme chefs de village

Vincent appartient donc par son ascendance paternelle aux Baluba-Kasai. De son côté, la grand-mère de Vincent faisait partie des Mushi et venait de la région du Kivu, plus à l'est, pas loin du Rwanda et du Burundi. Cette origine mixte est un atout, m'a raconté Pierre Kompany, le père de Vincent : « À l'origine, ma famille vient de Kabeya-Kamwanga dans le Kasai-Oriental. Plus précisément d'un endroit appelé Bena-Kazadi – qui est aussi le nom du clan puisqu'un des ancêtres s'appelait Kazadi. »

Bena-Kazadi est situé à vingt-cinq kilomètres au sud-est de Kananga et se trouve au Kasai-Occidental. Kabanza, l'ancêtre de Pierre, y était chef de village. « Nous avons toujours été des chefs », dit Pierre.

Et il ajoute aussi que Vincent héritera de ce titre. « Quand on grandit avec la notion qu'on est un descendant de chef de tribu, cela influence inévitablement sa vie et ses choix, note Pierre dans son livre *Du Congo à Ganshoren, un destin incroyable*. Je n'étais encore qu'un enfant, mais inconsciemment je savais que nous avions une vocation sociale évidente, une responsabilité envers les autres. »

Un chef de village est le représentant du pouvoir central et il a aussi une fonction de juge : c'est lui qui tranche dans les différends entre villageois.

Dans le cours de l'histoire, les Kompany ont déménagé du Kasai-Oriental au Kasai-Occidental. La famille proche du côté paternel vient des villages autour de Kananga, le chef-lieu du Kasai-Occidental, qui s'appelait Luluabourg avant l'indépendance.

Léon, le père de Pierre Kompany et donc le grand-père de Vincent, avait un frère, Joseph Kompany. Joseph est un auteur de romans politiques qui s'est établi en Belgique comme réfugié politique. Il est originaire de Tshakatuka, un village du Kasai-Oriental. La succession de Kabanza est assurée par son fils Kazadi Ntalaja, qui a donné leur nom aux Kompany. C'est ce que Joseph raconte au quotidien flamand *De Morgen*. Comme la terrible maladie du sommeil hante le village de Tshakatuka, le grand-père de Joseph décide de faire déménager tout le village à l'ouest du Kasai, plus précisément dans les environs de Luluabourg. Selon Pierre, cet homme assure « la direction de toutes les implantations commerciales de la Miba, la Société minière de Bakwanga. Il y collecte l'argent. On disait donc que la *compagnie* ou la société allait passer et *compagnie* est finalement devenu Kompany. « L'argent n'a jamais manqué chez nous, écrit Pierre Kompany. Dans la famille, c'était mon père qui en avait le plus. À l'époque de la colonisation, il était un des seuls Noirs à pouvoir

se payer un billet d'avion et voyager. Quand il s'est remarié, ma belle-mère a pu se permettre de prendre l'avion pour le rejoindre. Elle était l'unique femme noire à bord. Tous les Blancs étaient époustouflés. » Et il développe : « Mon père était *un* évolué, c'est-à-dire un Congolais ayant suivi une bonne formation, capable de gagner de l'argent et d'aller habiter en ville. Leur manière de vivre ressemblait très fort à celle des Européens. »

Quand le père de Vincent, Pierre Kompany, en toutes lettres Ntalaja-Kabanza Tshimanga, naît à Bukavu, son pays fait partie du Congo belge. Nous sommes en 1947. Le monde se vit encore en noir et blanc, mais les choses changent à la vitesse de la lumière. De plus en plus de pays occidentaux accordent l'indépendance à leur(s) colonie(s). Treize ans plus tard, c'est au tour du Congo. La plupart des pays se relèvent à peine des affres de la Seconde Guerre mondiale et de l'occupation allemande. Les officiers blancs et les soldats noirs de la Force Publique belgo-congolaise ont acquis une réputation d'invincibilité à la suite de batailles, notamment en Éthiopie, en Palestine, au Somalie et au Nigéria. Un de ces soldats s'appelle Léon Kompany.

Une entreprise d'électricité florissante

Léon, le grand-père de Vincent, grandit tout comme son frère Joseph à Tshikapa. Ce Léon travaille cependant à mille kilomètres de là, à Bukavu, dans la région de Kivu bien plus à l'est. Il y rencontre sa femme et crée une entreprise d'électricité qui emploie à son apogée 62 salariés. Mais vers 1949, il détecte davantage de possibilités à Usumbura, la capitale du Rwanda-Urundi – l'actuel Bujumbura au Burundi. Il y vit une dizaine d'années et son fils Pierre y passe une partie de sa jeunesse.

Pierre Kompany passe pour un universaliste convaincu, tout comme le frère de son père, l'écrivain-journaliste Joseph Kompany, et son père Léon. Aussi Pierre ne pense-t-il rien de bon de la scission du Sud-Kasaï, bien qu'elle soit le fait de gens de sa propre ethnie. « L'indépendance du

Sud-Kasaï est une surprise désagréable. Ma famille est contre. Nous ne sommes pas partisans de séparatisme, mais de l'unité du pays. Nous sommes des nationalistes, pas des tribalistes. Albert Kalonji, qui dirige le Sud-Kasaï, fait initialement partie du Mouvement National Congolais du Premier ministre Patrice Lumumba, mais le parti se divise en MNC-L(umumba) et MNC-K(alonji). Mon père reste lumumbiste, ce qui lui coûte presque la vie. Même à Usumbura, il n'est pas en sécurité. Des adeptes de Kalonji – ses propres frères car ce sont aussi des Baluba – le battent en le laissant pour mort. Mon père fait semblant. Il en garde des cicatrices sur le visage. À cela s'ajoute le conflit entre les Baluba du Kasaï et ceux du Katanga. Mon oncle Joseph, le journaliste, a dû fuir le Katanga, déguisé en femme. »

C'est ce que je note dans mon interview de Pierre Kompany pour l'hebdomadaire *De Standaard Weekblad*. Joseph est membre du MNC-L et rédacteur en chef de *Le National*, une publication de tendance lumumbiste.

Le Premier ministre Patrice Lumumba veut mater la révolte du Sud-Kasaï par la force et cela débouche sur un bain de sang parmi les autochtones, les Baluba-Kasaï. Les Kompany prennent la fuite. Pierre raconte : « Les Luba doivent partir, les Lulua peuvent rester. Je fais partie de ceux qui doivent partir. En 1954, je suis d'abord envoyé par mes parents à Tshikapa et plus tard chez une tante à Luluabourg dans le but d'y suivre des cours. Mais quand la guerre éclate entre les Lulua et les Baluba-Kasaï, je fuis avec ma tante Anastasie et une partie de la famille vers ma grand-mère à Tshibombo. Ma tante habite une très grande maison que les Nations Unies utiliseront plus tard comme dispensaire. À Tshibombo, il nous faut de nouveau fuir quand les troupes de l'armée nationale viennent mettre fin au soulèvement. Plus tard, j'ai déménagé chez une cousine à Bakwanga, l'actuel Mbuji-Mayi, pour y faire mes études secondaires. Elle est mariée avec le ministre de l'Enseignement du gouvernement du Sud-Kasaï. »

Cela veut dire qu'ils ne sont pas tous opposés à la scission dans la famille, bien qu'un autre oncle, également ministre dans ce gouvernement, jouera un rôle crucial dans la fin de l'indépendance du Sud-Kasaï.

Que nous raconte cette histoire des Baluba-Kasaï et de la famille Kompany à propos de Vincent ? Il faut évidemment se méfier des stéréotypes et d'une vision trop étroite. Je suis néanmoins tenté d'admettre que les Kompany portent manifestement en eux l'histoire de leur peuple et qu'ils en sont imprégnés. Comment y échapper d'ailleurs ? Les Baluba-Kasaï ont la réputation d'être intelligents, résilients, ambitieux et dynamiques, mais on les trouve aussi parfois orgueilleux, arrogants ou dominateurs.

Des qualificatifs qui reviennent parfois également à propos de Vincent Kompany !

J'ai toujours été un étudiant brillant

Pierre Kompany n'élève jamais la voix quand on s'entretient avec lui. Quand je lui pose la question d'un moment-clé dans l'histoire congolaise, il mentionne l'allocution violemment anticolonialiste du premier ministre Patrice Lumumba le 30 juin 1960, le jour de l'indépendance, en réponse au roi belge, Baudouin, qui avait qualifié son prédécesseur Léopold II de « génie ». « Cette allocution de Lumumba avait l'avantage de la clarté, dit résolument Pierre Kompany. Il ne faut pas nécessairement faire plaisir à tout le monde à n'importe quel prix. Lumumba parlait du fond du cœur et disait la vérité sur ce que le colonisateur belge avait fait. Est-il devenu impossible de vivre paisiblement ensemble entre Congolais et Belges à cause de ce discours ? Mais non ! Bien au contraire. De dire la vérité, de s'être réconcilié avec l'histoire et avec soi-même, peut justement avoir un effet cathartique. C'était une allocution grandiose. Qui se souvient encore du discours du roi Baudouin, même s'il avait été adopté par les Congolais comme leur propre fils ? Ou de celui du premier président Congolais Joseph Kasavubu ? »

Pierre estime que l'indépendance congolaise était dans la logique des choses. « Il aurait été absurde d'attendre encore vingt ou trente ans. L'indépendance ne pouvait pas avoir de prix non plus, elle ne requérait pas de service en retour. »

Que les choses fonctionnent mal un certain temps après l'indépendance est du moins partiellement la faute des Belges qui n'ont pas suffisamment préparé les Congolais.

« Les Belges n'avaient pas créé de cadres supérieurs, il n'y avait presque pas de Congolais détenteurs d'un diplôme universitaire, capables de diriger un pays. »

Entre-temps, les parents de Pierre vivent relativement en sécurité dans la région de Kivu. Jusqu'en 1967, les affaires marchent bien pour l'entreprise d'électricité de son père ; il fait des voyages dans les pays voisins comme l'Ouganda et la Tanzanie pour acheter du matériel. Mais en 1967, c'est de nouveau la guerre : des mercenaires veulent renverser le régime du président Mobutu. Ils échouent et se retirent à la fin de 1967 à Bukavu où se déroulent de violents combats avec l'armée congolaise. Une grande partie de l'infrastructure est détruite, mais le malheur des uns fait le bonheur des autres et le grand-père Kompany peut réparer des appareils électriques ou en fournir de nouveaux. Quand il établit la facture, un général exige un pot-de-vin.

« Avec sa nature rebelle, mon père refuse, dit Pierre. Il n'a jamais été payé et ça a été la fin de son entreprise car il avait déjà payé tous ses fournisseurs. Finalement, la famille a déménagé à Kinshasa. »

Arrivé à l'école chez les missionnaires, Pierre se révèle être un élève intelligent et un bon... footballeur. Dans son livre, il se définit entre autres comme « un élève-modèle, un étudiant zélé, un étudiant brillant » même, qui réussit « avec brio » sa première année d'ingénieur civil à l'université. « J'étais l'aîné du chef (de tribu), tout reposait donc sur mes épaules. Toutefois, ma manière de penser et de vivre était différente de

ce dont tout le monde avait l'habitude. Je ne voulais pas être comme tout le monde. »

Quand il entame ses études universitaires à Kinshasa, il joue initialement toujours avec les garçons du quartier, tout en se faisant remarquer par ses dribbles. « Je jouais au foot pour le plaisir. Pour le reste, je lisais beaucoup et je voulais étudier. »

Il se laisse pourtant convaincre pour une saison, faisant partie de l'attaque d'une équipe en troisième division avec laquelle il remporte le championnat et le titre de meilleur buteur. Plus tard, il retourne dans sa région natale. « J'étais fan de l'équipe Amicale Sportive Dragons à Kinshasa, mais pour mes études, j'ai dû partir à Lubumbashi (anciennement Élisabethville). »

Pierre Kompany déménage pour la énième fois. À Lubumbashi, il enfile de nouveau ses chaussures à crampons. Il joue attaquant dans l'équipe universitaire, se fait remarquer et se décide pour le FC Englebert, rebaptisé plus tard Tout Puissant Mazembe, un des meilleurs clubs congolais, qui remporte le championnat national en 1966, 1967 et 1969. Mazembe fait aussi très bonne impression dans la Coupe d'Afrique des Champions, prédécesseur de la Ligue des Champions de la CAF. Le club remporte ce trophée en 1967 et 1968. Kompany joue un an comme avant-centre dans ce club au début des années '70. Mais bien qu'il adore le football, il choisit de se consacrer à ses études parce qu'il craint que sa carrière footballistique ne tienne qu'à un fil à cause de son engagement politique. « À cette époque, le foot était très différent de ce qu'il est aujourd'hui. »

Maltraitance dans le camp pénitentiaire

Ce sont des années pendant lesquelles l'espoir d'une démocratie au Zaïre s'est depuis longtemps envolé. De point de vue économique, le pays vit une époque relativement prospère, mais plus d'une fois, le président Mobutu fait arrêter, torturer voire assassiner des adversaires qui réclament plus de participation et de démocratie. En 1967, il installe un État à parti unique autour de son Mouvement Populaire de la Révolution, le MPR. Des étudiants de l'université de Lovanium à Kinshasa entrent

en résistance et à partir de 1968, les choses s'enveniment. Il y a de nouveau du grabuge en 1969 quand des étudiants manifestent début juin à Kinshasa. Non seulement pour plus de liberté politique, mais aussi pour des réformes à l'université. Mobutu envoie l'armée sur le campus qu'il fait clore hermétiquement. Tout un groupe d'étudiants réussit à s'évader et se rend pacifiquement vers le centre-ville. Un des manifestants est Pierre Kompany. Il fait des études d'ingénieur civil et il n'est *pas violent, seulement un peu explosif*. L'armée tire à balles réelles et il y a des morts. Le régime décide de faire fermer l'université. « En 1967, j'avais entamé une année préparatoire aux études d'ingénieur civil à Lovanium », raconte Pierre Kompany. « J'avais une part active dans le mouvement estudiantin et j'aidais à organiser des actions. Nous étions aussi contaminés par la révolte des étudiants partout dans le monde qui avait commencé en mai '68 à Paris. En 1969, l'armée a tué des dizaines de camarades étudiants dans le centre de Kinshasa. J'étais alors dans le dernier car en route de l'université vers la ville. Mais une rotonde avait été bloquée par les militaires et nous n'avons pas pu poursuivre notre route : c'est ainsi que j'ai évité le pire. »

Pour lui, c'est le moment de partir loin vers le sud-est, à Élisabethville. « Je ne me sentais plus du tout libre à Léopoldville. »

Mais à Élisabethville, rebaptisée Lubumbashi, de nouveaux troubles éclatent. « Quand des étudiants veulent commémorer leurs camarades tués, Mobutu fait de nouveau fermer l'université. Par solidarité, nous refusons de suivre les cours à Lubumbashi. Le régime nous impose alors un choix : soit reprendre les cours, soit sept années de service militaire. L'immense majorité reprend les cours, mais 206 étudiants, dont moi, refusent. En guise de punition, nous sommes envoyés au centre d'entraînement de Kitona, un camp militaire. Officiellement pour faire notre service militaire, mais c'était en réalité un camp pénitentiaire », affirme Pierre.

Il déclare qu'ils y ont été maltraités à leur arrivée et qu'ils y sont restés treize mois et demi. Ce n'est qu'au bout d'une contestation incessante que les étudiants peuvent reprendre leurs études. Nous sommes entre-temps fin juillet 1972.

Le Congo glisse vers l'abîme. Des entreprises étrangères sont saisies et confiées à des fidèles de Mobutu. Souvent, ces gens n'ont pas la moindre notion de gestion d'une entreprise et les conséquences sont catastrophiques. Surtout quand Mobutu décide en 1974 que les entreprises sont désormais aux mains de l'État. L'économie s'effondre, d'autant plus vite qu'il y a la crise mondiale du pétrole et que le prix du cuivre chute. Beaucoup de gens perdent leur emploi et le pouvoir d'achat baisse à vue d'œil. La corruption, en revanche, pousse comme du chiendent. Le jeune Pierre Kompany n'a plus envie de vivre dans une dictature, sans perspective d'amélioration ni d'un emploi convenable. Le choix est vite fait. Pierre veut se construire un avenir ailleurs et pense que ça devrait être possible en Belgique. La peur aussi joue un rôle. Il craint d'être « encore convoqué par un tribunal militaire » en tant qu'ancien étudiant de Kitona.

Son plan est tout sauf évident. Si tout un chacun a le droit de se rendre quelque temps dans un autre pays en tant que touriste, s'y établir en tant qu'habitant, avec les droits et devoirs de tous les autres citoyens, est une autre paire de manches. Surtout en Europe. Il sait comment obtenir à Kinshasa un certificat attestant qu'il souffre d'une « maladie ». Une maladie qui requiert « des soins » en Belgique. Un professeur de l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve lui apporte son aide. Il dit avoir oublié le nom de la soi-disant maladie. « C'est ainsi que je suis arrivé en Belgique en 1975. »

**GRANDIR DANS
UN IMMEUBLE
DE LOGEMENTS
SOCIAUX**

Pierre Kompany arrive à Bruxelles en 1975. Il n'est pas le premier membre de la famille à venir en Belgique, plusieurs l'ont précédé dans les années soixante. Il fait une demande de statut de réfugié politique, mais l'obtenir prend une éternité à ses yeux. On lui accorde après quelque temps un permis de séjour, ce qui lui évite déjà l'expulsion. Ces premières années en Belgique, il a souvent du mal à maintenir la tête hors de l'eau. Il a vécu treize mois comme sans-papier à Bruxelles, dit-il. « Officiellement, je ne pouvais rien faire puisqu'il fallait toujours des documents. »

Il survit donc en travaillant à l'usine, en bricolant par-ci par-là, en donnant des cours particuliers. « J'ai fait vraiment de tout pour garder la tête hors de l'eau. »

Entre-temps, l'organisation de jeunesse de Mobutu, le JMPR, le contacte pour l'inviter à rentrer au pays. « Je n'en serais pas devenu plus pauvre. Mais je ne voulais pas, c'était contre mes principes. »

Naturellement, il envisage de monnayer ses talents footballistiques en Belgique. Il a toutes les qualités requises pour jouer en première division, dit-il, mais il ne peut courir le risque de s'affilier à un club : la probabilité de se faire arrêter et de se voir attribuer un aller simple pour Kinshasa est bien trop réelle. Il s'entraîne donc avec les réserves du Racing de Malines, équipe de deuxième division à l'époque. Plus tard, il joue dans les divisions provinciales au Brabant flamand, notamment à Elewijt et Haacht. Quand il se sent en sécurité, il dispute des matches. Et empoche avec bonheur les primes de match.

En 1982, alors qu'il séjourne depuis déjà sept ans en Belgique, il obtient enfin le statut de réfugié politique. « Je comprends très bien ce que vivent les réfugiés », dira-t-il.

Il veut reprendre des études et obtenir un diplôme d'ingénieur industriel. Deux ans plus tôt, à trente-trois ans, lors d'une petite fête à Bruxelles, Kompany a fait la connaissance de Joseline Fraselle, une jeune femme de neuf ans sa cadette, originaire du petit village de Champlon-en-Ardenne, qui fait partie de Tenneville, dans la région boisée de

Marche-en-Famenne dans la province de Luxembourg. « Nous avons assez vite découvert que nous avons beaucoup en commun. »

Joseline est venue à Bruxelles pour faire des études de traductrice et elle y est restée. Ils se marient en 1982 à l'hôtel de ville de Bruxelles.

Pierre et Joseline parlent la même langue, le français, et partagent les mêmes idées politiques : ils sont résolument de gauche. Vincent raconte que sa mère, tout comme son père, était capable de discuter pendant des heures de politique et de l'actualité mondiale. « Dans une discussion, elle ne se laissera jamais intimider. Pas plus que mon père. Ou que moi... » dit-il dans le quotidien flamand *Het Nieuwsblad*, expliquant ainsi son sens légendaire de la discussion.

Au moment où Vincent commence à gagner une jolie somme à Anderlecht, sa mère « lui fait clairement comprendre qu'il ne peut être question de se soustraire à sa contribution aux impôts, raconte le papa. Elle le convainc de son devoir de rendre quelque chose à la société. »

Elle a horreur de toute forme de discrimination. Quand leur fils François raconte qu'un enseignant a fait une remarque raciste, ses parents envoient sur-le-champ une lettre à la direction de l'école et à la police du quartier. « Ma femme a réagi sans détour et Vincent a repris ce style. Nous avons essayé de donner à Vincent et à nos autres enfants un sentiment de fierté. Ils ne devaient pas se laisser faire ni se taire s'ils étaient traités injustement. Nous avons toujours tenu bon face aux remarques discriminatoires », dit-il dans le livre *Sympathy for the Devils* de Raf Willems.

La tendance politique la plus proche des convictions de ses parents est le socialisme, bien qu'en tant que catholique, Pierre incarne indéniablement plusieurs valeurs chrétiennes-démocrates. Ainsi Pierre m'a-t-il confié : « Je suis et je reste un homme de gauche. Mes exemples sont Mandela, Gandhi et Martin Luther King. Et je partage les opinions du professeur Albert Jacquard, un penseur et auteur de gauche, spécialiste

en génétique des populations. Il rejette toute théorie sur la supériorité de races ou de peuples. Mes valeurs ? J'en ai trois : la solidarité, la solidarité et la solidarité. »

Dans le quotidien britannique *The Guardian*, Vincent Kompany situe sa mère sur la frontière entre le socialisme et le communisme.

Le premier bourgmestre noir en Belgique

En 2006, Pierre Kompany est élu en tant qu'indépendant sur la liste du Parti socialiste et il devient, entre autres, échevin des Travaux publics et de l'Environnement à Ganshoren jusqu'en 2012. Deux ans plus tard, il est élu membre du parlement de la région Bruxelles-Capitale pour le parti démocrate-chrétien francophone. Et encore quatre ans plus tard, il devient, jusqu'en 2022, le premier bourgmestre noir d'une commune belge à Ganshoren. « J'étais en effet le premier bourgmestre de Belgique ayant des racines dans l'Afrique subsaharienne, le premier bourgmestre noir, note-t-il dans sa biographie. Je n'aime pas trop occuper le devant de la scène, je n'ai jamais abusé de mon statut, mais ce que j'ai vécu alors, était unique et historique. C'était l'accomplissement de ma vie. »

La façon de penser de Pierre a certes un rapport avec sa responsabilité (cérémonielle) de chef de village au Congo.

Toujours en 2022, il devient membre du Parlement de la Communauté française. En 2024, il est élu au Parlement fédéral sur la liste des Engagés, l'ancien parti démocrate-chrétien francophone. Il n'habite d'ailleurs plus à Ganshoren mais bien à Anderlecht depuis 2023. Logiquement, il a donc donné sa démission en tant que conseiller municipal à Ganshoren.

Sa femme travaille en plein centre de Bruxelles à l'ONEM, rebaptisé Actiris depuis 2007. Il s'agit du service public francophone d'aide à l'emploi pour Bruxelles. Joseline Frassel y est aussi déléguée syndicale du syndicat socialiste FGTB. Une fois qu'elle a trouvé du travail, elle se remet aussi aux études et entame un parcours universitaire en sciences

du travail. Si elle réussit bien ses examens, elle ne remet jamais son travail de fin d'études et n'obtient donc jamais de grade universitaire.

Pierre Kompany et Joseline Fraselle s'établissent dans le quartier Nord, dans un appartement sur le territoire de la commune de Bruxelles, entre la gare du Nord et le canal Bruxelles-Charleroi. Le quartier porte encore les séquelles du démantèlement des années soixante, lorsque les politiques croyaient encore que l'avenir des villes était une combinaison de gratte-ciel et... d'autoroutes. Bruxelles devait ressembler à New York. Résultat ? Un triste désert de béton et des dégradations urbaines. Depuis vingt à trente ans, la municipalité et des associations ont fait d'énormes efforts et les espaces publics sont en effet devenus plus accueillants, plus propres, plus verts et plus sûrs. Par des limitations de vitesse et une urbanisation adaptée, les voitures doivent laisser la priorité aux piétons. Mais quand le jeune couple Kompany-Fraselle vient s'y installer, il y règne encore une ambiance de Far-West.

Le propriétaire de l'appartement qu'ils habitent est une société de logement social. Elle érige entre 1974 et 1978 six hauts immeubles d'habitation. Parmi les 601 unités d'habitation, il y a des studios et des appartements de une à quatre chambres. Le loyer dépend des revenus et n'a quasiment jamais constitué un problème pour les Kompany. La famille loue au numéro 35 de l'avenue de l'Héliport l'appartement P au sixième étage. Le numéro 35 donne sur une crèche néerlandophone reliée à l'école maternelle et primaire *'t Klavertje 4* de la ville de Bruxelles. De l'autre côté, on aperçoit entre autres la façade avant de la gare du Nord et les gratte-ciel noirs du WTC.

Un paradis de jeu

Je descends sur place par un pont en bois et j'aperçois, entre autres, deux terrains de basket, entourés d'un haut grillage pour que les ballons ne s'échappent pas. Un peu plus loin, un terrain de foot à cinq pourvu de deux buts aux filets en métal sur de la pelouse synthétique permet de

jouer toute l'année. Ces équipements sont d'excellente qualité. Il y a aussi un babyfoot et une table de ping-pong en pierre (!), un grand bac à sable pour les (tout-)petits avec cinq jeux, proprement délimité par une belle clôture, et encore une grande pyramide en cordes, une tyrolienne et une balançoire pneu horizontale. Je pense qu'il existe très peu d'enfants en Belgique qui disposent dans leur commune d'un tel paradis de jeu. Ici, dans un quartier soi-disant défavorisé, on trouve tout cet ensemble et, en plus, dans un excellent état. Un enfant ne doit pas s'y ennuyer une seconde, surtout s'il s'appelle Kompany.

Il n'est pas si simple pour le jeune couple de survivre, surtout quand il faut serrer la ceinture parce que Pierre reprend des études. « Je me suis imposé un délai d'un an : si je réussissais pour la plupart des matières, je pourrais continuer. »

Ça marche. Il peut sauter la première année, répartir les autres sur deux ans, sauf la dernière année. Il étudie donc cinq ans et obtient en 1988 le diplôme d'ingénieur industriel, option aéronautique. Pendant tout ce temps, il suit ses cours en journée et il travaille quelques jours ouvrés par semaine comme chauffeur de taxi, de six heures du soir à minuit environ. « C'était dur. Quand on est jeune, on n'arrive pas à suivre. Mais étant plus âgé, avec femme et enfants, on arrive à s'imposer cette discipline. »

Les autres étudiants l'appellent *papy* et gardent parfois les enfants.

Un premier enfant, Isabelle, est mort-né. Le 15 mars 1984 naît un deuxième enfant dans la famille, Christel. Vincent Jean Mpoy voit le jour deux ans plus tard, le 10 avril 1986, à l'hôpital Edith Cavell à Uccle.

Alors que beaucoup de jeunes parents peuvent faire appel à leurs propres parents pour donner un coup de main, les choses se présentent différemment pour les parents de Vincent. La famille de Pierre vit en grande partie au Congo, bien que quelques membres de la famille habitent en Belgique et même dans les environs de Bruxelles ; les parents de Joseline

vivent dans la province de Luxembourg, à plus de cent-vingt kilomètres. Les enfants vont parfois y loger, et même avec grand plaisir. Grand-père Jean Fraselle a été gendarme et footballeur amateur dans les années soixante. En 1966, il fait partie de l'équipe championne qui réussit la montée en deuxième division provinciale.

Au cours de ses études, Pierre reprend le fil d'une invention qui lui trotte depuis longtemps dans la tête. Elle concerne l'aérodynamique, la science qui étudie la forme idéale d'un objet pour minimiser la résistance de l'air. Il s'agit d'une éolienne qui fonctionne même lorsque le vent souffle dans la mauvaise direction et également dans l'eau.

Cette éolienne est écologique, silencieuse et non polluante. En plus, elle ne coûte qu'une somme dérisoire par rapport aux éoliennes traditionnelles et peut être actionnée aussi bien par le vent que par l'eau. Pierre espère aussi que les pays en voie de développement pourraient en profiter, par exemple pour pomper de l'eau ou fournir de l'électricité. Il prend d'autant plus confiance qu'il peut travailler pendant son stage chez Sorelec à Orléans en France, une entreprise spécialisée en technologies écologiques et économiques. Il y travaille à un système de chauffage à l'eau sur la base de panneaux photovoltaïques. Son travail de fin d'études est le meilleur de sa promotion. Mais il est difficile d'en faire un succès commercial. « Non, je ne suis pas vraiment déçu, me confie Pierre. Si on n'est pas philosophe dans la vie, on est imbécile. Cette invention n'a pas gâché ma vie et elle m'a beaucoup appris. Je n'ai d'ailleurs jamais voulu implorer quiconque à genoux pour n'obtenir finalement que trop peu d'argent. »

Il se décide finalement pour l'enseignement et donne des cours de mécanique, de technologie et de dessin technique. Il existait d'autres possibilités, mais il ne les saisit pas.

Pierre enseigne

En 1988, dans sa quarantième année alors que Vincent a deux ans, Pierre Kompany obtient son diplôme et il commence une carrière de prof de mécanique dans le secondaire à l'École des Arts et Métiers d'Erquelinnes, dans la province du Hainaut, proche de la frontière française. C'est là qu'il construit avec ses élèves et ses collègues professeurs sa première éco-éolienne. Mais la distance depuis Bruxelles n'est pas négligeable : il doit effectuer quotidiennement de longs trajets.

Le 28 septembre 1989 naît François, le troisième et dernier enfant, alors que Vincent vient d'entamer sa première année à l'école maternelle. Cette même année, Pierre commence à travailler pour l'expéditeur américain DHL à Diegem, une commune flamande voisine de Bruxelles. Ça lui fait une grosse économie de temps de déplacement et le travail est mieux payé. Il est d'abord gestionnaire de stock avant d'être promu responsable qualité de la section pièces d'avion trois ans plus tard. Il y dirige une équipe de dix personnes. Lui-même passe alors beaucoup de temps en avion : il peut être aujourd'hui à Stockholm, demain à Londres et la semaine d'après aux États-Unis. On l'appelle parfois en pleine nuit pour le travail et il ressent que son boulot l'accapare au détriment de sa vie de famille, ce qui commence à poser problème. Pour sa femme Joseline, c'est compliqué aussi de combiner son travail avec le soin des enfants, surtout quand son mari est en voyage d'affaires. À la fin de l'année 1996, alors que Vincent a dix ans, DHL licencie Pierre Kompany. Il obtient une « belle indemnité de licenciement » et s'il regrette la perte de ce job, son univers ne s'écroule pas pour autant.

Pierre reste quatre ans au chômage, bien qu'il remue ciel et terre pour trouver une entreprise disposée à commercialiser son éco-éolienne. Mais c'est un projet onéreux. Il dépense, par exemple, 7 500 euros pour un prototype qu'il présente au salon des Inventeurs à Genève. Dans son séjour ou même sur le balcon de son appartement, il ne cesse de travailler pour améliorer encore son invention. Des médailles d'or aux salons

des inventeurs à Bruxelles (1997) et à Genève (1998) renforcent sa conviction que son projet a des chances de réussir. Mais malgré la création de sa propre entreprise Eco-Turbines, une exploitation commerciale à grande échelle se fait attendre. Seule la ville de Rochefort décide d'investir un demi-million dans le projet et installe deux éco-éoliennes amarrées.

La situation financière de la famille s'améliore un peu quand Pierre recommence à enseigner à l'École des Arts et Métiers. Pas à Erquelinnes cette fois, mais à la porte de Ninove à Bruxelles, à quelques minutes de tram de leur domicile de l'avenue de l'Héliport. Le choix peut sembler surprenant car un ingénieur a d'autres possibilités. Et l'Institut des Arts et Métiers n'a pas précisément la réputation d'être un établissement facile pour les enseignants. Mais donner cours et être en contact avec les jeunes est une vocation et il ne perd quasiment plus de temps en trajets domicile-travail, comme à Erquelinnes. Gagner du temps est d'une importance capitale pour un parent avec trois enfants, et les trois mois et demi de vacances par an sont aussi appréciables.

Tant que les enfants s'activent

Les enfants de la famille Kompany-Fraselle sont très actifs en dehors des heures d'école. Ils jouent à l'extérieur, rencontrent d'autres enfants et font du sport. Pas question de rester continuellement dans l'appartement ni même de ne pas s'éloigner de leur immeuble. Vincent raconte qu'ils étaient tous très sportifs, surtout grâce à leurs parents qui les poussaient à faire du sport. Christel était souvent réquisitionnée pour garder le but quand les deux frères disputaient des petits matches de foot à un contre un. Au début avec un ballon en plastique, voire en caoutchouc mousse qui leur permettait de jouer aussi sans bruit dans l'appartement.

Les parents de Vincent interfèrent dans les loisirs de leurs enfants et les mettent le plus possible en contact avec d'autres enfants dans d'autres quartiers ou d'autres communes. Ils choisissent souvent les communes

au nord-ouest de Bruxelles, où il y a davantage de verdure et où on parle davantage le néerlandais. Avec les transports publics, cela ne leur prend en général qu'un quart d'heure. Ils sont, par exemple, membres des scouts néerlandophones à Ganshoren. Vincent a été scout de sept à douze ans, dit Pierre, qui estime important que les enfants fassent partie d'un mouvement de jeunesse où ils apprennent à être sociables. Christel est la plus sociable des enfants Kompany, ou du moins la plus affable. « Je suis un peu plus impulsive que Vincent, moins fermée. Il est plus circonspect dans les contacts », pense-t-elle.

Les enfants se retrouvent aussi souvent au bois du Laerbeek à Jette, avec ses aires de jeux bien équipées. Pendant les vacances d'été, toute la famille part sept ou huit ans d'affilée en voyage à La Ciotat, une station balnéaire proche de Marseille. « La famille ne disposait pas de beaucoup d'argent, dit Vincent, mais nous vivions bien, comme une famille normale. »

Il raconte pourtant ailleurs que la famille ne connaissait pas la tradition des fêtes d'anniversaire parce que « les fêtes coûtaient trop cher à l'époque. » Lui-même, par exemple, fête son dix-huitième anniversaire « avec un petit gâteau pour la famille, comme toujours ». Il qualifie le voyage en été de grand moment de l'année. Avec son papa, il fait du sport, il joue et va nager ; avec sa maman, il visite des musées et d'autres curiosités. S'il n'avait pas tellement envie de faire du tourisme culturel à cette époque, il s'en réjouit par après. « Je connais le pont du Gard, les églises romanes et les champs de lavande en Provence. »

Vincent tombe sous le charme du club de foot Olympique Marseille, un des grands clubs européens pendant son enfance, qui a même remporté la Coupe de la Champions League avec l'entraîneur bruxellois Raymond Goethals. À l'OM joue un défenseur légendaire d'origine africaine qui s'appelle Marcel Desailly. Pour Vincent, il sera pendant de longues années l'exemple à suivre comme excellent défenseur ou milieu défensif. Durant leur séjour à la Côte d'Azur, la famille Kompany prévoit

des excursions au stade et aux entraînements. Vincent se fait prendre en photo avec les joueurs marseillais Robert Pirès et Ibrahim Bakayoko.

À l'exception des vacances d'été, il dort le plus souvent à la maison et prend parfois des moments de détente en regardant la télé. Il aime bien regarder les westerns avec ces cowboys machos à la gâchette facile, le bon qui l'emporte contre le(s) mauvais, les larges horizons, mais ce sont sans doute les chevaux qu'il préfère. Vincent n'est pas le seul des enfants Kompany à adorer les chevaux : dommage que l'équitation soit si onéreuse. Plus tard, d'autres sujets le passionneront et il regardera, entre autres, le souffle coupé, tout le cycle du *Parrain*. Vers quinze, seize ans, il est très impressionné aussi par la NBA, la compétition de basket nord-américaine. Il prend progressivement l'habitude d'étudier la nuit jusqu'au petit matin, en faisant une pause vers trois heures du matin pour regarder des matches de la NBA.

L'importance d'une bonne connaissance des langues

Pour la maman de Vincent, une bonne connaissance des langues est d'une importance primordiale. Elle constate en effet de jour en jour combien des chômeurs unilingues ont du mal sur le marché du travail. Jeunes adolescents, les enfants Kompany sont bilingues. Papa Pierre suit des cours du soir de néerlandais. « J'ai eu la chance de grandir dans des cultures différentes, dit Vincent. Cela permet d'ouvrir le regard. Plus on a de bagage culturel, plus on devient tolérant. Si vous vous limitez à votre propre chambre, vous pensez avoir toujours raison », estime-t-il.

Le plus important dans l'éducation des enfants est qu'ils développent une personnalité et déploient au maximum leurs talents. Les parents insistent spécialement sur la politesse, le respect (mais sans servilité !) envers les détenteurs de l'autorité, le civisme, la sportivité et un engagement exemplaire à l'école. Un peu moins explicite mais néanmoins essentiel est le message de se montrer assertif et ambitieux, voire d'exceller et d'aller jusqu'au bout du possible. « Quand je ne suis pas d'accord avec quelque chose, je le dis, déclare Vincent. Je ne me tais pour per-

sonne. » Je demande à Pierre ce qui caractérise les Kompany. « Nous n'avons pas de complexes, répond-il. Personne ne vaut plus que nous. » Pierre leur parle de sa vie au Congo. « J'ai raconté tous les soirs des histoires de famille près du lit de Christel et des lits superposés de Vincent et François. Ils doivent savoir ce qu'il s'est passé. Comme pour l'histoire de mon père qui a refusé de payer des pots-de-vin. Il n'a jamais touché l'argent auquel il avait droit et cela lui a coûté son entreprise. Finalement, il a déménagé à Léopoldville et c'est là qu'il est décédé. »

Aux murs de leur chambre à coucher, les garçons accrochent des posters de foot de l'AC Milan, de Marseille ou de Barcelone. Ils se taquent en faisant semblant d'être fan du plus grand ennemi de leur club réciproque : si l'un est partisan de Barcelone, l'autre défend le Real Madrid.

Dans une interview pour Story, François confirme le côté passionné des Kompany. « Nos parents voulaient que nous apprenions à ne pas nous laisser faire. Nous sommes têtus aussi. Cela nous vient de notre mère qui est originaire des Ardennes : ils sont connus là-bas pour avoir ce trait de caractère. C'est vrai que nous voulons réussir dans la vie. »

Vincent acquiesce : « D'après les gens de la région, j'ai quelques traits caractéristiques : je suis un travailleur acharné, je m'accroche. En fait, l'image stéréotypée de l'Ardennais coïncide avec celle du Flamand. »

Pierre reconnaît chez Vincent que l'injustice le choque, bien que son fils attribue plutôt ce trait de caractère à sa mère. « Comme mon frère, je ressemble surtout à mon père, dit Vincent, mais il y a un trait de caractère que je tiens indéniablement de ma mère : je ne supporte pas l'injustice. Elle me rend furieux. J'ai souvent eu des problèmes à l'école parce que je prenais la défense de quelqu'un. »

Parfois même, il en est venu aux mains pour cette raison.

Mais la plupart du temps, il est très calme, même remarquablement calme. « Je suis quelqu'un qui ne s'énervé que rarement. »

Vu de l'extérieur, on pourrait confondre cette caractéristique avec une sorte de lenteur ou d'apathie. « Je suis cool, détendu et je ne déborde pas d'énergie. C'est une chose qui agace parfois ma mère, raconte-t-il. Pour elle, les choses doivent toujours aller vite, tandis que moi, je veux toujours montrer que la situation est sous contrôle. Même quand ce n'est pas du tout le cas. Ce calme est sans aucun doute héréditaire : mon père et mes oncles sont comme moi. Mais les femmes sont tout le contraire. »

Réfléchir beaucoup et bien fait aussi partie de ce calme. « Je pèse constamment le pour et le contre. Je suis quelqu'un de très fier, j'ai un grand ego, pourrait-on dire. Parfois, c'est une caractéristique négative, mais elle aide aussi : comme je ne veux pas être atteint dans ma fierté, je suis très circonspect et cela diminue les chances que quelqu'un abuse de moi. »

Kompany est relativement macho mais en même temps, c'est un garçon sensible qui rêve d'un monde idéal, tout en se rendant bien vite compte que la réalité est différente. « J'aurais par-dessus tout aimé être un garçon flower-power, mais j'ai dû apprendre très jeune que le monde est plein d'hypocrisie. »

Se lever le matin a toujours été une épreuve pour lui

Maman Joseline n'est pas du genre à cacher les petits défauts de Vincent. Lorsque l'hebdomadaire flamand *Sport-Voetbalmagazine* lui demande pourquoi il lui arrive si souvent d'être en retard, elle répond que c'est de la distraction. « Se lever a toujours été une épreuve pour lui. »

Elle admet que Vincent a toujours été un peu paresseux, indolent. Et elle ajoute : « J'ai moi-même aussi le plus grand mal du monde à me lever le matin. »

Pour sa défense, il convient de préciser que chez les Kompany, on n'est pas des couche-tôt. Mais il est bel et bien distrait, insiste-t-elle. Elle dit de lui que c'est un rêveur. « Il est souvent arrivé qu'il se cogne à un poteau en rue parce qu'il était encore plongé dans ses pensées. »

Il ne se passe pas une semaine non plus sans que Vincent n'oublie d'emporter ses chaussures de football ou qu'il oublie des affaires dans le vestiaire. Il s'agit de distraction et non d'un manque de sérieux, précise-t-elle. Rien à voir non plus avec de la nonchalance. « J'ai l'air nonchalant, mais je ne le suis pas. Je suis bien un garçon calme, certes, mais ça, c'est autre chose. Cela ne veut pas dire que je suis constamment en train de rêver avec indifférence ou que je suis un je-m'en-foutiste. Ma chambre est, par exemple, quasiment toujours bien rangée. »

L'éducation de Pierre et Joseline peut être qualifiée de stricte, avec des règles claires sur ce qui est autorisé ou pas, mais en même temps, Christel, Vincent et François ont une grande liberté d'opinion et les parents respectent leur personnalité. « On les laissait faire selon leurs envies, dit Pierre. C'était aussi ce que souhaitait leur mère. »

Pendant les vacances, les enfants participent parfois à des camps de sport. Vincent joue dans l'équipe de volley-ball qui gagne le championnat interscolaire, il fait du patin à roulettes, du cheval et du kayak. Il participe avec plaisir à des compétitions sportives avec l'école, même si l'équipe de son école perd souvent. Il adore aussi faire des sorties avec ses copains d'école. François et Christel sont très sportifs aussi : ils font tous les deux de l'athlétisme, mais François abandonne assez vite parce qu'il joue aussi au foot. Selon son père, Vincent préférait jusqu'à six ans le vélo et le skate-board. Ces nombreuses activités parascolaires des enfants requièrent évidemment un service taxi, surtout pour récupérer les enfants le soir quand le métro ou le tram sont considérés comme pas assez sûrs. Certains jours, papa Pierre passe donc pas mal de temps au volant de sa voiture.

Pour Vincent et François, jouer au foot se fait aussi autour des immeubles. À six ou sept ans, Vincent joue régulièrement seul : timide, il se contente de taper un ballon contre le mur. À cet âge-là, il est souvent le plus jeune des enfants du groupe et il se sent parfois un peu perdu. Plus tard, il joue davantage, entre autres le dimanche matin avec le club

des Congolais. Il aborde alors ces rencontres avec professionnalisme en étant le seul à utiliser des chaussures à crampons. C'est aussi à ses six ans que son père lui procure une carte de membre du Royal Sporting Club Anderlecht.

Au club d'athlétisme

Le club de foot RSC Anderlecht le renvoie à un club d'athlétisme parce qu'il court si bien. Il rejoint l'Excelsior Bruxelles, à quelques kilomètres du domicile familial, dans le petit stade Victor Boin à Laeken, à une centaine de mètres du stade Roi Baudouin. Du haut de ses huit, neuf ans, Vincent s'y met entre les mois de mai et d'août, quand la compétition de football est à l'arrêt. Il reste deux ou trois ans à l'Excelsior. Il a trois entraînements par semaine, le mercredi, le vendredi et le samedi, mais le jour d'entraînement à Anderlecht, il n'est pas là. C'est pour cette raison qu'il ne s'entraîne en fait qu'une ou deux fois par semaine.

Son entraîneur Francis de Buyst, une figure de papi débonnaire mais déterminée, a encore une photo d'un petit Vincent très concentré et serrant les poings dans l'attente de son résultat. « Je me souviens de lui comme d'un gamin poli et respectueux, qui ne s'appliquait pas à une seule mais à plusieurs disciplines de l'athlétisme, comme cela se fait habituellement à cet âge et qui favorise le mieux le développement. »

Vincent fait donc de la course à pied, du saut en longueur et du javelot. Il a du talent pour tout et obtient de bons résultats lors des concours. Sa sœur Christel avait peut-être plus de talent pour l'athlétisme que Vincent, estime Francis De Buyst. Elle a rapidement rejoint l'élite belge chez les cadets, mais des problèmes de genou l'ont empêchée de poursuivre. Elle avait le talent de devenir une des meilleures en Belgique. « On a tellement ri avec elle ; elle adorait taquiner. Elle aimait aussi gagner, bien sûr, mais elle se montrait un peu moins acharnée que Vincent. »

Vers sa douzième année, Vincent arrête l'athlétisme parce qu'il est devenu impossible de combiner le football et l'athlétisme. Mais il est content que l'athlétisme l'ait rendu physiquement plus fort.

Kompany admet plus tard qu'il n'a pas connu dans son entourage des gens qui ont vraiment eu du succès. C'est ce qui explique peut-être pourquoi Vincent trouve ses exemples ailleurs, à des milliers de kilomètres, avec le boxeur Mohamed Ali et le footballeur Pelé : deux hommes ayant atteint le sommet mondial malgré des circonstances de vie plus que modestes dans leur enfance. « Quand j'ai vu quel chemin ils ont parcouru, il était évident que je pouvais les prendre pour exemples. »

Est-ce un hasard qu'ils fassent partie des plus grandes figures sportives emblématiques du vingtième siècle, qu'ils soient socialement engagés et noirs ? Le fait est que Kompany fréquente beaucoup d'amis et de footballeurs noirs ou de couleur, bien qu'il ne manque pas d'amis blancs non plus. En fin de compte, ce n'est pas important que Vincent connaisse, ou non, des gens de son quartier qui aient bien réussi, car « j'ai presque toujours eu une dose de confiance en moi à la limite de l'arrogance. Je suis qui je suis et je ne me suis jamais imposé de limites. »

Il doit ce trait de caractère à sa mère qu'il qualifie de rebelle et émancipée.

Dans le périodique flamand *Humo*, il dit : « Tout dépend toujours de soi pour développer ou non ses talents. Tout le monde a la possibilité de gravir des échelons, mais la difficulté n'est pas la même pour tout le monde. »

Il n'est donc pas adepte du fatalisme. Il s'agit de prendre son destin en mains et de saisir des opportunités. Cependant, il passe des expériences douloureuses sous silence. « C'est exact que j'ai vécu certaines choses, mais je ne vois pas l'intérêt de les évoquer. D'une part, parce que je ne souhaite pas être une victime, d'autre part, parce que mes parents ne sont pas au courant de tout. »

Il dit que son physique l'a bien aidé. « S'il arrivait que certains insultent mes amis ou fassent une remarque sur mon frère ou ma sœur, mieux valait qu'ils restent loin de moi. Congolais, Marocains, Turcs, on vivait tous en harmonie. On constatait tous les jours que les différences entre les gens n'avaient rien à voir avec l'éducation. C'était une question de saisir des opportunités. »

Pierre est nettement moins émotionnel que sa femme. L'expérience lui a appris à être plus raisonné et à obtenir des résultats par une approche tactique et diplomatique, sans pour autant renoncer à dire clairement ce qu'il pense.

Le meilleur ami de Vincent, Rodyse Munienge, a neuf ans quand ils font connaissance, un an après son arrivée de Kinshasa en Belgique avec sa mère seule et quatre autres enfants. Il habite au 33, onzième étage. Vincent au 35, sixième étage. À cette époque déjà, Vincent avait l'habitude de porter « son fameux survêtement d'Anderlecht ». D'ailleurs, tout le monde appelle Vincent « Anderlecht ». Munienge, une armoire à glace impressionnante, trouve que Kompany a un seul grand défaut : « Il veut toujours avoir raison. Les gens en ont parfois marre qu'il s'entête à avoir le dernier mot. Souvent, j'arrête de parler pendant une conversation parce que je sais que c'est peine perdue. »

Malgré tout, Vincent porte un regard joyeux sur sa jeunesse dans le quartier Nord.

« En comparaison avec la plupart des camarades de mon quartier, j'ai eu une jeunesse très chouette. Mes parents (...) faisaient tout pour ne pas laisser traîner leurs trois enfants en rue. En fait, on n'était à la maison que pour dormir ou presque. On fréquentait de bonnes écoles, on allait à des clubs de sport, aux scouts. »

Il a franchi la première fois le portail de l'école à presque trois ans, dans la classe d'accueil de Juf Inge au *'t Klavertje 4*. Au cours des années suivantes, il se met à rêver de devenir pompier. Plus tard, il s' imagine ingénieur ou militaire, mais l'avenir lui prépare autre chose.

**LA CONCURRENCE
AVEC LES FILLES
À L'ÉCOLE**

Vincent n'a pas de long trajet à parcourir pour faire ses premiers pas à l'école. La classe d'accueil de l'école municipale 't Klavertje 4 est située en face de l'appartement familial. « Vincent savait bien ce qu'il voulait : quand il avait un but en tête, il fonçait. Et c'était un petit chenapan, comme tous les enfants, raconte Inge Devos, la dame de la classe d'accueil. Il lui arrivait d'être espiègle, mais ce n'était jamais méchant. »

Pierre Kompany ajoute : « 't Klavertje 4 proposait alors une classe d'accueil et l'école maternelle, mais pas encore d'école primaire. Vincent a donc attendu qu'une place se libère à Maria-Boodschap, où Christel était déjà inscrite et où ils pouvaient aussi poursuivre l'enseignement primaire. Mais ma femme et moi n'avions pas de préférence particulière pour l'enseignement catholique. »

Les parents de Vincent retirent Vincent de 't Klavertje 4 à Pâques et lui font poursuivre sa première maternelle à l'Institut Maria-Boodschap, appelé *mini-Mabo*, situé rue de Flandre à Bruxelles. Les parents y inscrivent sans doute leurs enfants parce que c'est une école néerlandophone, même si, avec ses deux kilomètres de distance, elle n'est pas toute proche. La plupart du temps, c'est la maman qui se charge de les y amener en transports publics. La rue de Flandre est une rue relativement étroite densément construite et bordée de nombreux commerces. Située dans le quartier Dansaert très animé, l'école est un peu à l'étroit entre deux maisons. Elle est sécurisée en journée par une double grille. Les institutrices sont très élogieuses sur l'ambiance à mini-Mabo. Il n'y a qu'une classe par niveau et, avec une vingtaine d'enfants seulement, elles sont relativement petites. Beaucoup de parents se connaissent et les enfants vont souvent jouer les uns chez les autres, ce qui crée de solides liens d'amitié.

Aujourd'hui retraitée, Jeanine Borremans a pu observer *Vincentke*, un nom qu'elle prononce à la française, pendant une dizaine d'années, de la première maternelle à la sixième primaire. On le voit sur la photo de classe de fin d'année : un petit bonhomme malicieux dans une classe de trente-trois. « Vincent n'était pas un petit bonhomme, il était grand pour

son âge, se souvient-elle. Il n'était plus un bambin, mais un petit qui savait tout faire sauf tenir longtemps en place. Mais il écoutait bien et exécutait toujours bien ce que je lui demandais. Ni plus ni moins. On avait d'ailleurs le sentiment qu'il faisait ça pour faire plaisir. Dès qu'il était prêt, il perdait vite patience. 'Va un peu jouer dehors au ballon', lui disais-je parfois, même pendant le cours. 'Tape dans un ballon, agite bien les bras et les jambes !' Et quand il était temps de rentrer, je tapais avec mon alliance contre le carreau. »

« Vincent adorait faire la concurrence aux petites filles, dit-elle, et elles ne se laissaient pas du tout faire. Il était spontané, obéissant, poli. Il montrait aussi déjà ses talents d'acteur, avec tout son charme. Mais il pouvait aussi se mettre soudain en colère. Et être parfois bien nonchalant. Je lui disais alors : 'Allez, Vincentke, ne jette pas ton sac par terre comme cela !' Mais je l'avais à peine dit qu'il l'avait déjà ramassé. Il était la vedette par sa taille, son énergie, et parce qu'il pouvait être si aimable. Tout le monde le regardait déjà en cours de gym parce que c'était quelqu'un de spécial. »

Mademoiselle Jeanine a continué à suivre Vincent, comme elle le fait pour les autres enfants aussi. Au début, ce n'était pas compliqué : la deuxième maternelle était voisine de sa propre classe.

« Parfois, je le trouvais devant la porte de sa classe et je lui demandais s'il avait encore fait une bêtise. 'Bah oui', répondait-il. Ça ne lui serait pas arrivé chez moi, car il savait très bien jusqu'où il pouvait pousser le bouchon. »

Pendant plusieurs années, Borremans a pu observer Vincent le mercredi après-midi. Il mangeait ses tartines au réfectoire, sous l'œil de monsieur Johan, l'instituteur de première primaire.

Il aurait tant aimé rester, car nous organisions des activités socio-culturelles auxquelles il participait toujours au début. On allait au théâtre ou au musée, on se déguisait, on faisait du modelage, on jouait au foot etc. Mais entre une heure et une heure et demie, il partait avec sa mère, souvent la mine renfrognée.

C'est vrai qu'à six ans, Vincent allait déjà s'entraîner au SC Anderlecht. Il y était conduit par sa mère, qui faisait entre-temps des efforts pour apprendre le néerlandais.

Quand il jouait au foot dans la cour, il supportait mal de perdre. Il lui arrivait parfois de quitter le jeu en colère et d'aller boudier sur un banc.

Enfin un Monsieur après trois 'juffen'

En première année primaire, Vincent est un des quelque cent cinquante enfants de vingt nationalités différentes à la *Vrije Basisschool Maria-Boodschap*. L'école est située à la même adresse que l'école maternelle et le passage de *mini-Mabo* au *klein-Mabo* (petit-Mabo) se déroule sans heurts.

Enfin un maître après trois maîtresses à l'école maternelle ! En première, Vincent Kompany est dans la classe de Johan Vanhooren, qui l'a bien connu jusqu'en sixième. Car Maître Johan s'occupe aussi de l'accueil périscolaire le mercredi après-midi. Où Vincent est régulièrement présent. « Je crois que je pouvais passer pour très sévère, dit Maître Johan. Avec Vincent, c'était parfois nécessaire. Mais toujours en alternance avec une note d'humour. Vincent avait besoin de cette touche de légèreté. Je pense que les enseignants masculins ont cet avantage par rapport à leurs collègues féminines : on permet parfois davantage aux enfants, dans certaines limites bien entendu, mais quand la limite est atteinte, on est d'une grande fermeté. Pour Vincent en particulier, c'était une approche qui fonctionnait, bien qu'il fût un enfant enjoué et agréable, une attraction en soi. »

Tout comme Vincent, Maître Johan aime bien le foot et cela crée une complicité entre eux. « Toutes ces années, ils ont disputé des petits matches dans la cour, la plupart du temps l'un contre l'autre. Après chaque cours, Vincent dégringole des escaliers pour aller jouer au foot, car chaque minute qu'il ne joue pas est une minute de perdue. Et il poursuit le jeu jusqu'à la toute dernière seconde, même quand les autres en-

fants se sont remis en rangs au signal de la cloche. Il faut vraiment l'arracher à la cour. Il était obsédé par le foot et la compétition. »

Johan Vanhooren a lui-même joué jusqu'à ses dix-huit ans dans les buts du SK Halle. « Vincent était un petit bonhomme capable de choses que je n'avais encore jamais vues chez des gamins de son âge. »

Toi et toi avec moi, les autres de l'autre côté

Vincent n'aime rien de plus que tirer des penaltys. Marquer contre le maître ! Qui, en plus, était un vrai gardien ! Le ballon était en plastique et cela permettait à Vincent de lui donner plus de vitesse. « Il avait d'ailleurs appris assez vite à donner de l'effet à ses ballons et à envoyer une belle frappe enroulée. Même en troisième et quatrième, sa technique de frappe était telle qu'on risquait d'être un peu ridicule dans les buts. »

Vincent s'en donne à cœur joie en disputant des matches, bien qu'il ne soit pas uniquement question de gagner. « Non, non, dit maître Johan, il recherche le défi, il veut être contraint de donner le meilleur de lui-même pour s'améliorer. Il veut un adversaire digne de ce nom pour que ça ne devienne pas ennuyeux. Il veut donc toujours faire partie de l'équipe la plus faible. Il disait : 'Toi et toi avec moi, les autres de l'autre côté !' Si la différence de score devenait trop grande, Vincent proposait alors de modifier les équipes pour que ce soit plus passionnant. Parfois, il suggérait même qu'un membre de son équipe rejoigne le camp adverse. C'est donc essentiellement lui qui composait les équipes. Vincent jouait de manière assez individuelle et il dribblait souvent, en partie parce qu'il n'y avait personne d'autre de son niveau. »

C'était il y a plus de vingt ans maintenant, mais Johan Vanhooren a gardé un souvenir très net de Vincent Kompany. Il se rappelle encore comment le gamin se servait adroitement des murs autour de la cour pour faire rebondir le ballon. Il lui arrivait d'ailleurs de taper le ballon contre un élève juste pour le faire rebondir comme contre un poteau. Et si un

penalty était sifflé contre l'équipe de Vincent, il n'hésitait pas à remplacer le gardien par... lui-même.

Et comment cela se passe en classe quand Vincent apprend à lire et à écrire ? Vanhooren n'a que du positif à dire. « Une classe de rêve. Chez les garçons, Vincent n'a pas de concurrent au niveau des résultats, mais les filles sont très fortes. Cela n'a pas dû être toujours facile pour lui qui aime tellement la compétition. Car il est très ambitieux. »

Question niveau scolaire, il se situe juste en dessous des meilleurs, mais il n'éprouve à aucun moment des difficultés. Il n'est pas parmi les lecteurs les plus rapides, bien qu'il aime lire. Mais il lit d'une manière technique en se focalisant sur chaque lettre séparément. Parce qu'il est francophone ? Peut-être. Mais il dispose de toute manière d'un vaste vocabulaire. Il parle d'ailleurs bien le néerlandais.

Les mathématiques lui conviennent mieux que les langues et il est plus motivé pour cette matière. Les cours de religion aussi le passionnent. Pas le bricolage, dessiner et peindre : pour lui, ce sont des trucs de filles. S'il doit coopérer avec un autre enfant pour l'une ou l'autre activité, il ne choisit pas une fille. « Pas question. Avec un autre garçon, pas de soucis. Comme avec l'autre Vincent, Vincent Petit. C'est son copain, qui l'admire d'ailleurs. Participer au groupe aussi, pas de problème. Il se sent bien dans le groupe où il adore prendre l'initiative. Quand nous préparons une représentation, par exemple le mercredi après-midi, il veut jouer un rôle dans tous les numéros. S'il y a une interview dans ce spectacle, c'est lui qui veut mener le jeu et il s'empare résolument du micro. Même chose pour les petites pièces de théâtre. Les garçons ne sont pas nombreux dans la classe et, parmi eux, c'est lui qui initie les choses. Il ose aussi revendiquer le rôle principal, mais toujours à condition que celui-ci soit cool.

Dans un de nos jeux linguistiques, les enfants doivent lire le plus vite possible les lettres et brandir une carte en l'air dès qu'ils connaissent la réponse. Tout à fait un truc pour lui. J'aime bien faire des choses variées

en classe. C'est nécessaire avec des enfants de six ans. Après une demi-heure de cours, par exemple, je prends ma guitare et on chante des tubes flamands du moment. Vincent exagère alors la plupart du temps, même s'il n'aime pas trop chanter. Mais plus on est fou, mieux on s'amuse. C'est souvent son problème : il dispose d'une énorme dose d'énergie et il doit se défouler. Sur son bulletin de juin, il a 87 ou 88 %.

Rester à l'intérieur est du temps perdu

Le mercredi après-midi, durant l'accueil périscolaire, Maître Johan et Vincent se fréquentent pendant six ans dans un groupe de quinze à vingt enfants. Ils disputent souvent des petites parties de foot et parfois, Vincent parle aussi de ce sport avec son instituteur. « Quand Vincent n'avait pas entraînement à Anderlecht, il rejoignait les enfants de l'accueil périscolaire, poursuit Maître Johan. Ces enfants devaient rentrer à trois heures à l'intérieur dans la salle de sports avec ceux de la maternelle. Je sortais alors quatre ou cinq jeux de société, ce qui le motivait un peu. Il était alors tout content de voir arriver un de ses parents et de pouvoir ressortir, car rester à l'intérieur était du temps perdu. »

Une journée pluvieuse était une catastrophe pour lui. « Il ne se lassait pas d'insister : 'Allez, monsieur, il ne pleut pas vraiment beaucoup, hein. Je ne peux pas jouer dehors ?' »

La troisième est une petite classe, d'un très bon niveau. Vincent est un bon élément pour Mademoiselle Marleen De Wilde : « Vincent fait toujours de son mieux, il est très avide d'apprendre et termine en général vite ses devoirs. S'il n'a pas dix sur dix mais qu'il pense avoir mérité cette note, il négocie sur un demi-point que je lui ai retiré pour des fautes d'inadvertance qu'ils n'ont plus le droit de faire en troisième. Je lui disais alors : 'Mais, Vincent, tu vois bien toi-même que ce n'est pas juste, là.' Même alors, il continuait à argumenter. »

Vincent prend des initiatives. Parfois, il apporte lui-même quelque chose comme un livre de la bibliothèque de la classe qui n'est pas destiné à son

âge mais qui pique néanmoins sa curiosité. Non pas pour faire son intéressant, mais juste parce que ça lui parle.

Parfois, Vincent est conduit à l'école en voiture, parfois il vient à pied. Il arrive qu'il reste à l'étude jusqu'à cinq heures, heure à laquelle un car du club vient le prendre pour aller à l'entraînement. En quatrième et cinquième, il se rend déjà tout seul à l'entraînement en transports publics.

Vincent obtient à la fin de la troisième quelque 90 % alors que la moyenne de la classe est autour de 80 %. Il fait donc partie des meilleurs de la classe.

Vincent était un enfant très charmant, raconte Jaklien Deliëns, sa maîtresse de la quatrième pour l'année 1995-1996. Selon elle, c'était un enfant précoce. « Il se taisait parfois, tout en laissant transparaître qu'il avait raison. D'autres enfants n'arrivaient pas à se maîtriser dans des situations pareilles, lui, oui. Il ne se disputait jamais avec ses camarades de classe, il évitait les conflits. Il était plutôt une sorte de pacificateur. »

Un sourire à faire fondre les cœurs

Vincent connaît déjà comment fonctionne le monde. Il est adorable et sait quand il peut jouer de son charme. « Sur la photo de classe, dit Deliëns, je vois son sourire désarmant, et ce sourire seul suffisait à faire fondre les cœurs. Il réfléchissait aussi sur la manière de vous rallier à sa cause. Ce sourire fait partie de sa force de persuasion. Il fallait par ailleurs disposer d'arguments solides pour le convaincre. Cela prouve que c'est un garçon avisé. Il lui arrivait aussi de rire intérieurement quand on racontait des blagues, comme s'il riait en secret, sans exubérance. Peut-être pourrait-on appeler cela une certaine réserve. »

Vincent excelle en calcul. Jaklien Deliëns ressort son bulletin. Il a plus de 90 % pour les maths, pour les langues 87 %. À Noël, il a un total de 87,5 % et en juin 88,49 %.

En cinquième, il devient fou de foot et ses résultats scolaires s'en ressentent. « Il était très conscient de ses qualités footballistiques et persuadé qu'il allait réussir, raconte Mademoiselle Daniëlle. Et bien qu'il n'ait jamais ramené un mauvais bulletin à la maison, il accordait moins d'importance aux études. Il était incontestablement capable de faire mieux. »

Mais il manque parfois de temps, ou il rentre crevé et n'a plus du tout envie de se mettre à étudier.

Depuis tout petit, Vincent a un grand ego. Les enfants Kompany ont d'ailleurs tous les trois un ego considérable. Daniëlle a pu le constater : elle les a eus tous trois dans sa classe. Il faut voir l'ego comme une conscience de soi, mélangé à une bonne dose de fierté et de demande de respect. « Vincent savait qu'il avait quelque chose de spécial et il était fier de ses réussites. »

Un brin de vanité, aussi ? « Certainement ! Vincent racontait, par exemple, que son grand-père était chef de village au Congo. Son père aussi a cette conscience de soi, sans pour autant se sentir supérieur aux autres. Mais quand les Kompany entrent quelque part, on remarque immédiatement leur présence. »

Si tout marche encore sur des roulettes en quatrième, même la combinaison école-football, les choses se compliquent quand Vincent entre dans sa onzième année. Après Mademoiselle Daniëlle, tous les autres enseignants attirent l'attention sur la même évolution : plus Vincent joue au foot et plus ce sport prend de place pour lui, plus ses prestations scolaires sont compromises. Est-ce que la combinaison école-football est l'unique raison du recul de ses résultats scolaires ? Une autre explication peut être son entrée dans la (pré)puberté. Un peu tôt pour un enfant de onze ans, surtout pour un garçon. Mais Vincent était précoce. « Son père était plutôt sévère. Il n'était pas très satisfait des résultats de son fils quand ils étaient moins bons que d'habitude. Je me devais de prendre un peu la défense de son fils en pointant ses nombreuses activités parascolaires. »

Peut-être Vincent voulait-il en faire un peu trop ?

Joost Meskens, son instituteur en sixième, se souvient encore de tout ce dont Vincent était capable au niveau du foot. « Quand les enfants jouaient au foot, l'arbitre était souvent Maître Johan. Quand il sifflait une faute qui n'en était pas une selon Vincent, il réagissait parfois avec véhémence : il se mettait en colère, devenait tout rouge, pleurait...C'était parfois un gosse colérique et explosif, trempé de sueur. Convaincu d'avoir toujours raison. Il en savait davantage sur le foot que Johan, parce qu'il jouait dans un vrai club. Quand Johan sifflait un penalty, Vincent avait le culot de dire que ce n'en était pas un. Que c'était une simple faute. C'est vrai, beaucoup d'enfants réagissent de cette façon, mais Vincent poussait parfois le bouchon très loin. Il voulait être le meilleur en tout. »

Partisan de l'indépendance du Congo

Dans les cours d'actualité, il est parfois question du Congo. Laurent Kabila vient d'arriver au pouvoir comme président, Mobutu a disparu. Il s'y déroule une guerre civile avec une ingérence des Rwandais qui sont eux-mêmes partagés par les problèmes entre Hutus et Tutsis. Vincent avait une opinion très claire sur les rapports entre Blancs et Noirs. Je pense qu'il trouvait injuste que le roi Léopold II ait fait du Congo une colonie. C'est inscrit dans nos livres d'histoire : la Belgique a pillé le Congo – songeons à l'ivoire, le caoutchouc et le diamant – et a financé ainsi des projets luxueux comme le développement d'Ostende. Quand le Congo belge obtient son indépendance en 1960, c'est aux yeux de Vincent une cause juste et bonne. Les Congolais peuvent alors prendre eux-mêmes les rênes de leur pays.

Joost Meskens raconte beaucoup d'histoires, par exemple sur le dur métier de fermier de son père et comment il l'aidait parfois. « Des histoires de mains gelées pendant la récolte des poireaux, et qu'on réchauffait en pissant dessus. Sur le travail de jour et de nuit, car il fallait transporter les légumes à Bruxelles pendant la nuit pour la vente du lendemain. Des histoires vraies qui font apprendre et dont on retient quelque chose, ça valait toujours la peine », estimait-il.

« Les enfants étaient tenus de lire un livre par mois. Lui n'y parvenait jamais et il l'avouait honnêtement : 'Je n'ai pas le temps pour ça, Monsieur.' J'ai toujours fermé les yeux sur cela parce que je pensais qu'il réussirait d'une autre manière dans la vie. »

Vincent termine l'école primaire avec un résultat de 77 ou 78 %, alors que la moyenne de la classe varie de 78 à 81 %. « Avec du recul, cette sixième année a dû faire partie des plus belles années de l'enfance de Vincent, songe Joost Meskens. Il pouvait jouer au foot autant qu'il voulait, aussi bien à l'école que dans son club, sans stress. La combinaison du football avec de bons résultats scolaires était faisable et ses parents vivaient encore ensemble. Et avec des enseignants comme moi, il avait un instituteur sévère à ses heures, mais en même temps compréhensif envers sa passion du football et sa personnalité, y compris son comportement très typique de garçon. »

**FORMATION DE
FOOTBALL À
NEERPEDE : IL
N'ARRÊTAIT PAS
DE DISCUTER**

Début 1992, Pierre Kompany cherche un club de foot pour son gamin de presque six ans dans les environs de son employeur DHL à Diegem. Il se renseigne à Strombeek, à Vilvorde et à Machelen, mais pour diverses raisons, ça n'aboutit pas. À Anderlecht, au contraire, on l'accepte à l'essai pendant trois semaines et ça marche. Il s'entraîne désormais au centre d'entraînement des jeunes à Neerpede.

Ce n'est qu'à huit ans, en voyant le stade Constant Vanden Stock, renommé aujourd'hui Lotto Park, qu'il se rend compte qu'il joue pour le RSC Anderlecht. Il croyait être affilié à... Neerpede, le nom usuel pour le centre de jeunes du club d'Anderlecht, d'après le quartier du même nom à l'ouest d'Anderlecht. Neerpede est une oasis de calme et de campagne authentique dans la ville. À partir du Lotto Park dans le parc Astrid, on passe par une ceinture de verdure pour arriver à Neerpede.

Vincent entame sa carrière de footballeur comme... avant-centre, marquant trente à cinquante buts par saison. Mais, même en tant qu'attaquant, entre ses six et huit ans, il ne joue jamais une saison entière uniquement dans ce rôle. Il ne faut pas très longtemps avant qu'il ne se fasse remarquer. L'entraîneur de jeunes Albert Martens rappelle qu'à la mi-saison de sa deuxième année chez lui, à dix ans, Vincent jouait déjà dans une tranche d'âge supérieure à la sienne. Auprès de ce même Martens, Vincent commence vers ses neuf ans comme milieu de terrain défensif. Mais son rayon d'action est très vaste. Il correspond à ce qu'on appelle aujourd'hui un joueur box to box, quelqu'un qui opère aussi bien dans sa propre surface de réparation que dans celle de l'adversaire.

Il se distingue aussi bientôt par sa personnalité remarquable. La chaîne de télé Canal Plus interviewe un Vincent de neuf ans à l'occasion du match de première division Anderlecht-Standard. Il déclare alors tranquillement regretter qu'Anderlecht recrute tant de joueurs d'autres clubs qu'on estime meilleurs que ses propres jeunes. « Quand Vincent se lan-

çait dans une discussion, ce n'était jamais pour lui-même mais en faveur des intérêts de l'équipe », déclare Martens.

Au cours de sa première année chez Martens, les deuxième année jouent contre le RWDM pour la Coupe de Belgique et perdent 0-3. Plus tard, les première année sont également opposés au RWDM. Martens se souvient que Vincent, alors âgé de dix ans, lui a dit : « Coach, nous allons les battre ».

« Il voulait prouver que les première année étaient meilleurs que les deuxième. On a gagné 2-0, il a marqué les deux buts, courant en plus partout pour colmater les brèches dans la défense. 'Vous avez vu, coach?', m'a-t-il dit. Et pendant au moins les trois mois suivants, il n'a pas arrêté d'asticoter les deuxième année. »

Quand Vincent entre dans sa neuvième année, le responsable de la formation des jeunes, Werner Deraeve, commence à suivre plus régulièrement ses matches. L'ingéniosité technique du tout jeune Anderlechtois est encore relativement moyenne, possiblement parce qu'il est un peu « empoté », une caractéristique des garçons de grande taille. Cela s'arrange en général, mais ils ont parfois besoin d'un peu plus de temps que les garçons de taille moyenne. Mais Vincent a une excellente frappe de balle et une bonne vision du jeu. Il n'aime cependant pas le jeu de tête. « Anderlecht a le désavantage, dit Martens, que nous pratiquons avec les jeunes un jeu 'à l'anderlechtoise', c'est-à-dire un football de combinaison au sol. Nos joueurs ne doivent donc pas souvent jouer de la tête. Plus tard, oui, mais l'idée est de ne pas trop pratiquer un jeu de tête avant leurs treize ans. Au début, Vincent rentrait la tête. Nous avons travaillé cet aspect et je ne m'attendais pas à ce qu'il devienne si bon dans ce domaine. Sa détente, qui le laisse suspendu en l'air cette fraction de seconde en plus, a énormément évolué. »

Selon Deraeve, Vincent préfère contrôler la situation au jeu de tête. Il provoque volontiers l'adversaire par son jeu, prenant quelquefois des risques, parfois trop. Il a un bon contrôle de balle, une passe bien tenue et cherche toujours à jouer un beau football, à construire le jeu de

l'arrière. Vincent est droitier, ce qui ne l'empêche pas de jouer parfois arrière gauche. Pour Martens, sa qualité la plus redoutable reste sa passe. « Il est capable de faire une passe tendue sur vingt mètres qui arrive sur le lacet de ta chaussure gauche, se souvient-il. Vincent prend un avantage dès sa première touche de balle et fait un très bon usage de son corps. Quand on veut le dépasser, il y a toujours une partie de son corps, à gauche ou à droite, qui fait obstacle. Il semble aussi disposer de jambes extra longues. Tactiquement, il est très fort, car il s'infiltré avec une grande habileté et toujours au bon moment. »

Maman est contre le football au plus haut niveau

Kompany est ambitieux et cherche à relever des défis. Si les choses sont trop faciles, il s'ennuie. Il faut lui confier des responsabilités et de la liberté, certainement pas essayer de le brider. C'est ce que les coaches essaient de faire, bien que Vincent se forge rapidement la réputation d'être un joueur assertif et parfois exigeant. « Il faut se positionner simultanément à côté et au-dessus de lui », explique Martens.

Kompany est le premier à vouloir apprendre, mais si ça ne l'intéresse pas ou qu'il a l'impression que personne ne lui apporte quelque chose, il se désintéresse et le fait ostensiblement savoir. Il ne supporte pas la défaite et se donne toujours jusqu'au bout. Aussi attend-il de tout le monde cette même attitude. Chez Vincent, il faut tenir compte de beaucoup de petites choses, ce n'est pas un gars facile. Impossible de le convaincre de quelque chose s'il n'arrive pas à y croire. Mais si on y arrive, il convaincra lui-même ses coéquipiers sans que cela paraisse hautain. C'est un meneur-né.

Vincent tient ses parents au courant de tout ce qu'il vit à Neerpede et leur fait prendre parfois son parti. Sa maman lui donne presque automatiquement raison. La syndicaliste n'a pas trop de sympathie pour ce club de football riche et chic, pour le culte de vedettes des footballeurs trop gâtés à ses yeux. Comme s'ils étaient la huitième merveille du monde qui gagnent d'ailleurs des fortunes et ne font que très rarement

preuve d'un engagement social en contrepartie. Elle s'interroge aussi sur le statut d'exception dont le football jouit dans la société, sur l'interaction entre le football et la politique. Sur les subventions aux clubs payées avec l'argent du contribuable et les autres avantages, alors que ces mêmes clubs versent des salaires mirobolants à leurs joueurs.

Elle trouve tout aussi exagérées les conditions imposées par le club à son fils, d'autant plus qu'elle constate combien l'école s'adapte excessivement au football. Bref, elle est contre le football (de haut niveau). À Anderlecht, on la trouve parfois trop catégorique et partielle, même si le dialogue n'est jamais rompu. Pierre, quant à lui, s'efforce d'apaiser les tensions.

« Ah, mon deuxième fils, c'était vraiment mon chouchou », dit Michel Punga à propos de Vincent. Quand il apprend que les origines familiales des Kompany se trouvent chez les Baluba-Kasaï, il est gagné par l'émotion. « Je suis aussi un Baluba-Kasaï, dit-il doucement. *Les juifs du Congo*, hein ! Un passé si riche mais douloureux, avec des déportations, des camps de réfugiés. Quelle misère ! On était dans la ligne de mire, car on n'était pas apprécié partout. Même dans le sport : les Baluba-Kasaï étaient boycottés chez les Léopards, l'équipe nationale du Congo. Je suis né et j'ai grandi avec la discrimination. »

Punga a vingt-deux ans et est séminariste (!) quand une équipe de deuxième division à l'époque, Patro Eisden, le recrute pour vingt mille euros au Don Bosco Kafubu de Lubumbashi. Depuis, Punga habite en Belgique. Il a fait des études de philosophie et de religion, a écrit des livres sur le football de jeunes et a surtout été entraîneur de clubs limbourgeois, à l'exception de quelques années anderlechtoises.

« Vincent est un métis, moi un pur-sang. De temps en temps, je devais le protéger, défendre ma race ou simplement son talent. D'accord, ce n'était pas un enfant modèle, hein. Son papa, Pierre, était mon copain, il a étudié à Lubumbashi lui aussi, et joué au Mazembe. Ensemble, on a

essayé de construire quelque chose, lui à Bruxelles, moi au Limbourg. Un Noir n'est jamais brisé. J'ai commencé à entraîner Vincent à Anderlecht en 1994. Je donnais alors des entraînements individuels exclusivement techniques aux meilleurs. J'ai eu Vincent une fois par semaine, pendant trois ans. Il est arrivé plus d'une fois que Vincent en ait marre de son entraîneur et vienne s'entraîner avec moi sur un terrain voisin. Ou qu'il vienne parce que ses entraîneurs étaient lassés des frasques de monsieur. Vincent leur avait encore dit qu'il ne voyait pas l'utilité de l'un ou l'autre 'exercice stupide'. 'Tu ne peux pas le dire comme ça, Vincent', lui disais-je. Je lui expliquais qu'il ne devait pas se laisser humilier, mais qu'il devait se comporter avec respect. »

« C'est avec moi que Vincent a appris cette frappe longue, forte et tendue, en s'entraînant comme un forcené, jusqu'à avoir les larmes aux yeux. Et je lui ai désappris à d'abord amortir le ballon, à s'arrêter et regarder ce qu'il pouvait en faire ; il fallait exécuter tout cela en un seul mouvement, c'est-à-dire orienter dès sa réception le ballon dans la direction qu'on a en tête. Accélérer le jeu au lieu de le ralentir. S'entraîner sans fin. Presque de l'exploitation d'enfants. »

La carte de visite de Vincent

Punga est un militant noir. Il ne peut faire autrement, dit-il. Car selon lui, les joueurs noirs sont parfois discriminés ou pour le moins traités avec dédain. Possiblement même de manière inconsciente, mais néanmoins vraie. « Ce sont des Noirs, ils font n'importe quoi ... » Cette mentalité, dit-il, comme si les Noirs venaient d'une autre planète. Non qu'il ait jamais entendu crier « sale nègre ou Noir », c'était plus subtil quand même : la pensée de beaucoup d'entraîneurs blancs revenait à l'alibi que « les Noirs ont une autre culture ». Les Noirs ont soi-disant une autre notion du temps, une attitude nonchalante et un manque d'intelligence tactique. Un autre dada de Punga est que bon nombre d'entraîneurs ne savent pas comment se comporter avec les tout grands joueurs. Et c'est un fait que les stars sont excentriques et têtes de mule, sinon elles ne

seraient pas aussi bonnes. Elles ont un truc dans le cerveau qui fonctionne différemment, pense-t-il. « Ici, en Belgique, on ne sait pas comment travailler avec des stars et Vincent a eu la malchance de l'être déjà à douze ans. Mais, heureusement, il avait de la maturité et était dix fois plus intelligent que les autres joueurs. Et avec moi, il pouvait être ce qu'il était. »

« Le problème de Vincent pour devenir un des meilleurs milieux de terrain est son petit manque de souplesse et de vivacité, estime Punga. Il est un peu raide à cause de ses longues jambes : tourner, se retourner, repartir, s'arrêter, piquer un sprint, tout cela est un peu plus difficile pour lui que pour un joueur de taille moyenne. Dix tours sur lui-même en une minute, ce n'est vraiment pas son truc. Il n'aime pas cette succession de brefs mouvements dans tous les sens. Il est bien plus dangereux s'il peut partir ballon au pied. C'est pourquoi son meilleur poste est dans le centre de la défense. »

Même comme tout jeune adolescent, Vincent prend les choses en main à Anderlecht.

« C'était un meneur par nature, raconte Deraeve. C'est lui qui commandait dans les vestiaires. »

Sa grande taille lui donne un avantage et, dès ses treize ans, le club l'aligne de nouveau dans des catégories d'âge supérieures à la sienne. Selon un autre coach de jeunes, Eddy Van Daele, même en jouant avec les U16, il restait le meilleur. Il s'impose à quatorze ans après une très forte poussée de croissance, il gagne treize centimètres en un an. Vincent joue alors comme défenseur central. Mais cette croissance rapide suscite aussi de nombreux problèmes, surtout au niveau des muscles du dos et des jambes. « Les muscles n'ont pas suivi la croissance des os, ça tirait et se distendait de partout », explique Deraeve.

Vincent est assez souvent blessé et cela demeure un point vulnérable. Il travaille intensément pour affermir son système musculaire et se met, avec précaution, à la musculation.

Quand Vincent a treize ans, Deraeve est convaincu qu'il atteindra le sommet. « Si Vincent avait échoué, ç'aurait été une énorme déception pour tous les formateurs de jeunes : si lui ne réussissait pas, personne ne le ferait. »

La réussite de Vincent est aussi d'une importance capitale pour une autre raison.

« On était assez frustré dans l'académie de jeunes parce que depuis Walter Baseggio en 1996, plus aucun jeune n'avait réussi à s'imposer comme valeur sûre de l'équipe première. Vincent était notre carte de visite pour prouver que c'était possible. »

Il y avait d'ailleurs aussi beaucoup de frustration. Même parmi les jeunes joueurs. Ainsi dit Kompany dans l'hebdomadaire flamand *Knack* : « S'il est vrai que nous jouions dans les équipes de jeunes d'un grand club comme Anderlecht, on ne s'imaginait pas pouvoir accéder à l'équipe première. C'était toujours le même refrain : les joueurs transférés avaient une priorité sur les propres jeunes. J'avais du mal à avaler ça, à tel point que j'ai même arrêté le foot pendant deux semaines. »

Eddy Van Daele, son coach pendant deux ans et demi dès l'âge de dix ans et aussi coach pendant un certain temps lors de ses entraînements individuels à seize ans, loue son intelligence : « Vincent était trop raisonnable par rapport à son âge. Je me souviens qu'on s'est rendu une fois en car à la Coupe Danone, un tournoi en France, quand il avait onze ans. En arrivant à Paris, il s'est installé à l'avant du car. "Voilà le Louvre, décrivait-il, et là, c'est ceci et cela..." Comme s'il était notre guide. Moi, je lui ai demandé comment il savait tout cela. "Je suis venu ici le mois dernier avec mes parents", a-t-il répondu. Il a aussi analysé le tournoi devant les caméras de Canal Plus. Ce n'était pas seulement correct, c'était impressionnant, comme s'il ne faisait jamais rien d'autre que de donner des interviews. »

Le divorce des parents de Vincent : un monde s'écroule

Entre sa onzième et treizième année, il n'est pas évident du tout que Vincent reste à Anderlecht. En l'an 2000, ses parents divorcent. Le sol se dérobe sous ses pieds. Pas seulement à l'école, mais au club aussi, Vincent se comporte parfois comme un électron libre et le coach Van Daele a toutes les peines du monde à le garder plus ou moins au pas. Non que le caractère fort de Vincent lui pose un problème, au contraire. D'entrer en conflit avec quelqu'un est une qualité qui peut aider plus tard à devenir un vrai meneur. Mais ce qui n'aide pas Vincent, c'est que personne n'informe l'entraîneur Van Daele que ses parents ne sont plus en couple.

Albert Martens sait bien que le divorce pèse énormément sur les enfants Kompany. Au début, ils restent de longs mois sans contact avec leur mère. Le contact s'améliore ensuite, mais la distance avec le Hainaut, où elle s'est installée, joue un grand rôle, dit Pierre. Lui aussi souffre. Le manque d'argent fait que les Kompany hésitent d'autant plus à accepter une offre alléchante d'un club étranger, mais Anderlecht réussit à le garder à bord moyennant un ultime et solide effort. « Je suis vite devenu adulte », dit Vincent. « Cinq personnes vivaient d'un seul revenu qui devait aussi couvrir le remboursement de l'emprunt (pour commercialiser l'éolienne). L'ambiance à la maison est descendue en dessous de zéro. Si je n'avais pas réussi au football, on ne s'en serait pas sorti. »

J'ai entendu des nouvelles concordantes au RSC Anderlecht, y compris à propos d'un quelconque soutien à la famille par-ci par-là.

Dans son livre sorti en 2020, Pierre Kompany n'est pas du même avis. « J'entends beaucoup de rumeurs selon lesquelles nous serions une 'famille d'esclaves', 'dans une misère profonde', 'en manque d'argent' etc. Je tiens à souligner que je suis issu d'une famille aisée. En arrivant en Belgique aussi, je me suis bien débrouillé. En gagnant un peu de sous dans le football amateur (RC Malines, Elewijt et Olympia Haacht), je bouchais les trous pour autant qu'il y en ait jamais eu. »

Kompany rappelle que son épouse, chef de service à l'ORBEM, et lui-même en tant que manager chez DHL, disposaient de revenus plus qu'appréciables. « Quand j'ai été licencié, j'ai obtenu une grosse somme d'argent que j'ai investie dans mon invention. Je subvenais aux besoins de ma famille et je n'ai jamais frappé à la porte du CPAS ni touché d'allocation de chômage. »

Selon ses dires, il n'a jamais « imploré de l'aide ou de prime » au RSC Anderlecht. Et au moment du divorce, il gagnait « plus que convenablement sa vie » en tant que professeur et plus tard aussi comme échevin. « En plus, à cette époque, Vincent gagnait déjà de l'argent (en tant que footballeur). »

« C'est sûr que Vincent a souffert de ce divorce », raconte Deraeve. « Il était moins concentré, mentalement absent, et souvent en retard. »

Ce manque d'exactitude n'est pas seulement devenu problématique à l'école, mais aussi au club. « J'ai peut-être été un peu trop sévère, dit Van Daele. J'étais très ponctuel et c'était précisément le problème de Vincent. Exiger qu'il arrive à l'heure n'avait tout simplement aucun sens ; il ne le faisait de toute façon pas. Ce n'était d'ailleurs pas toujours sa faute, les transports publics avaient parfois du retard. Mais néanmoins... Par rapport au groupe, je ne pouvais pas toujours tolérer ses retards. Vincent était quelqu'un qui faisait tout à son aise. Il venait aussi à son rythme à Neerpede : d'abord en transports publics et le dernier bout à pied. Après le match, il était le premier à retirer son maillot et était ensuite de nouveau tranquille pour commencer à philosopher à propos du match avec d'autres joueurs. Il arrivait parfois que le délégué de l'équipe aille jeter un coup d'œil pour voir où il en était et Vincent n'avait même pas pris sa douche parce qu'il était toujours en train d'expliquer la rencontre. Il quittait toujours les vestiaires en dernier. Il sait bien pourquoi nous étions sévères envers lui : nous savions qu'il avait le talent pour arriver en équipe première, et pour les talentueux, il faut toujours être un peu plus sévère que pour les joueurs moyens. Lui pensait qu'on avait une

dent contre lui, mais c'était le contraire. Il était précisément un des joueurs en qui nous croyions tous. »

Martens à Van Daele : « Je l'ai eu les années précédentes à l'entraînement, mais toi, tu l'as eu pendant sa puberté et les jeunes se rebiffent à cet âge. J'ai entraîné aussi des quatorze à seize ans et c'est tout à fait différent des minimes qui respectent leur coach. Chez moi, Vincent n'a jamais été rebelle. »

Van Daele : « Rétrospectivement, j'étais trop sévère, mais je ne le regrette pas vu la carrière qu'il a faite. Au moins, il ne fallait jamais renvoyer Vincent chez lui parce qu'il n'avait pas envie. Le plus difficile était de le faire arriver sur le terrain avec son survêtement, ses chaussures et ses lacets noués. »

Martens : « Il provoquait aussi, hein, Eddy. Il testait l'entraîneur, essayait de voir jusqu'où il pouvait aller. Il voulait jouer lui-même à l'entraîneur. »

Van Daele : « Il recherchait les limites, oui. Mais quand on disait que la limite était atteinte, il écoutait toujours. »

Martens : « Parfois, Vincent se révoltait contre Eddy. Je lui en ai parlé parfois, et j'ai eu beaucoup de discussions avec son père et sa mère aussi. Sa mère prétendait qu'Eddy n'était pas correct et qu'il n'aimait pas son fils. »

Van Daele : « J'en ai tiré des leçons. Après Vincent, j'ai toujours expliqué aux parents que j'étais sévère parce que leur fils était un très bon joueur. J'aurais dû dire ça aussi à la maman de Vincent. Mais je ne l'ai pas fait parce que je pensais qu'elle allait peut-être le lui répéter et qu'il ne le prendrait pas au sérieux. C'était une erreur. »

Confrontation avec un coach aux bonnes intentions

« Les Kompany venaient régulièrement chez moi », ajoute Martens. « Mon fils logeait parfois chez eux, François chez nous... C'étaient des amis, j'avais donc un autre lien avec eux. Pierre n'était pas toujours comme non plus : il fallait toujours tout lui expliquer et il aime bien occu-

per le devant de la scène, en quête de reconnaissance. Il était capable de parler pendant des heures de quelque chose d'apparemment anodin. Mais il était toujours très correct. Et il a beaucoup fait pour d'autres enfants : s'il n'avait qu'une tartine, il en aurait donné la moitié à autrui. Ce sont des gens fiers mais très bons. »

« Vincent aimait pourtant bien Eddy, précise Martens. Pour lui, c'était un des meilleurs entraîneurs. Mais son lien avec lui était moins bon, il disait que j'étais davantage sur sa longueur d'ondes. J'arrivais à le réfréner parfois, j'étais davantage une figure de père. Eddy était meilleur comme entraîneur de terrain, moi plutôt comme coach mental. »

Van Daele : « J'étais plutôt un professeur. Vincent arrogant ? Non, jamais. Il est ce qu'il est, il ne fera rien s'il n'y croit pas ou juste pour faire bonne impression. »

Martens : « J'essayais de connaître et de comprendre leurs conditions de vie. Chez Eddy, ils sont tous sur un pied d'égalité, mais parmi les formateurs, il est important qu'il y en ait qui sachent ce que ces garçons ont vécu et qui ferment parfois un peu les yeux. Je suivais mes propres règles et c'est une chose que ces garçons n'oublient jamais. »

Quand on est jeune, on ne comprend pas toujours tout

Deraeve : « Au moment du divorce, Vincent s'est interrogé sur ce qui se passait, il devait se distancier un peu du football. Nous comprenions qu'il fallait lui laisser un peu de temps. Mais il se laissait vraiment aller, il s'est mis à sortir... »

Il était donc temps d'intervenir.

« Avec Vincent, il faut parfois remettre les pendules à l'heure en lui donnant un coup de pied au c... »

« Je n'ai pas un caractère simple », dira Vincent des années plus tard. « À treize ans, j'ai arrêté quelques semaines le football parce qu'il y avait trop d'hypocrisie. L'athlétisme m'a semblé un nouveau défi, mais cela m'a très vite ennuyé de juste courir, sans ballon et sans but. Alors, j'ai

compris : le foot était vraiment mon truc. En y repensant avec du recul, je ne peux que l'admettre : j'ai été pénible à cette époque. C'était surtout dû au fait que je supporte très mal la critique. »

« Chez les jeunes, je ne comprenais parfois pas pourquoi on me brimait tellement. On m'a dit plus tard que ça venait du fait qu'on croyait en moi. Aujourd'hui, je ne peux que m'en réjouir, mais quand on est jeune, on ne comprend pas toujours ça. J'avais l'impression qu'on nous a traités très vite comme des adultes et qu'on exigeait beaucoup. C'était éprouvant. »

Kompany se débrouille bien comme milieu défensif, mais au cours des dernières années chez les jeunes, il a été formé comme défenseur central, plus précisément comme stoppeur ou libéro. À ce poste très important dans une équipe, il est le verrou sur la porte en tant que dernier joueur entre ses coéquipiers et son gardien. Il doit réparer les erreurs des autres défenseurs et repousser les attaques adverses pour éviter que son gardien ne soit mis à l'épreuve. Les qualités de base d'un bon défenseur central sont sa lecture du jeu, sa vitesse, sa capacité d'anticipation et son imperturbabilité.

À Anderlecht, les positions de Kompany, le trois comme défenseur central ou le quatre comme milieu défensif, sont interchangeables chez les U11 jusque chez les U14 et encore chez les U15 ou les U16. Aux yeux du club, les qualités de base pour ces positions sont, entre autres, une relance parfaite et une bonne passe longue et mi-longue ; construire calmement le jeu ; capacité d'infiltration ; capacité de construire en restant constamment démarqué et disponible ; une bonne vision du jeu et le sens du jeu de position ; un excellent jeu de tête ; bon pied gauche et droit ; puissance défensive inflexible ; rapidité et agilité.

Vincent a commencé à jouer plus souvent défenseur central à douze et treize ans sous l'entraîneur Eddy Van Daele. Ce choix ne devient plus ou

moins définitif qu'à quinze-seize ans. Selon Martens, il serait un excellent milieu défensif, mais en tant que défenseur central, on a davantage de points de repos et cela lui convient mieux.

« Chez moi, il n'a jamais joué dans la défense parce qu'il est trop bon joueur pour ça. »

Et former un joueur, ce n'est pas le faire jouer à sa meilleure position, mais à celle où il apprend le plus. En tant que milieu défensif, Kompany voyait beaucoup plus souvent les ballons joués dans son dos et il devait apprendre à gérer ces situations.

Martens : « On voulait le confronter à un maximum de difficultés. Pas le laisser dans sa zone de confort. »

Vincent a sa carrure et sa puissance dans les duels, il fait un très bon usage de son corps, il anticipe excellemment et au milieu de terrain, il apprend à trouver des solutions vers l'avant. Ce n'est donc pas un pur défenseur qui a tendance à toujours reculer, mais quelqu'un qui veut reconstruire le plus vite possible. En plus, il est rapide, agile et souple. C'est donc un très bon stoppeur, concluent de concert Martens et Deraeve.

« J'ai été l'entraîneur de Vincent chez les U14 et les U15 dans un groupe fantastique, raconte Peter Mommaert. Quand Vincent est arrivé chez les U14, il était découragé parce qu'il ne s'entendait pas trop bien avec son entraîneur précédent. Pourtant, c'était un vrai mordu de football. Je l'ai abordé selon les situations, parfois dans le sens du poil, parfois à rebrousse-poil ; je m'appuyais pour cela sur mon expérience et mon *feeling* de professeur d'éducation physique avec des élèves du même âge que celui des joueurs que j'entraînais. Le déclic s'est fait avec Vincent et son père. »

« Vincent est un défenseur central, mais il pouvait avancer vers le milieu quand la situation était propice. Il aimait ça et il le faisait bien. Il préférerait, en fait, jouer milieu défensif et il ne ratait pas une occasion pour le faire savoir à la ronde. Son instinct de vainqueur le poussait vers

l'avant, il voulait toujours mettre la pression vers l'avant, à chaque match. Mais c'était à prendre ou à laisser », précise Mommaert.

Dans un grand club comme Anderlecht, les joueurs doivent écouter l'entraîneur et ils n'ont pas le choix. Les qualités de Vincent s'exprimaient davantage dans la défense.

« Il a besoin d'espace. Dans la défense, il peut demander le ballon, il rayonne un grand calme autour de lui. Avec sa vitesse et son excellent jeu de position, il est le verrou sur la porte. Il a aussi de la présence. Au milieu du terrain, le jeu est différent : les positions à occuper ne sont pas les mêmes et, avec son besoin d'agir, il aurait couru un peu partout en négligeant parfois sa position. Au milieu, il faut encore plus de cohésion et de jeu collectif, tandis que s'il monte de derrière le ballon au pied, il est nettement plus dangereux. »

À la mi-temps, il donne des commentaires et encourage ses coéquipiers. À un tel point parfois que Mommaert intervient en disant : « Hé, Vincent, tu veux mon job peut-être ? »

Vincent maintient aussi cette attitude sur le terrain : il dirige, corrige, encourage. Il *lit* le jeu mieux que ses coéquipiers et sa pensée a souvent deux pas d'avance. « Deux ans plus tard, j'ai reçu un nouveau témoignage de sa reconnaissance quand j'ai quitté mon job à Anderlecht. Son père et lui ont organisé une petite fête d'adieu. Son père m'a confié que Vincent était de nouveau épanoui, tant comme homme que comme footballeur. Cette reconnaissance m'a fait énormément plaisir. »

Du charivari avec Klinkenberg

À quatorze ans, Vincent Kompany fait ses débuts en équipe nationale sous la férule de l'entraîneur Patrick Klinkenberg, alors en charge des U15. En observant Kompany pour la première fois, dix minutes lui suffisent pour comprendre où il en est. Une très bonne technique et un potentiel énorme, analyse-t-il. Selon lui, Vincent pouvait se permettre de jouer presque toujours à 60 % de ses capacités à Anderlecht, sauf dans

les matches contre le Club de Bruges, le Standard et Genk. « Quand je l'ai vu jouer à Anderlecht, il était souvent milieu défensif. J'ai fait de lui un trois, un défenseur central. Il n'en était pas convaincu et tant son père qu'Anderlecht s'étonnaient, mais eux aussi ont compris que c'était la meilleure option pour lui. Qu'on prétende ce que l'on veut, mais c'est avec moi qu'il a commencé à jouer systématiquement au trois comme position préférée. »

Aux yeux de l'entraîneur national, le quatre aurait aussi été possible. Il estime que Vincent a le potentiel de devenir un jour meilleur que Marcel Desailly, champion du monde avec l'équipe de France. Selon Klinkenberg, Kompany se voyait lui-même comme un distributeur de jeu qui touchait très souvent le ballon. En Belgique, il aurait pu élaborer une carrière au six (milieu défensif), surtout dans un club dominateur comme Anderlecht. Mais pas au niveau européen ni mondial.

« Surtout pas dans un système 4-3-3 dans lequel les milieux de terrain doivent se donner à fond pendant au moins 90 % du temps de jeu parce qu'ils ne sont qu'à trois au lieu de quatre. Ils sont constamment en mouvement, doivent faire preuve d'une endurance énorme. Ce n'est rien pour lui. Je le lui ai expliqué et il donnait l'impression d'accepter cette explication. »

Il est frappant de constater que les visions tactiques de Deraeve, Martens et Klinkenberg coïncident.

Ce même Patrick Klinkenberg observe un joueur avec beaucoup de qualités.

« Je pense à son dribble, sa domination dans le jeu aérien, ses tirs à distance, sa facilité de marquer, sa pointe de vitesse sur les premiers mètres. Il est capable d'infiltrer, il est adroit dans les combinaisons et le jeu court encore qu'il ait besoin d'une vue d'ensemble, il a une bonne frappe et est très bon sur les longs ballons. »

La première fois que Vincent est sélectionné en équipe nationale, il se présente selon le coach comme s'il avait toujours été là. Il avait un rayon-

nement et se sentait d'emblée à son aise, entre autres grâce à ses qualités humaines. À quinze ans, il avait presque un air d'adulte et il était bourré de talent. Selon Klinkenberg : « Au début, il jouait bien au trois (défenseur central), mais mentalement, il n'était pas au niveau. Je lui ai donc demandé une autre attitude et plus d'engagement. C'est pourquoi je ne l'ai pas sélectionné pendant un temps, pour qu'il comprenne cela. Après, il n'y a plus eu de problèmes. »

Mais Klinkenberg regrette de ne pas avoir été au courant de la séparation entre les parents de Vincent : « Je serais resté tout aussi exigeant, mais d'une autre manière. »

Dans sa biographie, Pierre Kompany présume cependant que Klinkenberg avait une autre raison, ou du moins un motif supplémentaire, pour ne plus sélectionner son fils.

« L'entraîneur privilégiait par hasard certains enfants d'un autre club qui s'entraînaient avec un homme avec lequel il avait des liens étroits. »

La « chance » d'une blessure au genou

« Vers ses quinze, seize ans, raconte Deraeve, Vincent se blesse sérieusement au genou et il reste quelques mois sur la touche. On lui a conseillé de s'appliquer à bien se soigner. On n'était pas contre que sa rééducation prenne quelque temps, car il restait ainsi hors de vue de recruteurs étrangers. Ça devait lui permettre aussi de récupérer de sa vie trépidante, car n'oublions pas : il s'entraîne alors quatre fois par semaine avec l'équipe et trois fois individuellement tout en allant à l'école. Avec l'équipe nationale en plus, ça donne un rythme de vie infernal, mais bon : ainsi va la vie. Mais Vincent décide vers cette époque qu'il ne veut plus travailler avec Klinkenberg : il m'a confié littéralement que c'était pour lui du temps perdu. Je ne juge pas, je constate. Par souci de véracité, je dois préciser qu'il n'y avait pas de concertation entre le coach de l'équipe nationale et Anderlecht. »

« Anderlecht cède évidemment volontiers un joueur s'il est sélectionné pour l'équipe nationale. C'est un honneur pour le joueur et une recon-

naissance de notre travail. En plus, la valeur marchande d'un joueur peut augmenter s'il joue dans l'équipe nationale. Mais on préférerait le garder à Neerpede. Kompany disait même qu'il ne voulait plus jouer pour l'équipe nationale des jeunes, dit Deraeve en riant. Mais peu de temps après, en février 2004, il joue déjà son premier match dans l'équipe nationale première, contre la France. »

Se frayer son chemin de remplaçant chez les U17 jusqu'à une place de titulaire dans l'équipe nationale A en moins de dix-huit mois est un bel exploit.

Dans des interviews ultérieures, Vincent mentionne cependant une nouvelle raison, ou une raison complémentaire, pour laquelle il ne voulait plus jouer dans les équipes nationales des jeunes. « L'école est importante. J'ai abandonné l'équipe nationale pendant dix-huit mois pour me concentrer sur le travail scolaire, dit-il. J'ai dû redoubler un an parce que j'étais tout le temps absent. »

Il n'a pas envie de revivre ça. « Mon père a joué en première division au Congo, mais il a donné la priorité à ses études. C'est ce qu'il faut faire. » Il y avait aussi un rapport avec la blessure au genou évoquée plus haut par Deraeve.

« J'étais condamné à rester quatre mois sur la touche », dit Vincent. « J'étais si déçu que je restais souvent absent quand j'étais supposé me trouver au club pour faire de la rééducation. Au niveau national, j'avais été écarté de l'équipe pour des raisons disciplinaires. J'étais très influençable à cette époque, je traînais souvent en rue. Je me trouvais vraiment à une croisée de chemins, confie-t-il à l'hebdomadaire *Sport-Voetbalmagazine*. Tandis que les gars de mon âge étaient partis avec l'équipe nationale, je pouvais rattraper mon travail scolaire. Durant toute cette période, je m'entraînais aussi trois fois plus qu'avant. »

Autour du quinzième anniversaire de Vincent, la famille touche quasiment le fond. La situation est évoquée et Anderlecht contribue quelquefois à arrondir les fins de mois, selon Deraeve. Pierre respecte sa pro-

messe de ne pas accepter de transfert pour Vincent. Par année que son fils reste à Anderlecht, le prix d'un transfert augmente et c'est tout bénéfice pour le club, évidemment. À seize ans, Vincent signe un contrat. Mais il avait déjà touché des notes de frais substantielles avant. Légalement, un club belge n'a pas le droit de payer un salaire régulier à un joueur de moins de seize ans et il essaie de contourner cette règle de manière plus ou moins créative. Dans d'autres pays, des joueurs ont le droit de passer professionnels avant leur seizième anniversaire, ce qui fausse évidemment la concurrence pour Anderlecht. Mais le plan de carrière de Vincent est clair, comme il le déclare à seize ans à Van Daele : à dix-sept ans, il veut faire partie du noyau A et un an plus tard, il veut être titulaire.

Petite visite d'Uli Hoeness au nom du Bayern

À la base de ce contrat se trouve d'ailleurs... le Bayern de Munich. C'est l'ancien coryphée Uli Hoeness qui, ayant remarqué Vincent lors d'un tournoi à Malines, sollicite un entretien avec ses parents. Pierre rappelle cette histoire dans sa biographie. « Quelques jours après, je reçois un coup de fil d'Uli, en anglais. Il annonce qu'ils viendront assister à un match de Vincent à Neerpede. Sur ce, Anderlecht a réagi sur-le-champ », dit Pierre en riant.

C'est donc l'intérêt bavarois, et rien d'autre selon lui, qui a incité Anderlecht à « mettre sous son nez un contrat qui liait son fils au club », prétend papa Kompany. D'après ce contrat, Vincent obtient « une voiture, des frais de déplacement, l'essence, et divers frais (d'hôtel et de repas). »

Papa Pierre reçoit en effet une voiture à la signature du premier contrat à part entière de son fils, une Mitsubishi d'occasion. Il peut l'échanger un peu plus tard pour un 4X4 et encore un peu plus tard, Pierre circule en Mercedes, une image pas très courante dans le quartier Nord.

À Anderlecht, on remue ciel et terre pour réfréner Vincent. « On s'occupait constamment de Vincent pour qu'il ne se monte pas la tête », dit Deraeve.

Dès que Vincent a douze ans, les clubs étrangers font la queue, l'Ajax et le PSV, par exemple. La France ne cesse d'insister avec le LOSC et Le Havre, réputés pour leur formation des jeunes, mais aussi le Paris-Saint-Germain et le club favori de Vincent à l'époque, l'Olympique de Marseille. Les Italiens de la Juventus aussi.

« On n'en a pas fait tout un cirque, dit Pierre. Sa maman et moi n'avons jamais éduqué nos fils pour le football au sommet, mais comme des enfants. »

La chance de Vincent est peut-être qu'il n'avait pas de parents avides d'argent rapide.

À quinze, seize ans, c'est le Bayern Munich qui veut le recruter. Les Kompany sont même invités en Bavière. « Nous avons essayé de lui faire comprendre, dit Deraeve, qu'il avait tout intérêt à rester ici pour se développer. Il disposait aussi de toutes les facilités pour obtenir un diplôme et combiner le football et l'école. Il s'agissait de faire en sorte que tout soit arrangé de manière à ce que Vincent se sente bien. »

Anderlecht ne le roule certainement pas dans la farine. « Il a fallu énormément manœuvrer pour le garder ici, explique Deraeve. À l'époque où il commençait à jouer en équipe A, à ses dix-sept ans, on augmentait son salaire tous les trois mois. Pourquoi est-ce qu'on l'aurait embobiné alors qu'il était toujours correct de son côté ? On jouait cartes sur table quand des propositions arrivaient. Son père et lui décidaient. »

Avec les salaires, les sommes versées à la signature et les extras que les grands clubs étrangers prévoient pour les joueurs, Anderlecht n'est pas de taille à les concurrencer. Vincent se sert de ces propositions pour pousser le bouchon le plus loin possible en discutant de son contrat, bien qu'il ne soit pas un homme d'argent.

« Il n'était pas trop exigeant. C'est vrai qu'on a fait tout ce qu'on a pu. Il existait un respect mutuel et je n'étais pas trop sévère. Vincent a un

grand cœur pour les gens qui le méritent à ses yeux, il ne sera jamais désobligeant envers quelqu'un. »

Entre-temps, Pierre Kompany a pris un poste d'enseignant à Bruxelles et le club lui donne un coup de pouce de sorte qu'il puisse installer un système d'oxygénation éolien au frais de la commune dans le parc de la Pede. La famille arrive de nouveau à nouer les deux bouts. Vincent continue à progresser comme joueur, entre autres grâce à des facilités idéales au niveau scolaire qui font qu'il peut se concentrer presque exclusivement sur le football pendant certaines périodes. Anderlecht passe à la vitesse supérieure : Vincent est un des premiers jeunes dans le club à profiter d'entraînements individuels, tant sur le plan footballistique, que physique et psychologique. Le club investit pour professionnaliser au mieux cet accompagnement individuel, selon les connaissances scientifiques les plus récentes, en collaboration avec le professeur Kenny De Meirleir, physiologiste de l'effort à la Vrije Universiteit Brussel.

Il ne rechigne jamais à l'entraînement

Martens raconte : « Entre-temps, Vincent est en train de devenir une star. Il ne faut pas sous-estimer les conséquences. Monter en très peu de temps de rien au sommet, qui est capable de bien gérer ça ? Quand on gagne soudain cinquante ou même deux cent fois plus ? Je ne cesse de dire aux footballeurs qu'ils ne valent pas mieux qu'un autre, qu'ils doivent garder les deux pieds sur terre et ne jamais oublier d'où ils viennent. On ne peut jamais manger qu'une tartine à la fois et on ne peut pas conduire dix voitures en même temps. Vincent est une des exceptions qui a bien compris ce message. »

Vincent s'entraîne quatre fois par semaine avec le groupe et fait en plus deux ou trois entraînements individuels, donc sept entraînements par semaine. « C'est en effet beaucoup, confirme Deraeve, même plus que les joueurs professionnels. Mais pour vraiment atteindre le sommet, c'est nécessaire. Il s'entraînait à deux heures et demie avec l'équipe A et, à cinq heures, il venait chez moi, raconte Van Daele. Il n'était pas obligé de le faire puisqu'il s'était déjà entraîné. Il venait néanmoins chaque fois

et c'est ce qui le caractérise : il voulait progresser. La preuve qu'il ambitionnait d'atteindre le sommet. On améliorait ses qualités, on travaillait ses points plus faibles comme, par exemple, les passes transversales aussi bien du gauche que du droit. Pour le jeu de tête, il s'entraînait avec Timothy Derijck qui était le meilleur dans ce domaine. »

Vincent lui-même dit qu'il avait besoin de cette passion. « Quand j'étais jeune, j'étais aussi celui qui représentait le groupe en dehors du terrain. C'était aussi une de mes grandes qualités. »

Plus tard, Kompany a donné cent pour cent raison à Van Daele. « J'ai besoin de situations difficiles pour devenir plus fort. Dans ma jeunesse, il pouvait arriver que je ne réussisse pas à me galvaniser pour un match. Certains disaient alors : 'Pas grave. Aussi longtemps qu'il est concentré pour les grands matches.' Aujourd'hui, je me rends compte qu'il faut entamer tous les matches dans le même état d'esprit. » Verbalement aussi, il lève le pied aujourd'hui. « Quand je lis maintenant tout ce que j'ai pu dire, je pense plus d'une fois : ce jeune Kompany disait n'importe quoi. » Deraeve: « Il devenait à la longue si bon qu'on le cachait des recruteurs de jeunes talents étrangers. C'est pourquoi il n'a pas joué avec les U19. Dans un sens, c'était toujours une chance quand il était blessé. 'S'il vous plaît, ne le mettez pas sous les projecteurs', disais-je aux coaches. Je me faisais critiquer parce que je freinais soi-disant son développement. » Mais il est prêt. Frankie Vercauteren le remarque et, après concertation avec le coach principal Hugo Broos, il propose de le faire venir d'abord dans l'équipe B pour le faire passer ensuite dans l'équipe première. Le moment de vérité est donc arrivé. À seize ans, il quitte le centre des jeunes pour aller s'entraîner de l'autre côté du Ring de Bruxelles avec l'équipe première.

« Vincent est entré avec son flair naturel dans les vestiaires de l'équipe première, raconte Deraeve. Certains joueurs plus âgés estimaient qu'il devait d'abord écouter avant de vouloir tout expliquer lui-même. Mais Vincent s'impose naturellement, c'est un meneur-né. »

**ENSEIGNEMENT
SECONDAIRE
AVEC DES HAUTS
ET DES BAS**

À douze ans, Vincent Kompany ferme derrière lui les portes de l'école primaire de la rue de Flandre à Bruxelles. En septembre, animé de curiosité, il fait ses premiers pas au lycée Maria-Boodschap, appelé *groot-Mabo*, à quelques rues de là, dans la rue de la Braie, proche de la Bourse.

Il y retrouve sa sœur Christel qui y a déjà fait deux ans et peut lui servir de guide. Mais combiner le foot avec l'option latin-mathématiques, la plus difficile, s'annonce ardu.

Après à peine trois semaines, au cours d'un week-end d'activités sportives à Tongerlo, sa réputation en prend un coup. Alors que ses parents ont réussi à maintenir un accompagnement assez strict tout au long de l'enseignement primaire, ils n'y parviennent plus dans le secondaire. En plus, la politique de l'école de sanctionner le moins possible ne crée pas les meilleures conditions pour garder Vincent sur le droit chemin. Au lycée, il est mal orienté et il en fera l'expérience à ses dépens. « Chez nous, la distance entre enseignants et élèves est inexistant, dit son ancienne professeure Simonne Pollet. Il règne une mentalité très ouverte, les enfants ont le droit de dire ce qu'ils pensent. »

Les élèves sont rarement sanctionnés. Si l'un ou l'autre professeur n'arrive pas à résoudre un problème avec Vincent, il l'envoie chez le directeur. Mais il n'est pas puni. Il se retrouve donc dans une école avec beaucoup plus d'élèves dont l'existence est par conséquent plus anonyme et impersonnelle. Dans le primaire, tous les enseignants le connaissaient et ils ou elles savaient comment l'aborder. Durant ses humanités, ce n'est plus le cas.

Vincent est grand et bien bâti, trouve Simonne Pollet, professeure de mathématiques de Vincent dans les deux premières années. Un beau garçon. Toujours habillé avec élégance. Elle n'aurait pas été surprise qu'il soit mannequin. Selon elle, il était très conscient de sa beauté et il usait

de son charme. « Il avançait comme ça, dit-elle en imitant un mannequin sur le catwalk, le torse bombé et les épaules en arrière. Et c'était aussi un acteur, il jouait des rôles. Il essayait d'embobiner les gens en inventant des explications qu'on aurait cru si on ne le connaissait pas. Avec toutes les grimaces qui convenaient, il jouait l'innocence même. »

Elle rit en parlant de Vincent. En troisième année, il dépasse tous ses condisciples d'une tête. « C'est très important, selon Rita Moors, professeure de néerlandais de Vincent en troisième et quatrième année, car cela définit en partie sa façon de bouger en classe. »

Il est différent des autres. Elle pense que c'est le patron de la classe, entre autres par sa capacité à discuter. « Beaucoup d'élèves bruxellois ont de la tchatche, dit sa prof de chimie en quatrième, Griet Blondiau. Il aimait bien les prises de bec, pour chercher à avoir raison. »

« Et pour se rendre intéressant, pense Moors. Il cherchait évidemment à se singulariser de temps en temps, c'est normal. »

« C'était un homme parmi des enfants, estime-t-elle. Dans la cour aussi, il domine. Il est connu de toute l'école. »

Vincent est une personnalité : intelligent, poli, respectueux et direct. Un test de mathématiques est prévu le lundi ? Il est le premier à expliquer que ses activités du week-end ne lui permettent pas de le préparer. Ensuite, les élèves votent pour le jour qu'ils préfèrent. Vincent est aussi un ado comme les autres.

« Apprécié par ses condisciples à cause de sa prestance et sa façon de faire », prétend Johan De Donder, professeur de néerlandais et d'histoire.

Un je-m'en-foutiste et un machiste en classe

« En classe, il fallait le forcer à faire attention dès les premières années, dit sa prof de maths, car il n'était pas spontanément motivé et ne faisait pas ce qu'il fallait. »

Elle le considère comme désordonné et macho. Quand il doit répondre, il tourne autour du pot parce qu'il ne connaît pas la réponse. Il en fait volontiers un show et joue le comique parce qu'il adore attirer l'attention. Pollet se rendait presque la peur au ventre dans la classe de Vincent. « Je respirais toujours un bon coup avant d'entrer en classe. Je n'ai jamais pu y donner cours sereinement et j'ai toujours rassemblé toutes mes forces pour rester sur le qui-vive. »

Chez Johan De Donder, un homme aux méthodes strictes, Kompany s'affirme en montrant explicitement qu'il sait des choses. Il reste assis sur la pointe des fesses aspirant à pouvoir répondre. Il a deux manières de coopérer : en répondant à des questions ou en posant lui-même des questions pour s'imposer carrément. Quand un autre élève répond, il se dépêche, par exemple, de manifester qu'il connaît aussi la réponse. La collègue de géographie reconnaît cette attitude. « Dès que je voyais son bras se lever, je pensais : oh là là, le voilà encore ! »

Vincent pose alors une longue question posément réfléchie à laquelle elle répond, mais entre-temps il faut garder presque trente autres élèves tranquilles. Et, en plus, il faut avancer parce qu'à partir de la deuxième année, la géographie est une matière de seulement une heure par semaine. Mais Kristien Willems n'a aucune raison de se plaindre : la géographie l'intéresse passionnément. Et à l'ère pré-ordinateur, elle arrive à rendre ses cours intéressants par un travail interactif avec des diapos. Elle apprend à ses élèves à observer les conséquences de structures géologiques à certains endroits. Cette approche marche : Vincent se sent motivé à réfléchir.

L'attitude de Vincent en classe ne s'améliore pas au fur et à mesure qu'il joue au football à un niveau plus élevé. Dans le cours de chimie, la prof le surprend plusieurs fois avec la tête sur les bras. Dans le cours de néerlandais de Rita Moors, il est le seul élève en quarante ans à s'être endormi en classe. « C'est vrai qu'il était parfois épuisé, mais je l'ai réveillé :

chez moi, les élèves doivent être attentifs. Quand on lui faisait une remarque, il n'était pas embarrassé : il s'excusait et disait qu'il était fatigué. S'il y avait des problèmes, on parlait avec lui, mais que pouvait-on faire de plus », dit-elle.

Elle l'aimait bien pourtant. Elle lui demandait parfois après le cours comment ça se passait au foot et comprenait pourquoi c'était dur pour lui. En quatrième année, par exemple, après les vacances de Noël, il a séjourné une semaine en Turquie avec l'équipe nationale des jeunes. Là-bas, il était presque considéré comme un adulte selon elle, et ici, il était de nouveau un simple ado. « Mentalement, ce n'était pas simple et il le manifestait. Et il y avait par-dessus le marché le divorce de ses parents. Que voulez-vous ? »

Les enseignants sont au courant que les parents de Vincent se sont séparés au moment où il termine sa deuxième année. Ce qui explique qu'il peut compter initialement sur une bonne dose de compréhension. Sa prof de maths dit, par exemple : « Il cherchait à se faire remarquer, il ne savait pas comment se comporter, il embêtait les autres. »

L'histoire des jus de fruits disparus

Le troisième week-end de septembre, tous les élèves de première année partent au centre sportif de Tongerlo pour y faire du sport et apprendre à mieux se connaître. Le personnel signale que des jus de fruits ont disparu. On les retrouve sous le matelas de Vincent. Il avoue que c'est lui qui a dérobé les jus de fruits avec quelques copains.

Le même soir, il y a un jeu de nuit dans le bois. Les élèves ont pour mission de chercher à l'aide de lampes de poche des ballons suspendus à un fil cachés par les profs, qui indiquent des tâches à accomplir. Mais tous les ballons ont été crevés par Vincent et son petit groupe. Pollet en a marre. Le samedi est prévu pour des activités sportives. Elle place une table et une chaise avec vue sur le terrain, y installe Vincent et lui demande d'écrire ce

qu'il pense lui-même de son comportement. Il écrit le texte en faisant la gueule, en regardant avec dépit les élèves en train de faire du sport.

Au bout d'une heure, il va se présenter à sa prof. « Madame Pollet, j'ai froid. Je peux aller faire du sport maintenant ? J'ai déjà écrit. »

Mais elle répond que ça ne suffit pas, qu'il devra continuer toute la matinée. Mais elle l'autorise à aller chercher un pull. Dans l'après-midi, il peut rejoindre les autres pour le sport. Vincent dira plus tard à un des enseignants qu'il respecte Pollet « parce qu'elle est sévère mais juste ». Il ne manquera cependant pas de la mettre encore à l'épreuve. Un jour, tout le monde est présent en classe, sauf Vincent. Quelques minutes plus tard, il arrive : tête haute, avec un air arrogant selon la prof. Il vient du cours de gym, dit-il.

« Les autres élèves aussi, répond-elle, et ils sont déjà tous là. Et toi, tu es en retard. Tu n'as pourtant pas besoin de plus de temps qu'un autre pour te changer, tu n'es pas si lent que ça. »

Elle le fait poireauter quelque temps dans le corridor, laissant la porte de la classe ouverte. La fois suivante, Vincent arrive à temps.

La tendance de Vincent de prendre les commandes va de pair avec une forte conscience de soi, une portion d'arrogance et un désir d'avoir toujours raison. C'est ainsi qu'il remet en question l'autorité des enseignants, surtout à partir du moment où il se sent intouchable parce qu'il connaît sa valeur marchande comme footballeur. Un jour, il dit à son professeur De Donder : « Monsieur, un jour je gagnerai plus que vous. » Pour les enseignants, il s'agit de le canaliser. « Il adorait discuter et voulait avoir gain de cause, raconte De Donder. Mais ces discussions étaient fondées sur des arguments, et surtout sur son désir d'apprendre et de comprendre le monde. »

Ce n'est donc certes pas un élève qui vient seulement faire acte de présence sur les bancs de l'école. Non, il est tout à fait possible de parler avec lui et il s'intéresse.

Il faut toute une organisation et beaucoup d'astuces pour arriver à gérer une vie si pleine. Il suit des cours à Bruxelles, il joue intensément au foot à Anderlecht et a encore d'autres loisirs comme l'athlétisme et les scouts. Il en résulte une existence surchargée qui fait qu'il n'a plus envie ou qu'il est trop fatigué pour donner le maximum à l'école. Et cela se reflète dans ses résultats. L'ambition n'est plus la perfection, il est déjà satisfait s'il réussit à garder, à la manière d'un prestidigitateur, toutes les balles en l'air. Mais pour les maths, par exemple, il obtient encore de beaux résultats. C'est qu'il aime ça, Vincent.

En troisième et quatrième, la combinaison école-football devient impossible. Vincent se fait remarquer à Anderlecht : les recruteurs se pâment en voyant quelle pépite se cache dans ce jeune joueur puissant, et des clubs prestigieux des grandes compétitions européennes viennent faire la cour à Vincent. Johan De Donder a joué quelque temps dans les équipes de jeunes du RWDM qui évoluait alors en première division. Il comprend bien la situation, sachant que Vincent s'entraîne déjà trois à quatre fois par semaine.

« À partir de la troisième, je sentais qu'il évoluait sur deux fronts. C'est compréhensible que son intérêt pour l'école faiblissait. »

Sa mère regarde tout ça d'un air sceptique, mais elle a du mal à imposer son point de vue, d'autant plus qu'elle n'habite plus sous le même toit. Son père stimule sa passion du foot, bien qu'il veuille aussi que son fils réussisse bien à l'école. Il fait du latin et s'en sort très bien. Mais ce n'est pas évident pour Vincent, surtout parce qu'il n'a pas le statut de sportif de haut niveau et donc pas les facilités associées.

Ce sont des gens très fiers

Les enseignants considèrent bien les Kompany comme une famille-mo-dèle. Le prof d'histoire n'oubliera pas aisément sa première rencontre avec Pierre Kompany. Le père de Vincent lui raconte alors qu'il est venu du Congo et que, dans leur famille, ils étaient des chefs. Un membre de

la famille était même ministre. Ce même professeur a aussi eu François en classe et a rencontré Christel à l'école.

« Les Kompany sont des gens très fiers », dit-il.

Il pense qu'ils souhaitent affirmer leur position en réaction à ce qu'ils perçoivent comme une situation d'infériorité du fait du statut d'immigré du père.

« On sentait qu'ils luttaienent pour y arriver. Ils voulaient conquérir une place. Parfois, les gens qui ont vécu un malheur et qui cherchent leur place sont trop extravertis, estime-t-il, comme s'ils avaient à prouver qu'ils sont capables et qu'ils valent quelque chose. Alors qu'ils n'ont, en fait, rien à prouver. »

Lors d'une réunion de parents, Pierre raconte à Rita Moors qu'il est déçu des résultats de ses enfants aînés. « Ici, en Belgique, ils ont tout ce dont ils ont besoin et l'enseignement est gratuit. Ce que j'ai vécu au Congo est une autre paire de manches ! »

La patience touche à ses limites. Pollet explique : « Certains enseignants étaient d'avis que Vincent était énervant et perturbait la classe, surtout en troisième et quatrième. »

Mais une nouvelle fois, Moors prend sa défense.

« A-t-il complètement déraillé ? Non, moi j'estime que non. » Mais elle ajoute : « La meilleure solution était qu'il choisisse une autre école avec plus de facilités. De toute manière, avec sa carrière dans le foot, il était impossible qu'il reste chez nous pour ses deux dernières années. »

Ce qui s'est réellement déroulé dans cette quatrième année demeure un mystère. Vincent se serait « évadé » par une fenêtre de l'école. Vincent aurait poussé ses professeurs à bout, manqué de respect, cessé de fournir des efforts et adopté une attitude désinvolte envers tout et tout le monde. « Vous ne pensez tout de même pas qu'il a changé d'école par hasard », signale un enseignant.

Il estime que Kompany a copieusement dépassé les bornes, mais il n'en dit pas plus « par respect pour la vie privée de Vincent ».

Qu'en pense Vincent lui-même ? Il explique que les autres élèves ne dénonçaient pas les problèmes et lui, oui. Cela provoquait de graves discussions avec les professeurs, qui finissaient de temps à autre dans le bureau du directeur. « Je peux m'imaginer qu'ils me trouvaient prétentieux. J'avais tort de temps à autre, mais j'avais parfois raison aussi, estime-t-il. Mes parents ont divorcé quand j'avais quatorze ans, une semaine avant mes examens. Je ne comprenais pas très bien ce qui se passait et ça faisait mal. »

Notre vie s'est remise sur les rails juste à temps

« Entre mes douze et quinze ans, j'ai connu une période très difficile, évoque-t-il. Je ne veux pas paraître prétentieux, mais j'étais un enfant doué dans presque tout. J'avais de bons résultats à l'école, je jouais bien au foot et j'avais beaucoup d'amis. Pourtant, je n'exploitais pas toutes ces capacités. Mon père avait perdu son job d'ingénieur, j'ai été renvoyé de l'école, j'ai dû redoubler une année et j'ai claqué la porte de l'équipe nationale des jeunes. J'avais des problèmes avec les profs et les entraîneurs. Je traînais de plus en plus en rue, j'avais des amis qui commettaient de temps en temps des conneries. Mon père cherchait à commercialiser la turbine éolienne qu'il avait inventée, mais on n'avait pas l'argent. Il a pris un emprunt et c'était l'engrenage : retards de loyer, factures, sommations... Nous avions des dettes, une spirale dont on ne serait peut-être jamais sorti. »

Vincent infirme de cette manière une nouvelle fois la version de son père selon laquelle il n'y a jamais eu de sérieux problèmes financiers.

La Ford familiale est remplacée par la plus petite Honda.

« J'ai vraiment gagné en autonomie à cette époque, j'ai dû faire des choix, j'ai appris à comprendre et à relativiser la valeur de l'argent. Heureusement, j'ai pu signer un contrat professionnel à Anderlecht pour mille euros par mois : cela a permis de payer progressivement les dettes de mes parents. Deux ans plus tard, j'ai acheté une maison pour la famille. »

Après le congé de carnaval en 2001, en quatrième, Vincent doit se mettre à la recherche d'une autre école. Il la trouve à Anderlecht, à dix minutes de voiture du centre de jeunesse à Neerpede. Vincent se rend à l'école en métro, jusqu'à la halte Saint-Guidon, et il lui reste alors cinq minutes à pied.

Comment cela se passe-t-il pour Vincent à l'Athénée communal d'Anderlecht ? D'après la titulaire de Vincent, Nathalie Verbist, les élèves ne doivent pas hésiter à poser des questions. La communication est très ouverte, l'ambiance plus amicale qu'ailleurs. Une caractéristique qu'elle attribue aux écoles bruxelloises, où la distance élève-professeur est souvent plus réduite qu'ailleurs. Elle trouve important que les enseignants montrent de la compréhension pour leurs élèves, tout en maintenant les règles établies en septembre. Cependant, l'Athénée n'était pas laxiste en matière de discipline : face à des problèmes sérieux, les enseignants et la direction intervenaient fermement.

« Une fois, j'ai été si mécontente du comportement d'un jeune footballeur qui j'ai appelé le club pour demander explicitement de ne pas faire jouer cet élève ce week-end-là. C'est ce qui s'est passé et, depuis, les élèves ont bien compris, Vincent inclus. »

L'athénée accueille traditionnellement des joueurs d'Anderlecht. Cette tradition existe depuis quelque cinquante ans et c'est la première école qui ait organisé l'horaire des cours en fonction du football.

Nathalie Verbist donne plusieurs fois des cours de rattrapage à Vincent chez elle. En avril ou mai, ils parcourent rapidement la matière de l'année. Elle explique la théorie, fait faire à Vincent un ou deux exercices et il revoit le reste à la maison.

« À cause du football, Vincent ne pouvait presque plus suivre les cours à l'école et il passait alors pendant le week-end ou parfois entre deux entraînements. Quand les Diables Rouges s'entraînaient dans leur complexe à Kraainem, il passait parfois aussi une heure ou deux. »

C'était un dieu pour les élèves

En tant que directrice d'école, Viviane Smekens est toujours partie du principe que tout un chacun a droit à une page blanche. Peu après l'inscription de Vincent par son père et lui-même, sa mère aussi se présente. Elle insiste très fort auprès de Mme Smekens pour que Vincent obtienne son diplôme. Smekens lui promet de faire de son mieux. Et ce sera plus que nécessaire parce qu'à l'athénée aussi, Vincent fait des frasques. Il arrive parfois en retard, reçoit une punition et doit rester en retenue. Il dit à la directrice qu'elle a raison et qu'il est logique qu'il soit puni. Même pour les cours de rattrapage de mathématiques de sa titulaire en sixième, il arrive en retard.

« On prenait, par exemple, rendez-vous pour dix heures, raconte Nathalie Verbist, mais Vincent n'était pas là. Donc, je l'appelais au téléphone. Il répondait que je ne devais pas me faire de soucis. Il avait toujours l'une ou l'autre excuse et il était, en plus, beau parleur. Il disait qu'il faisait exprès d'arriver plus tard à l'école : comme il était une sorte de dieu pour les jeunes élèves, il voulait éviter cette adoration et il ne venait donc pas à huit heures dix, à l'heure de la sonnerie, mais après, quand tout le monde avait rejoint sa classe. D'ailleurs, arriver à temps n'était de toute façon pas son point fort. »

À l'athénée aussi, il lui arrive de s'endormir pendant un cours : il est fatigué. La directrice Smekens admet que dans cette première année chez eux, Vincent était « encore un peu indiscipliné »... Il fait l'école buissonnière, encore que ce soit pour aller s'entraîner, mais ça suscite « toute une histoire ». Jusqu'à ce qu'elle lui rappelle qu'il doit demander l'autorisation si le club souhaite qu'il soit davantage présent là-bas. C'est ce qu'il fait depuis. L'athénée a saisi l'occasion pour élaborer un horaire sur mesure. Smekens sollicite l'autorisation de la ministre flamande de l'Enseignement, Marleen Vanderpoorten, pour que Vincent puisse s'absenter de l'école le matin à dix heures trente pour aller s'entraîner. Le club vient le chercher en mini-bus et le ramène à l'école après la pause de

midi. Il retourne s'entraîner l'après-midi aussi. À l'instar de son prédécesseur, le ministre Frank Vandenbroucke prolonge ensuite cet arrangement. La bombe est désamorcée, tout le monde est content.

Nathalie Verbist a surtout appris à mieux connaître Vincent en lui donnant des cours privé de maths chez elle. Il était capable de « faire le petit fou » avec ses enfants de trois et quatre ans avec lesquels il jouait aussi parfois dans le jardin ou près du panier de basket. Il se faisait remarquer aussi par ses vastes connaissances générales : il conversait aisément sur beaucoup de choses, même sur des sujets auxquels des jeunes de son âge ne songeaient pas encore. Il en apprenait volontiers beaucoup sur les autres, mais il parlait très rarement de lui-même ou de sa famille.

« Je crois qu'on n'arrivera jamais totalement à le cerner. Il y a des choses qu'il garde pour lui, peut-être par instinct de protection. »

Elle n'a jamais su non plus s'il avait une petite amie pendant sa scolarité, ce que tous les profs confirment. Il était capable de rester très discret.

Vincent subit une métamorphose à l'athénée, surtout après avoir redoublé son année. « Je n'aimais pas du tout aller à l'école, dit-il dans *Sport-Voetbalmagazine*. Tout le monde me disait que j'avais tout pour être un étudiant brillant à condition de faire un peu d'efforts, mais ce n'était pas une priorité pour moi. Ce n'est que quand j'ai changé d'école et qu'approchait la perspective d'un contrat professionnel que j'ai voulu réussir à l'école. C'est aussi une des raisons pour lesquelles je n'ai pas quitté l'école plus tôt : pour terminer mes études. Je viens d'un quartier où les gens jouent toujours de malchance. Je ne voulais rien laisser au hasard. Quand j'avais des difficultés, j'en parlais avec un de mes parents, ou avec un professeur. C'étaient les petites tapes sur l'épaule dont j'avais besoin pour retrouver ma motivation. »

C'est à cette époque qu'il trouve un équilibre, malgré un agenda surchargé. Encore qu'il lui faille bel et bien étudier. Mais il devient malgré tout quelqu'un d'agréable à fréquenter.

Il voulait être normal

À cause de ses obligations sportives, Vincent est presque davantage absent que présent à l'école. Souvent, il ne vient en classe que quand ça lui convient, par exemple les jours où il n'y a pas d'entraînement ou quand il a une demi-journée de « congé ».

« Mais il est conscient que ce privilège est en même temps un inconvénient. Je me rends compte maintenant qu'il est excessivement difficile de suivre sans les profs. Mais je n'ai pas le droit de me plaindre, j'ai la chance que des gens me donnent des cours particuliers à l'athénée. »

L'après-midi était réservé à des cours d'une heure ou d'éducation physique. Vincent était aussi très populaire parmi les filles qui prenaient des notes pour lui et gardaient ses cours à jour. « C'est pour des copies pour Vincent », était une phrase récurrente au secrétariat.

En tant qu'élève, mais aussi en tant que footballeur, Vincent est très bien encadré : par son père, lui-même un footballeur de haut niveau, et par Anderlecht aussi, où Yvon Verhoeven est son accompagnateur personnel. C'était un peu son deuxième père à Anderlecht, estime Nathalie Verbist. Verhoeven a souvent dû louvoyer. D'après Verbist, les coaches étaient parfois moins compréhensifs et Verhoeven a fait en sorte que Kompany continue à fréquenter l'école.

Même pendant les cours particuliers, Vincent prend les appels quand les gens du club lui téléphonent. L'histoire de l'examen d'économie dans sa dernière année est tout à fait insensée. Pendant qu'il passe son examen d'économie, des gens d'Anderlecht l'appellent constamment au téléphone. Ce jour-là, il doit aussi passer des tests physiques prévus par le club. Les enseignants obtiennent qu'il termine au moins la première partie de son examen, avant de disparaître un moment pour les tests, puis de revenir pour la dernière partie de l'examen.

Cela lui plaisait d'être un élève parmi les élèves, dit son titulaire des dernières années. « Ce que j'appréciais en lui, c'est qu'il voulait être normal.

À Anderlecht, il vivait parmi des hommes adultes, avec une autre mentalité et dans un autre univers. Alors, quand il venait de temps en temps à l'école, ça lui faisait plaisir d'être de nouveau parmi des gens de son âge. »

Mais même à l'école, il se fait accoster.

« Vincent était une star à l'école, dit la directrice Smekens. Il arrivait le matin tôt à l'école, se cachant dans son sweat, pour éviter que les gens ne l'accostent en rue. Pour les petits de première et deuxième année, il était évidemment fantastique. Dès qu'il se montrait dans la cour, ils se comportaient en supporters, scandant 'Vincent ! Vincent !' et le sollicitaient pour une photo. Il acceptait et distribuait des autographes. Il arrivait que de jeunes élèves restent le nez collés à la fenêtre quand ils l'apercevaient en classe, comme s'il était un singe au zoo. Lors d'une journée de sport sur les terrains de l'université VUB, Vincent était là, portant une veste avec capuche à doublure de fourrure. Il ne faisait pas froid du tout, mais il essayait de rester incognito pour être accosté le moins possible. »

Que Vincent ait à payer une rançon de la gloire et songe à l'éviter, est un aspect que Nathalie Verbist a clairement compris. Quand Vincent montait en voiture après un cours particulier chez elle, il lui arrivait de partir presque en même temps pour un rendez-vous. Arrêtée devant un feu rouge dans le quartier à proximité, elle voyait les gens ouvrir grand les yeux en l'apercevant.

« C'était comme s'ils découvraient le président des États-Unis. »

Mais sa titulaire retiendra surtout un autre incident. Verbist n'aime pas trop le foot, elle préfère assister à des matches de basket et est fan de Louvain. Vincent le savait et ils avaient convenu d'aller voir le match Louvain-Charleroi. Kompany était supporter des Spirous.

« Il y a été pris d'assaut, se souvient Verbist. Il trouvait que ça fait partie du jeu. Vincent réfléchit à tout, chaque démarche est raisonnée. Il pèse le pour et le contre et évalue les conséquences de ce qu'il fait. »

Vincent le reconnaît volontiers. « Je veux toujours avoir un pas d'avance sur les faits, afin de ne pas me laisser surprendre. Je ne vois pas les choses en noir, j'essaie juste d'imaginer un maximum de scénarios d'avenir. Il faut être le plus possible le maître de sa propre vie. »

Un coup de pouce supplémentaire via des cours particuliers d'économie

Pour Vincent, l'année de son changement d'école vers l'athénée, la quatrième, ne peut plus être sauvée au niveau des résultats. Il redouble et réussit, mais en cinquième aussi, il faut mettre les bouchées doubles. « L'année dernière, j'avais déjà du mal à combiner l'école avec le football, mais cette année-ci, c'est devenu presque infaisable. À des moments difficiles, je me demande parfois si ça vaut vraiment la peine de faire tant d'efforts pour un bout de papier. Je suis parfois si fatigué que mon humeur en souffre, tout comme mes contacts avec les gens autour de moi. Je veux vraiment décrocher ce diplôme, mais peut-être en plus d'un an, ou par des voies alternatives », dit-il.

Il continue cependant à aller à l'école.

Jonas Maes propose une aide supplémentaire via des cours particuliers d'économie.

« Finalement, je me suis rendu plus ou moins huit fois à Ganshoren pour donner à chaque fois deux à trois heures de cours particuliers d'économie. À l'école, ils discutaient de l'actualité économique à partir d'articles de presse, que les élèves devaient interpréter. C'est ce qu'on a fait également. On attendait des élèves des connaissances assez vastes. Je posais régulièrement des questions pour sonder s'il comprenait tout ça. Et le cours suivant, on répétait encore cette matière. »

Un trait de caractère qui se manifeste dans ce contexte est la timidité, qui caractérise déjà le jeune Bruxellois dans sa première jeunesse.

« Il était modeste. Un peu timide. J'avais pourtant le sentiment que des trois enfants, c'était lui la figure centrale à la maison. On le voyait à sa façon de se comporter avec sa sœur et son frère, de les commander. Un

meneur doté d'une autorité naturelle, dont on acceptait la direction, mais qui ne jouait pas au petit chef. Poli, agréable et correct, fût-ce un peu nonchalant. Mûr pour son âge. »

Selon Maes, on ressentait dans le contact avec lui qu'il avait un quotient émotionnel élevé. Il s'entretenait avec le footballeur d'homme à homme, pas avec une star.

« Vincent n'a pas reçu son diplôme dans un paquet cadeau, dit la directrice Smekens. C'est vraiment le fruit de son travail. »

Il est plus que soulagé quand il termine ses deux derniers examens, économie et allemand. Pour l'épreuve écrite d'allemand, il reçoit dix mots avec lesquels il doit chaque fois construire une phrase. Mais il interprète mal la question et compose une longue phrase dans laquelle sont incorporés les dix mots. Un vrai tour de force, mais la phrase est correcte. Bref, il réussit et fait un bref câlin à ses enseignants avant de leur écrire un petit mot à son départ. Au prof d'allemand, il écrit qu'il est heureux d'être libéré de cette matière. Un an plus tard, il signe un contrat de footballeur à Hambourg, qui l'oblige à ressortir tout le bagage allemand acquis.

« Ça nous a bien fait rire. »

En 2024, les enseignants ont probablement ri encore bien plus en apprenant que Vincent rejoignait le Bayern de Munich.

Fin juin 2005, le grand jour est arrivé ! Au cours d'une solennelle remise de prix, Vincent Kompany figure parmi ceux et celles qui sont tout heureux de réceptionner leur diplôme. Il dit que ses résultats sont « une bonne surprise ». Âgé entre-temps de dix-neuf ans, Vincent reçoit un livre d'économie et une rose. Smekens lui remet en plus un dessin. C'est un dessin dans le style caractéristique de la ligne claire de son mari, Ever Meulen, un dessinateur de renommée internationale. Un Vincent cartooné, équipé de chaussures de foot et d'un maillot d'Anderlecht, y jongle les yeux fermés avec un ballon sur lequel se trouvent les lettres GAA, entouré de quelques livres où figurent huit noms de professeurs.

Kompany affiche une expression hautaine et souriante, regardant une femme bien plus petite qui tient un livre intitulé « Proclamation ». Cela semble être Viviane Smekens, qui pose son pied droit sur un globe terrestre. En bas du dessin, il est écrit : Bonne chance pour l'avenir ! Viviane Smekens, directrice G.A.A., le 28 juin 2005.

Du quartier Nord vers un quartier plus tranquille

Quand Vincent obtient son diplôme en cet été 2005, une autre raison le rend plus heureux depuis quelques mois. Fin octobre 2004, presque un an avant la fin de sa scolarité, il déménage avec son père, sa sœur et son frère du quartier Nord vers la rue Georges Simpson à Ganshoren, une commune bruxelloise au nord-ouest de la ville. Parmi les dix-neuf communes de Bruxelles, Ganshoren fait partie de la moitié supérieure en matière de revenu par habitant. La commune est très connue pour sa longue avenue Charles-Quint très fréquentée, porte d'accès de Bruxelles pour tous les automobilistes qui, arrivant en voiture par l'E40, plongent dans les tunnels vers le centre de Bruxelles. À propos de ce déménagement, Vincent dit : « Maintenant que je joue à Anderlecht, je peux enfin rendre quelque chose à ma famille et améliorer leur niveau de vie. »

Il ne considère pas cela comme une désertion. « Tous ceux qui grandissent dans un immeuble social dans le quartier Nord aspirent à partir. Ce n'est d'ailleurs pas parce que je déménage que je ne me sens plus solidaire des gens qui y habitent », fait-il observer.

Jonas Maes donne en mai 2005 des cours particuliers à Vincent dans leur nouvelle maison.

« Dans une rue transversale calme d'un beau quartier résidentiel. Je me souviens d'un portail avec sonnette et vidéophone. Une fois entré, je devais traverser un petit jardin pour arriver à l'habitation : une maison moderne, neuve ou récemment rénovée, bien entretenue et avec une cuisine bien équipée, un grand séjour avec de grands fauteuils et une télévision à écran plat, très grande pour l'époque, réglée surtout sur des émissions sportives. Un style épuré et sobre, avec quelques sculptures

et d'autres objets d'origine africaine, visibles et stylés, mais pas du tout tape-à-l'œil. »

« Lors de mon premier rendez-vous avec Vincent, poursuit Maes, Christel et François étaient présents et c'est sa sœur qui m'a reçu. J'attendais Vincent qui était en cours de route – ce qui arrivait assez souvent. Le contact avec tous les membres de la famille s'est fait très naturellement : jovial, sans chichis. Les enfants considéraient leur père avec un grand respect. Bien qu'il fût plutôt un type calme et tranquille, c'était une figure d'autorité qui tient bien les rênes de sa famille. Pierre était plus petit et plus mince que Vincent, mais il gardait bien les deux pieds sur terre. Je parlais le néerlandais avec les enfants, français avec le père. C'était comique et frappant d'entendre les enfants parler indifféremment le français et le néerlandais, comme c'est souvent le cas à Bruxelles. Parfois, si le cours se prolongeait, j'étais invité à partager le repas. On mangeait alors, par exemple, un repas livré à domicile par Les P'tits Os, un restaurant bien connu à Jette. Je ne pense pas qu'ils aient fait souvent la cuisine : ils n'en avaient pas le temps ou pas envie. »

Entre-temps, le contact avec leur maman s'était amélioré.

« Bien que Christel, Vincent et François habitent chez leur père à Bruxelles et que j'essaie de réorganiser ma vie dans le Hainaut, on a des contacts réguliers. On s'appelle une ou deux fois par jour », raconte-t-elle.

Vincent profite de l'espace, de l'intimité et du calme que propose la nouvelle maison.

« Je me détends surtout en restant à la maison, en jouant à la Playstation avec mon frère, en lisant un livre ou en étudiant. »

Avant, il ne lisait que les livres imposés par l'école, mais depuis ses dix-sept ans, c'est aussi une façon pour lui de « s'évader un peu ». Il trouve que c'est une excellente manière de se détendre avant d'aller se coucher, bien meilleure que de regarder la télé. Il commence aussi à s'habiller avec un peu plus de recherche.

« Le succès n'a pas changé mon fils sauf sur un point : ses vêtements, estime sa mère. Avant, il ne portait que des jeans déchirés. Aujourd'hui, il a ajusté son style. »

Tout est bien qui finit bien, grâce à la nouvelle école, aux nombreuses facilités avec le statut de sportif de haut niveau, à l'engagement des enseignants et de la direction, et à la philosophie de l'école proposant du sur mesure, quitte à aller embêter le ministre pour en obtenir l'autorisation. Mais évidemment et avant tout grâce aux efforts et à la métamorphose de Vincent même. Et bien qu'il ait pris la décision de devenir footballeur professionnel, son prof d'économie Yernaux l'encourage à poursuivre des études.

À l'université

Fin septembre 2005, il s'inscrit à la Vrije Universiteit Brussel (équivalent flamand de l'ULB) comme étudiant à crédits à la faculté d'économie et de sociologie. Cela signifie qu'il ne choisit pas ses matières dans le cadre d'une formation unique, mais dans plusieurs unités d'enseignement et de recherche. Il espère pouvoir suivre les cours à la maison, dit-il dans un article de presse, car il trouve très difficile d'étudier tout seul dans des bouquins. Et il a de toute façon à peine ou pas du tout le temps d'aller à l'université.

Finalement, il loue les services de quelqu'un de l'université pour venir lui expliquer les cours à la maison. Kompany ne fait pas d'examens. Au cours d'une longue période de rééducation à la suite d'une blessure dans les premiers mois de 2006, il arrête ses études afin de ne plus se laisser distraire par quoi que ce soit.

Vincent a dépassé l'âge ingrat, il a plus ou moins digéré ou du moins accepté le divorce de ses parents, il donne après tant d'années des signes de maturité et se rend compte que s'il dirige bien sa barque, il peut ambitionner de devenir un des tout grands joueurs, au moins au niveau belge et peut-être même européen. À quinze, seize ans, il est encore un

adolescent insupportable qui se fait virer de l'école par le directeur ; à dix-sept ans, il est devenu un type agréable plein de sagesse. Il n'a eu besoin que de quelques mois pour accomplir un très grand pas en avant, tant au niveau psychologique que mental, pour évoluer d'adolescent à jeune adulte. La dernière fois qu'il a vu ce directeur d'école, il a reçu un véritable hommage qui le rendait presque mal à l'aise. *The Kid was back in town*, sa confiance en lui est devenue inébranlable. À tout jamais. À partir de maintenant, il sera un homme avec une mission, sur un terrain de foot et ailleurs. Et d'un comportement exemplaire, comme il convient à un chef.

« J'ai en fait toujours été heureux. Je déteste l'apitoiement sur soi-même : il faut prendre sa vie à bras-le-corps. Ça m'a toujours réussi, même quand je n'étais pas encore footballeur professionnel, quand il fallait se serrer la ceinture à la maison, quand mes parents se sont séparés », a-t-il déclaré dans l'hebdomadaire *Humo*.

7

**PERCÉE À
ANDERLECHT :
*CE SERA UN TRÈS
GRAND JOUEUR***

C'est une chance pour Vincent Kompany que Frankie Vercauteren arrive au club en milieu d'année 1998 et qu'il remette plein de choses en question. Sous son influence, Vincent se développera à la vitesse de la lumière. La plupart des jeunes joueurs à Anderlecht ont un très bon bagage technique et sont en général rapides, mais aussi trop petits et pas assez puissants. Au niveau de la mentalité également, ça coince parfois, dit Vercauteren, ancien milieu de terrain gauche à Anderlecht et dans l'équipe nationale.

En cet été 1998, Vercauteren prend du service comme entraîneur-assistant de l'équipe première, le noyau A. Ensemble avec Jean Dockx, il devient bien vite entraîneur principal, une tâche qu'il combine avec le poste de coach des jeunes et des espoirs.

Un jour, Vercauteren discute avec le président des jeunes à l'époque, Philippe Collin, et tente de le convaincre que ça ferait du sens que davantage de jeunes puissent finalement rejoindre les rangs de l'équipe première.

« La culture du club jusqu'alors était de vite acheter ; la politique était orientée sur l'efficacité et le rendement. Mais à quoi sert d'aller voir ailleurs si des talents sont présents chez nous ? »

Collin cède. Le club décide donc en 2000 de renverser la vapeur. Collin explique :

« Nous avons décidé de durcir la formation. Le volume de travail subit une adaptation drastique : il devient plus lourd, plus intense. »

Vercauteren obtient aussi que des jeunes talentueux passent à partir d'un certain âge dans le noyau B, un groupe d'entraînement juste en dessous du noyau A. Des entraînements individuels supplémentaires doivent faciliter le passage en équipe première. Les entraînements individuels techniques existaient déjà, viennent s'y ajouter des sessions d'entraînement physique.

Au lieu de faire suivre par les jeunes joueurs un parcours défini par l'âge comme les U16, U17, U18 et U19, le club compose un nouveau groupe, réunissant les plus grands talents indépendamment de leur âge, qu'ils aient seize ans ou dix-neuf, peu importe. Ils s'entraînent le plus possible comme l'équipe A et disputent des rencontres avec les Espoirs.

Le tempérament de Vincent

Vincent Kompany fait partie de ce groupe. Il dispose selon Frankie Vercauteren de beaucoup de qualités : sa condition physique et sa puissance, sa personnalité, sa capacité footballistique et sa vitesse. Ses points faibles sont un manque de constance dans le niveau de jeu, sa nonchalance tant sur le terrain qu'en dehors et sa difficulté à respecter les règles ou ce qui a été convenu. De même, sa maîtrise du ballon du pied gauche, le moins fort, peut s'améliorer.

« Chez les jeunes, dit Vercauteren, il est possible de compenser une erreur de position de jeu par sa puissance physique et sa maturité, mais cette approche n'est pas durable au plus haut niveau. Son jeu de tête aussi est à travailler : ce n'est pas sa spécialité. »

En tant que joueur, Vercauteren a remporté deux coupes d'Europe. Tout comme Kompany, il est originaire de Bruxelles. Ils se sont tous les deux affiliés au RSC Anderlecht à l'âge de six ans, ils ont fait l'école communale, ont remporté avec le club un Soulier d'Or et des titres de champion de Belgique et ils ont débuté en tant que joueur d'Anderlecht dans l'équipe nationale.

Kompany n'abandonne pas son rêve de jouer au milieu du terrain. Vercauteren lui en donne une ou deux fois l'occasion, mais sa conclusion coïncide avec celle de Deraeve, Van Daele, Martens et Klinkenberg. Fût-ce pour une autre raison que celle qui prétend que Kompany n'est pas un coureur de marathon.

« Chez moi, il a joué la plupart du temps à l'arrière : il m'était plus utile à ce poste et c'est là qu'il jouait le mieux. Au milieu du terrain, il avait

parfois des soucis avec le sens du ballon à l'état pur. On y joue beaucoup plus haut et lui n'est pas un créateur. On peut s'y permettre davantage de libertés et quitter sa position parce qu'on est couvert dans le dos par les défenseurs, mais plus jeune, il avait plus de mal à garder sa position et à maintenir cette discipline. »

Pourtant Vercauteren ne fait pas non plus une croix sur Kompany comme milieu de terrain.

« Je ne prétends pas qu'il n'en était pas capable, mais il maîtrisait moins les différentes facettes de cette position. Vincent pouvait déposer un ballon sur le pied d'un coéquipier à vingt ou trente mètres, mais parfois, ça ne marchait pas et la dernière passe impérative en profondeur ne venait pas. Et dans le football moderne, c'est une nécessité. »

C'est un don, et on ne peut pas les avoir tous.

« La moyenne de ses passes au milieu du terrain n'était pas assez bonne. Plus ça va vite, plus les passes doivent être justes et précises. »

Mais le coach est ravi de son attitude : il a envie d'apprendre et il apprend vite, il continue à évoluer et est impatient de montrer son progrès. Les péchés de jeunesse disparaissent de plus en plus.

Prendre racine à ses débuts

Pour la saison 2002-2003, Hugo Broos reprend le flambeau d'Aimé Anthuenis. Broos s'entend très bien avec son ancien coéquipier Vercauteren. En octobre 2002, Kompany joue plusieurs fois avec les Espoirs, comme dans un match à domicile contre le Club de Bruges, remporté par Anderlecht. Vincent fait aussi partie de l'équipe quand les Espoirs mauve et blanc remportent le dernier match de la saison en mai 2003 contre Beveren et sont sacrés champions.

Hugo Broos se souvient avoir appris au tout début de 2003 que Vincent se fait remarquer chez les Espoirs malgré ses seize ans. Après concertation avec Broos, Vercauteren propose à Kompany de rejoindre l'équipe

A pour la saison 2003-2004. Vers juin 2003, il commence à s'entraîner systématiquement avec le noyau A.

« Après son premier entraînement avec l'équipe première, se souvient Albert Martens, Vincent s'est dirigé vers moi en disant : 'Ce n'est pas si difficile ici, je peux y arriver. Je ne m'y attendais pas, je suis même un des meilleurs.' Et c'est vrai qu'il était bon. »

En avril, il fête ses dix-sept ans. Le 4 juillet, Vincent fait partie de l'équipe de base pour le premier match d'entraînement de l'équipe première à Knokke. Anderlecht l'emporte aisément et Vincent quitte le terrain en boitant, avec une légère entorse. Mais fier comme un paon. Dans le noyau A, il se voit décerner le dossard n° 27.

« Quand il y a quelqu'un avec un talent pareil, dit Broos, il ne faut pas attendre trop longtemps pour lui donner sa chance. Au début, le problème de Vincent était qu'il voulait tout résoudre par sa technique footballistique. C'est pourquoi Frank a dit : il doit jouer avec nous, il apprendra à jouer avec plus de réalisme. Oui, je pense qu'on aurait pu intégrer Vincent plus tôt. Ça ne s'est pas fait parce que d'autres voulaient le garder chez les jeunes. Frank était en désaccord avec les accompagnateurs des jeunes à ce sujet parce qu'il voulait transférer Vincent plus tôt. »

Le raisonnement était que si Vincent n'apprenait plus rien ou pas grand-chose, il risquerait de prendre goût à la facilité. Vercauteren a d'abord travaillé avec lui pour combler des lacunes chez les Espoirs, de sorte à lui faciliter le passage au noyau A. Mais bien vite, les coaches décident de le transférer parce que, selon Broos, il n'a « pas ou trop peu de résistance ». Vincent n'a d'ailleurs pas suivi d'emblée tous les entraînements de l'équipe A ; il a progressivement augmenté le nombre de séances.

Vincent ne s'entraîne que depuis quelques semaines avec le noyau A lorsqu'il débute fin juillet 2003 dans un match officiel, un match de Coupe d'Europe d'une importance capitale contre le Rapid Bucarest. Le

titulaire et capitaine Glen De Boeck est indisponible pour cause de blessure au genou, tout comme quelques autres d'ailleurs.

« Vous ne m'entendrez pas dire que j'ai atteint mon but, dit Kompany. J'ai encore beaucoup de travail. Cette saison, je ne fais pas partie du noyau A pour jouer mais pour apprendre, bien que je veuille saisir la moindre petite opportunité. »

Il est trop prudent, comme le révèle la suite.

« Sans aller jusqu'à me traiter de fou, des journalistes m'ont quand même demandé si je me rendais compte du risque que je prenais, raconte Broos. Un gamin de dix-sept ans dans un tour préliminaire de la Champions League. Mais quand on voit qu'il a du talent, pourquoi hésiter ? Sa constitution lui donne un avantage : il est grand, puissant et absolument pas lent. »

Cela faisait vingt ans qu'Anderlecht n'avait pas fait débiter un joueur si jeune dans une compétition avec l'équipe A : en 1983, Paul Van Himst avait donné leur chance à Georges Grün et Enzo Scifo.

Ce sera un très grand joueur

Anderlecht tire son épingle du jeu à Bucarest par un match nul, 0-0. Un malentendu entre le gardien Zitka et Kompany conduit presque à un but adverse. Vincent prend aussi un carton jaune pour un tacle à la 26ème minute. Le quotidien *Het Nieuwsblad* écrit « qu'après des débuts hésitants, il a joué sans complexe et comme s'il évoluait depuis un moment dans cette équipe ». Kompany déclare devant les caméras de la chaîne *Sporza* qu'il n'est pas satisfait de sa première mi-temps.

Dans les journaux, il raconte qu'il a joué aussi sobrement que possible et qu'il veut réfléchir sur ce qu'il n'a pas bien fait. Le manager général Michel Verschueren se frotte les mains : « Quand on voit comment il a joué ici : ce sera un très grand joueur. »

Au match retour, Anderlecht se fait peur : après avoir encaissé deux buts, l'équipe bruxelloise l'emporte finalement sur un score de 3-2 et se place

pour le troisième tour préliminaire de la Champions League. Le Wisla Cracovie n'est ensuite pas de taille et Anderlecht atteint la phase de groupe de la Champions League. Dans le match perdu contre Lyon, Kompany ne joue pas, mais en septembre de cette année-là, il débute dans la phase de groupe de la Champions League. Il est tout le match sur le terrain contre le Bayern de Munich (1-1) et il joue aussi les quatre matches suivants. Le bilan final est décevant : Anderlecht gagne deux fois, fait une fois match nul, perd tous les matches à l'extérieur, notamment au Bayern par 1-0, et termine quatrième et dernier de son groupe. C'est donc la fin de la campagne européenne.

Kompany ne fait pas mauvaise impression, même si une de ses erreurs conduit parfois à un but adverse, comme contre le Bayern à domicile. D'un autre côté, il brille parfois comme à la maison contre le Celtic. Glen De Boeck, qui joue à ses côtés au centre de la défense, prend un carton rouge après 25 minutes à peine. Anderlecht l'emporte néanmoins avec un Kompany qui a dirigé la défense sans sourciller.

« Il peut signer sur-le-champ pour vingt ans », remarque le président Roger Vanden Stock.

Après la rencontre à Lyon, l'ancien footballeur-vedette français Michel Platini fait noter que Kompany « a un grand avenir devant lui » et pour le journal des sports *L'Équipe*, il a fait preuve d'une classe incroyable par sa vitesse, sa technique et ses qualités offensives.

Le match perdu en déplacement au Celtic (3-1) est une autre paire de manches.

« Quelle soirée infernale, dit Kompany. On avait de bonnes intentions, mais les choses se sont passées autrement. On a laissé trop d'espaces, on jouait trop loin des adversaires. Moi aussi, j'ai commis cette erreur. »

Les images de la Champions League font le tour d'Europe et dans plus d'un club, l'attention est attirée sur ce tout jeune roc dans la tempête à Anderlecht. Parmi d'autres, l'Ajax Amsterdam, le Bayern de Munich, la

Juventus et Arsenal le tirent par la manche prétendent les journaux, son manager ou des gens du club.

Un salaire substantiel

Kompany bat le fer tant qu'il est chaud et marque avant la trêve d'hiver son accord oral pour rester à Anderlecht jusqu'en 2008, moyennant un salaire substantiel. Comme il n'a pas dix-huit ans, il n'est juridiquement pas possible de coucher cet accord sur papier. Le contrat entre quasiment sur-le-champ en vigueur et il est tout de suite payé comme un titulaire. À dix-sept ans ! Son salaire annuel brut s'élève à quelques centaines de milliers d'euros et selon Pierre, son fils touche au fil du temps « le plus gros contrat de cette époque : un million d'euros brut par an ».

C'est le moment que choisit le manager de Kompany, M. Lichtenstein, pour faire bouger les choses en prétendant que Vincent partira l'été suivant. Il fait savoir que son client de dix-sept ans préfère la Premier League plutôt que l'Espagne ou l'Italie. La presse publie alors très régulièrement des noms de très grands clubs qui seraient candidats repreneurs. Arsenal ferait, dit-on, une offre de 3,5 millions. Manchester United irait même jusqu'à 4,5 millions.

Qu'il a encore beaucoup à apprendre, Vincent Kompany en prend conscience trois semaines plus tard lors du match à domicile contre le Standard. Les Liégeois l'emportent sur un score de 1-4 : une véritable débâcle ! Après sept minutes de jeu seulement, Kompany commet une erreur permettant à l'adversaire de mener tôt dans le match. L'entraîneur Hugo Broos déclare que tout le monde reprend conscience que Vincent n'a que dix-sept ans. À la fin de la saison, Kompany avoue qu'il a connu une semaine bien difficile du match au Celtic de Glasgow à celui à domicile contre le Standard.

« C'en était soudain un peu trop, dit-il. L'annonce qu'Alex Ferguson (le manager de Manchester United) viendrait me voir jouer a été la goutte

qui a fait déborder le vase. Pendant un moment, je n'arrivais plus à suivre. »

Kompany dispute cependant de nombreuses rencontres. La blessure au genou du capitaine De Boeck n'est-elle pas entièrement guérie ? Si, mais Broos a fait son choix.

« J'ai dû écarter Glen de l'équipe en lui disant : 'Écoute, Glen, je regrette et c'est dommage pour toi, mais Vincent est tout simplement meilleur. C'est un pur talent'. Vu le niveau de jeu de Vincent, poursuit Broos, je ne pouvais pas justifier de faire jouer Glen. Ses prestations n'étaient plus toujours au top, il avait eu trente-deux ans cet été-là. Mais c'était très dur à avaler pour lui. »

De Boeck a quinze ans de plus que Kompany. C'est un leader et un des rares joueurs belges à posséder du flair et du style. De plus, c'est le capitaine, un meneur dans les vestiaires et il n'a pas la langue dans sa poche. De Boeck est un bon footballeur, fût-ce moins bon que Kompany, et du point de vue défensif, il se débrouille plus que bien, mais moins bien que son successeur. Les tensions sont fortes entre eux, surtout lorsque l'ancien capitaine se rend compte qu'il ne jouera plus qu'un rôle de remplaçant. Une fois que De Boeck a accepté cette nouvelle réalité à contre-cœur, il essaie de prodiguer ses conseils à Kompany mais ces suggestions bien intentionnées sont parfois poliment écartées.

Kompany saisit sa chance à deux mains. Il occupe le poste de stoppeur avec le Finlandais Hannu Tihinen devant lui. Anderlecht joue à quatre dans la défense, avec des arrières latéraux gauche et droit et une couverture réciproque en zone. En tant qu'arrière central droit, Kompany participe à la construction du jeu. Son compère au centre gauche dans la défense, Tihinen, s'applique surtout à casser le jeu de l'adversaire.

Vincent accepte les avis de son coéquipier finlandais, son aîné de dix ans. Ils s'entendent bien aussi du point de vue humain. Le coach quali-

fié Tihinen d'excellent défenseur, parfaitement complémentaire avec Vincent. Kompany est plutôt le défenseur constructif, Tihinen le défenseur acharné. « Sur ce point, on était bien armé au centre », dit Broos, qui a été lui-même pendant treize ans défenseur central à Anderlecht dans les années soixante-dix et quatre-vingt et pendant quelque temps dans l'équipe nationale. Broos était le Tihinen de son époque. Inutile qu'un coach leur explique ce qu'ils ont à faire, ils règlent ça eux-mêmes. Un regard ou un petit geste pendant le match suffit.

« Ils jouaient aussi toujours ensemble pendant les entraînements, je ne les séparaï jamais, ce qui permettait de créer des automatismes. »

Pour Yves Vanderhaeghe qui a joué six ans et demi à Anderlecht, disputant six fois en sept ans la Champions League, « Kompany, c'était du football du matin au soir, de la première à la dernière minute. On voyait directement qu'il avait du talent à revendre. Il avait du flair, il voulait se montrer à tout le monde, avec une belle assertivité. Il était très vif, rapide et avait un physique impressionnant pour quelqu'un de son âge. » Hugo Broos a-t-il envisagé de faire jouer Kompany comme milieu de terrain défensif ?

« La direction insistait pour le faire jouer au milieu du terrain. Je n'ai finalement pas été d'accord parce que Vincent n'est pas un milieu de terrain. S'il le faut vraiment, il est sans le moindre doute capable de dépanner à ce poste. Mais au milieu du terrain, on est plus vite sous pression et c'est une autre manière de jouer. Collin utilisait comme argument qu'en cas de transfert, Anderlecht toucherait deux millions d'euros en moins. 'Je regrette, lui ai-je répondu, Anderlecht passera donc à côté de ces deux millions.' »

Broos est pris entre deux feux. Il le fait donc jouer de temps à autre au milieu en guise de test. Comme lors d'un tournoi international à Maspalomas à la Grande Canarie. Du coup, Kompany marque deux buts. Broos dit alors à la presse qu'il n'a pas encore décidé, mais qu'il n'est pas impossible qu'il fasse avancer Vincent d'une ligne. Finalement il conti-

nue à le faire jouer surtout comme défenseur central. Quand Anderlecht dispute à l'été 2004 la Supercoupe contre le Club de Bruges, Kompany essaie de nouveau au milieu. Mais Anderlecht perd la partie et l'essai n'est pas concluant.

Yves Vanderhaeghe imagine encore d'autres arguments.

« Jouer dans la défense est sa meilleure position parce qu'elle lui permet d'être très méticuleux et de faire usage de son physique puissant. Au milieu, surtout étant si jeune, il était trop amoureux du ballon. »

Mais il en est tout à fait capable selon son collègue plus âgé. Lorsque Kompany le remplace un jour parce qu'il a une lésion du cartilage, Vanderhaeghe commente : « Il a fait ça d'une manière fantastique. »

Erreurs de jeunesse

L'entraîneur Hugo Broos a la réputation d'être sévère. Tant d'années plus tard, Broos n'a pas l'intention d'infléchir la vérité sur son jeune prodige, mais il relativise certaines choses.

« C'était surtout en matière de professionnalisme et de ponctualité qu'il y avait des lacunes. Mais bon, il avait dix-sept ans...C'était quelqu'un qui avait pour ainsi dire toujours reçu ce qu'il voulait quand il était jeune, qui avait été chouchouté. Le président de la section Jeunes, Philippe Collin, m'a raconté un jour que Vincent ne voulait plus venir s'il ne pouvait pas jouer au milieu du terrain. Et il n'est en effet plus venu à un certain moment. J'ai pensé alors : un ado dit ça et le club le tolère ! Après, il est arrivé dans l'équipe première et il devait se présenter à temps, en costume, et avoir son passeport pour les déplacements à l'étranger. Cela n'a pas toujours marché. Ces petites choses m'ont parfois exaspéré, mais ce n'étaient pas des drames. La satisfaction était qu'il montrait sur le terrain ce que je voyais en lui. »

Broos souligne que le positionnement de Vincent pouvait encore largement s'améliorer. « Il avait l'habitude chez les jeunes de dribbler sept adversaires en partant de la défense et d'aller marquer. Il voulait essayer ça chez nous aussi et ça a échoué plus d'une fois. »

Vanderhaeghe l'explique ainsi : « Il aurait voulu par-dessus tout prendre le ballon de l'adversaire, dribbler cinq joueurs adverses, faire une passe et transformer lui-même cette passe en but en marquant de la tête. C'est une phase que traversent tous les jeunes joueurs. »

Mais Tihinen n'était pas très rapide et Vincent devait en tenir compte : une raison de plus de jouer la prudence. Vincent devait assurer la couverture et ne pas penser qu'il pouvait rattraper au sprint l'attaquant qui aurait dépassé Tihinen.

« Il est possible de jouer la ligne, dit Broos, mais quand on voit deux fois en dix minutes surgir un attaquant seul devant votre gardien, il faut réfléchir. Au début, il n'avait pas encore cette intelligence du jeu, c'est logique. Qu'est-ce qu'il avait vécu chez les U17 où il courait plus vite que tous les autres ? Il ne devait jamais trop réfléchir parce qu'il avait la solution à presque tout par sa technique, sa vitesse et sa puissance. Il était tout simplement meilleur et plus fort par sa constitution et donc quasiment intouchable chez les jeunes. Impossible aussi de l'évincer dans les duels, à part par quelques rares joueurs aussi grands et baraqués que lui. Et soudain, au plus haut niveau, ça ne marchait plus et Vincent devait beaucoup plus réfléchir à son positionnement. »

« Même si on était quelquefois fâchés », poursuit Broos, « il avait la possibilité d'apprendre directement sur le terrain et de recommencer la semaine suivante, parce que je lui avais donné un poste de titulaire. Vincent m'avait convaincu d'emblée. Je n'avais encore jamais travaillé avec quelqu'un d'aussi jeune et d'aussi talentueux. Son grand avantage était qu'en défense, nous avions désormais quelqu'un capable de faire une longue passe et donc de déplacer rapidement le jeu. »

Il lui arrivait néanmoins encore de commettre de petites erreurs techniques, de perdre parfois un ballon par un mauvais contrôle.

« Mais quand on constate qu'il accepte un commentaire et qu'il s'améliore, ça donne de la satisfaction. Impossible de tout savoir faire du premier coup, non ? Il était ouvert à mes commentaires. Je n'ai jamais eu de problèmes avec Vincent. On n'a pas dû le corriger trop souvent : il maî-

trisait les qualités de base, tout ce qu'il faut avoir comme jeune joueur pour devenir un footballeur du plus haut niveau. Le reste, il pouvait l'apprendre par la pratique. »

Il est significatif que le jeune Bruxellois demande parfois aux entraîneurs de rester plus longtemps pour travailler l'un ou l'autre aspect, comme la longue passe. Mentalement, il arrive à jongler avec tout ça.

Kompany est terriblement ambitieux. Il veut devenir le meilleur de tous. Et rien de tel que de le stimuler pour y arriver. « Bien, Vincent, mais ce jeu de tête, il faudra le travailler », ou « Pas mal, ce dribble, Vincent », ou encore « Ce n'est pas entre tes jambes que ce ballon est passé, non ? » Il s'énervait alors et voulait prouver que ce n'était rien d'autre qu'un petit accident de parcours. Le mettre au défi avec un peu d'humour donnait le meilleur résultat.

Pourquoi porter une cravate ?

Vincent se querellait parfois avec Broos à propos de questions disciplinaires. Il n'était, par exemple, pas d'accord de porter une cravate. « Pourquoi devrais-je porter une cravate maintenant ? » « Parce que tout le monde en porte une, c'est la politique du club pour représenter Anderlecht avec élégance, répond Broos. Kompany se demandait aussi pour quelle raison il ne pouvait pas arriver à neuf heures cinq quand l'entraînement commençait à neuf heures. Lors de la mi-temps d'un match d'entraînement contre West Ham United, il n'était pas d'accord avec les erreurs de positionnement que je lui reprochais. Il devait mieux assurer la couverture parce que des attaquants adverses s'étaient retrouvés une ou deux fois seuls en face de notre gardien Zitka. Je lui ai bien remonté les bretelles. Même son coéquipier Pär Zetterberg est intervenu : 'Tu vas enfin la fermer ?!' Le lendemain, dans mon bureau, Vincent s'est fait rappeler à l'ordre. Il avait le droit d'être en désaccord avec moi dans mon bureau, entre quatre murs, mais pas en présence de tout le groupe de joueurs. »

Il y a peu de joueurs hormis Kompany qui ont autant contribué à remplir la tirelire des amendes du club. Il arrivait en retard, utilisait son portable quand ce n'était pas autorisé, etc. « Et il n'était évidemment jamais d'accord quand il devait payer, dit Hugo Broos. Il fallait le convaincre que même les choses anodines ont de l'importance. »

« Kompany a pris très vite de l'importance comme défenseur central, raconte Vercauteren, notamment par son énorme présence, mais il fallait garder un œil sur lui, tant dans le domaine sportif qu'en dehors. On le sollicitait pour tout et n'importe quoi et il avait du mal à dire non. Ce n'était pas facile de trouver le juste milieu entre son attention pour le sport et ses priorités privées. Mais l'entraînement restait prioritaire, même s'il s'agissait d'un truc très important dans sa vie privée. »

Pendant la trêve hivernale, Vincent Kompany dresse un bilan positif de son intégration dans l'équipe première. Neuf matches européens, treize dans la compétition nationale et une sélection pour l'équipe nationale : de quoi être content. Il a appris à mieux gérer la critique et n'oublie pas l'autocritique, mais il n'exagère plus.

« Parfois, j'étais si en colère envers moi-même que je ne supportais pas que d'autres abordent le sujet. L'itinéraire du stade à la maison est pour moi le moment de passer les choses en revue et de m'analyser. D'entendre ensuite sa propre analyse de la bouche d'autrui, c'était un peu dur à avaler. »

Prix demandé : vingt millions d'euros

En février, alors qu'il n'a toujours pas dix-huit ans, son salaire est une nouvelle fois augmenté. Il avait terminé cinquième à l'élection du Soulier d'Or le mois précédent. À cette époque, Chelsea et l'AC Milan se manifestent aussi. Début avril, le nouveau manager général d'Anderlecht, Herman Van Holsbeeck, en a marre de toutes ces histoires de transfert. « Kompany ne partira pas pour moins de vingt millions d'euros », clame-t-il.

Cette fixation du prix a un triple objectif : d'abord, de faire monter les enchères pour Kompany, deuxièmement de limiter le nombre de clubs se manifestant à tort et à travers et, troisièmement, de dire clairement à Kompany même et à son manager qu'Anderlecht ne laissera pas partir son joueur pour des cacahuètes et préfère par-dessus tout le garder. Car un prix de vingt millions est exorbitant, irréaliste. Mais qui sait n'y a-t-il pas un club anglais ou sud-européen appartenant à un puissant et riche propriétaire pour faire une offre ? À cette époque, les montants des transferts explosent et rien ne semble impossible.

À dix-huit ans, Kompany sait comment fonctionne le petit monde du football et le dit dans une interview au quotidien *Het Laatste Nieuws*.

« Le football est une immense pièce de théâtre et je sais que toutes ces rumeurs et ces ragots en font partie. »

Le 10 avril, Vincent fête son anniversaire « avec un petit gâteau en famille, comme toujours. » Et dans le même journal, il se laisse aller à deux propos philosophiques : « Recevoir des cadeaux n'est pas important, je préfère donner. »

À la question « Quel est son plus grand rêve ? », il répond : « Il se déroulera après ma carrière. Je voudrais alors consacrer beaucoup de temps à tous les gens qui me sont chers, du temps dont je ne dispose absolument pas aujourd'hui. »

Si les Bruxellois jouent une deuxième moitié de saison moins convaincante, ils remportent dès le mois d'avril leur vingt-septième titre de champion de Belgique. Kompany se fait teindre les cheveux en mauve, mais il boit peu puisqu'il n'aime ni la bière ni le vin. Mais sur la piste de danse de la discothèque Carré à Willebroek, il est dans son élément. Il dit ne jamais avoir espéré que son rêve de devenir un jour champion se réalise dès sa première année. Il avait déjà remporté quatre titres chez les jeunes, mais : « Celui-ci est très différent ! »

Après deux années sans, ce titre est plus que bienvenu pour les Bruxellois. Les statistiques de Kompany sont impressionnantes : il a joué 26 matchs entiers, a été remplacé deux fois. Il a raté six matches pour cause de bles-

sûre ou parce que le coach lui accordait du repos. Sur 28 matches, il a marqué deux buts, a pris trois cartons jaunes et provoqué deux penaltys. Une fois, il rate un ballon permettant à l'adversaire de marquer et de gagner le match, une autre fois son erreur conduit à un but pour la partie adverse qui obtient ainsi un match nul. Somme toute, de très bons chiffres pour un tout jeune joueur au centre de la défense. Il a très souvent joué, provoqué peu de penaltys, pris peu de cartons jaunes et jamais de rouge.

Jolie bouche

Dans une interview pour *Het Nieuwsblad*, Vincent répond aux questions des lecteurs. Il révèle être célibataire, bien qu'il « ait eu jadis une copine ». Chez une potentielle petite amie, il fait d'abord attention à une jolie bouche. Il se dit « passablement timide », fou de travers de porc et de frites, de salade grecque et de la confiture que faisait son grand-père. La Premier League en Angleterre est « chouette à regarder et à jouer », la compétition espagnole est la plus divertissante et celle d'Italie la plus exigeante. Mais, conclut-il non sans malice : « Il n'y a pas de mauvais choix. »

Kompany se voit attribuer le trophée du Jeune footballeur de l'Année et reçoit également le Soulier d'Ébène, réservé aux joueurs aux origines africaines. Frankie Vercauteren juge la première saison de Vincent avec réalisme : « C'est quelqu'un avec beaucoup de potentiel, qui commet encore des erreurs. S'il n'en payait pas le prix au début, c'est aujourd'hui le cas. J'en vois peut-être plus que d'autres, mais encore. C'est une question de nonchalance et de positionnement. Si on lui demande de faire cinq passes sur vingt mètres, il peut y en avoir quatre mauvaises aujourd'hui et cinq parfaites demain. Ça lui arrive aussi pendant les matches. Au niveau du positionnement, il n'en maîtrise pas encore certains aspects : où courir, où couvrir, quand prendre un peu de distance. »

Vercauteren est-il trop sévère ? Certainement pas selon Kompany. « J'exige de mes entraîneurs qu'ils soient sévères envers moi. Ils doivent me dire ce qu'ils pensent de moi. »

La deuxième saison de Kompany en première division débouche sur une avalanche de récompenses pour lui mais sur une catastrophe pour le club qui se fait blâmer au niveau international et ne remporte aucun prix. Un noyau quasiment inchangé semblait prometteur, mais avant la saison déjà, Anderlecht subit une défaite contre le Club de Bruges lors de la Supercoupe.

Anderlecht déçoit une fois de plus aussi en Europe et c'est une des raisons qui conduit au licenciement de Broos en février. Après s'être qualifié joliment au détriment de Benfica, l'équipe termine de nouveau à la quatrième (et dernière) place sans le moindre point dans la phase de groupe de la Champions League. Cette dernière place ne donne pas droit à un repêchage dans la Coupe UEFA, prédécesseur de l'actuelle Conference League. Anderlecht est donc éliminé au niveau européen. S'il marque quatre buts, il en encaisse dix-sept, presque trois par match, dans un groupe avec Valence, le Werder de Brême et l'Inter de Milan.

Sur les prestations footballistiques de Kompany, il n'y a pas grand-chose à dire : il gagne en maturité et progresse. Mais il se fait sérieusement critiquer pour son comportement. Fin août déjà, Broos lâche dans un journal que Vincent « a déjà eu une altercation avec ses coéquipiers, une dispute avec moi, et a été critiqué ». Par « critique », Broos fait sans doute allusion à la déclaration de l'entraîneur national Aimé Anthuenis du 19 août, affirmant que Kompany « était plus virulent la saison précédente ». Son coach de club garde son calme et replace le comportement de son jeune joueur dans un cadre plus large. « Ça peut paraître dur, mais il vaut mieux qu'il se casse une ou deux fois la gueule. C'est normal dans un processus d'apprentissage. »

Dans *Sport-Voetbalmagazine*, Kompany approfondit un peu le sujet des débuts plus difficiles de sa deuxième saison. « Je sais bien moi-même que ce que je fais est loin d'être parfait, notamment au niveau du positionnement. La perfection n'existe pas. Je suis absolument disposé à apprendre davantage, même si je râle parfois un peu et que j'ose entamer une discussion. »

C'est vrai, il donne parfois raison à autrui, naturellement.

« Je n'admets peut-être pas volontiers que les autres aient raison, mais j'y réfléchis quand même. J'essaie alors de porter un jugement objectif. Je n'envisage certainement pas tout de mon propre point de vue. »

Il note qu'il y a des progrès dans son jeu. « Je ne commets plus d'erreurs de jeunesse, mais des fautes de joueurs confirmés. Et j'ai le sentiment qu'à part l'un ou l'autre détail, on ne pointe plus de grandes lacunes dans mon jeu. »

Son positionnement s'est en effet amélioré. « Avant, je ne savais pas gérer les situations avec ma seule position sur le terrain. Aujourd'hui, si j'ai un peu mal ou qu'un muscle me fait souffrir, j'arrive à le compenser par mon positionnement et je réussis à terminer le match. L'année dernière, je devais souvent réparer de petites fautes par ma vitesse. Cela arrive encore, mais nettement moins. »

Et il ne faut pas croire que les entraîneurs lui laissent du répit. « Ce n'est pas parce que je joue mieux que Vercauteren ne crie plus. Il hurle aussi fort et autant que jadis dans le noyau B ou chez les jeunes. Frankie me reprochait à l'époque des choses avec lesquelles je n'étais absolument pas d'accord, mais je lui ai donné raison plus tard. »

Les six commandements de Vincent

Encore dans le quotidien *Het Nieuwsblad*, le journaliste Ludo Vandewalle s'informe auprès de Kompany sur ses six commandements pour se sentir bien comme footballeur. Le premier commandement de Vincent est de « ne pas lire les journaux », le deuxième « d'ignorer la pression ». Il fait cela en relativisant et en ne parlant pas de pression ou de ne pas la ressentir comme telle (un facteur négatif sur lequel on n'a pas d'in-

fluence), mais bien de responsabilité (un facteur positif sur lequel on peut exercer une influence). Le troisième commandement, un peu surprenant, est de « continuer à étudier ». Cela aide à rester le plus longtemps possible à l'écart du stress du football.

La musique et les livres aident à se changer les idées, car lire « élargit l'esprit et enrichit le vocabulaire », de même que l'école. Le quatrième commandement est de « discuter pour apprendre ». Kompany prétend qu'il ne voit pas d'inconvénient à provoquer une discussion avec le coach. « Si on dit oui à tout sans savoir pourquoi, on n'avance pas. Mais discuter n'est pas synonyme de se chamailler », ajoute-t-il.

Son cinquième commandement est de « partir seul en vacances ». Il a visité Marbella, une destination choisie au hasard, et a pris du plaisir à vivre quelques jours sans agenda et de s'y promener et de fréquenter des gens de manière quasiment anonyme. Il intitule son sixième commandement « rayonner de positivité ». Il veut que son comportement inspire les autres, quelle que soit leur origine ou couleur de peau.

Il est presque difficile de croire qu'un jeune homme de dix-huit ans puisse avoir autant de sagesse et être aussi conscient des choses. Il envisage sa carrière de footballeur et sa vie dans un cadre plus large. Il ne se considère pas comme le centre de l'univers, mais comme un leader qui réfléchit, se développe et veut inspirer les autres. Il évite le plus possible les influences négatives et embrasse tout ce qui peut favoriser son développement personnel. Il prend en même temps suffisamment soin de lui.

À l'automne 2004, on peut lire que le FC Barcelone s'intéresse à lui et que l'Inter de Milan voudrait l'acheter pour quinze millions d'euros. Plus tard, on entend aussi le nom du Real Madrid.

Tandis que des offres et des ballons d'essai poussent comme des champignons tout autour de lui, il est convaincu qu'il vaut mieux rester encore un peu à Anderlecht.

« Si je reste, c'est parce que je me rends compte que je dois me développer davantage comme footballeur et que je veux investir dans mon avenir. Entre autres mon positionnement, mon jeu de tête et mon pied gauche ne sont pas encore ce qu'ils devraient être », admet-il.

À Anderlecht, on lui laisse le temps et l'espace pour travailler tout ça.

« Après, dans deux, trois ou cinq ans, je pourrai franchir le pas vers un plus grand club en étant un meilleur footballeur, un joueur plus mûr. Je suis en effet d'avis que si on choisit d'emblée l'argent sans s'être tout à fait développé comme joueur, on risque de ne pas percer dans un grand club. D'un autre côté, on prend aussi un risque en ne battant pas le fer tant qu'il est chaud. Imaginons que je reste à Anderlecht, mais que dans un an ou un peu plus, je subis une blessure grave qui hypothèque le reste de ma carrière. Je manquerais alors l'opportunité de gagner cet argent. Mais ce risque me semble nettement moins grand que la chance que je ne réussisse pas en partant trop tôt vers un grand club. »

La cerise sur le gâteau : un Soulier d'Or

La nouvelle année commence par une bonne nouvelle pour tous ceux qui portent les mauves ou Kompany dans leur cœur. Après une saison et demie en première division, Vincent se voit attribuer en janvier 2005 le Soulier d'Or, récompensant le meilleur footballeur sur les terrains belges pour l'année civile 2004. Kompany n'a que dix-huit ans. Il a une avance record en points et obtient à une exception près le plus haut score jamais atteint depuis la création du trophée en 1954.

Hugo Broos a vu arriver cette récompense et en parle avec le manager anderlechtois Herman Van Holsbeeck : « Il fallait qu'on fasse en sorte que toutes ses activités annexes ne deviennent pas plus importantes que le football et qu'il obtienne son diplôme du secondaire dans les meilleures conditions possibles. Nous voulions lui faire mener une vie normale et pas une vie royale. Même si je ne m'attendais pas à ce qu'il s'égare, ce n'était pas son genre. »

Le club demande alors à Vincent s'il pense que se faire accompagner serait une bonne idée et, avec Yvon Verhoeven, ils trouvent l'homme de la situation.

« Avec son Soulier d'Or, dit Vanderhaeghe, il s'est constitué un joli crédit. Il commet évidemment encore des erreurs, mais il ne prend pas la grosse tête. Anderlecht l'aide aussi à filtrer tout ce qui lui arrive, de sorte qu'il reste mentalement et physiquement suffisamment alerte. Ce qui a aidé aussi, c'est que sous Vercauteren, on se mettait au vert avant chaque match. De cette manière, les jeunes pouvaient se concentrer pleinement. C'était vraiment nécessaire car des gens comme Kompany, mais aussi un Vanden Borre, sont des types très sociaux. Vincent est très futé et intelligent, mais il a du mal à dire non et cela coûte des forces et de la fraîcheur. Grâce à ces mises au vert, on ne pouvait pas le croiser en ville. »

Kompany sait lui-même où il en est. « Ce Soulier d'Or n'est pas une consécration. Je considère plutôt cette reconnaissance comme un nouveau début. »

Il exprime sa gratitude envers Anderlecht et dit : « Je veux aussi dédier ce prix aux copains du quartier Nord. C'est là que j'ai appris ma façon spécifique, ludique, de jouer au foot. J'y ai peut-être aussi emprunté mon style de vie. L'académie des jeunes d'Anderlecht y a ajouté l'efficacité. Là aussi, j'ai beaucoup appris. Un nouveau Beckenbauer, un nouveau Desailly, un nouveau Rijkaard ? Lequel des trois ? Aucun. Je suis Vincent Kompany. »

Kompany révèle qu'il décidera à la fin de la saison de son avenir. « Comme tout un chacun, je veux gravir des échelons. Mon objectif est d'atteindre ce qui semble peut-être inatteignable pour un footballeur belge. Mais ne vous inquiétez pas, je ne vais pas perdre la tête. Comme vous pouvez le constater, j'ai toujours les pieds bien sur terre. »

Et Kompany tient parole, grâce aussi à son accompagnateur. Yvon Verhoeven s'est occupé un temps de gestion de fortune et il a été arbitre international de hockey. Il ne veut pas jouer au maître d'école et dire ce que Vincent peut et ne peut pas faire. Mais il l'accompagne souvent à ses activités socio-culturelles, parfois aussi comme chauffeur, bien qu'il n'ait pas toujours été présent. « Je n'étais pas un baby-sitter. » Dans les premiers mois après le Soulier d'Or, il s'agissait d'une ou deux activités par semaine, plus tard un peu moins.

S'occupant de la gestion de l'agenda, Verhoeven devient en quelque sorte plutôt un secrétaire qu'un accompagnateur social. Au début, il recevait une dizaine de demandes de charité par semaine. « Un tsunami. Il allait encore toujours à l'école à cette époque, il ne restait donc pas beaucoup de temps pour ces visites. »

Pas d'élections de miss

Kompany réglait les demandes purement commerciales, comme le sponsoring, avec son agent Jacques Lichtenstein. Les initiatives sociales revenaient à Verhoeven : actes de présence pour des hôpitaux, des asbl, des organisations non-gouvernementales, etc. Des actions contre le sida, par exemple, ou un match de solidarité, une prestation médiatique pour une bonne œuvre comme une action promotionnelle pour 11.11.11, la Croix-Rouge, des enfants atteints de cancer à l'hôpital reine Fabiola à Bruxelles. Il participe à des rencontres individuelles avec des enfants malades, leur offrant des maillots ou des ballons dédicacés. Il visite aussi le siège de SOS Villages d'Enfants à Bruxelles. Le seul critère pour s'engager dans une activité est que Vincent estime que c'est intéressant et concrètement faisable. Il ne fait pas d'élections de miss, mais des initiatives en lien avec l'Afrique le passionnent particulièrement.

Kompany s'entretient avec des enfants malades mais aussi avec leurs parents. « Je me souviens d'un petit bonhomme de sept ou huit ans qui jouait à l'Union Namur, raconte Yvon Verhoeven. Il s'était cassé une jambe et on avait diagnostiqué un cancer à cette occasion. Ses parents

venaient tous les jours de Dottignies, une commune de Mouscron, à l'hôpital à Bruxelles. Vince jouait et bavardait avec ce gamin, mais il témoignait aussi de sa compassion envers les parents. Ou il racontait à l'hôpital que les enfants pouvaient jouer au journaliste et poser des questions. Ils s'installaient alors à une grande table, lui en tête de table. Quand on voit ça de la part d'un jeune homme de dix-huit ans, on pense : ça, c'est un grand monsieur. Il avait déjà cette sensibilité avant que sa sœur n'attrape un cancer, cela lui venait de ses parents. Vincent ressentait ces engagements sociaux comme un devoir moral lié à son Soulier d'Or. »

« En termes d'intelligence, de charisme et de personnalité, je n'ai jamais rencontré un footballeur comme lui. Il étudiait, alors que l'école n'était plus une priorité pour les autres. Et il était néanmoins accepté dans le groupe. Il était même l'exemple. On l'admirait, on le respectait en tant que footballeur, être humain et élève. »

Werner Deraeve le considère aussi comme un leader-né. « Vincent était bel et bien le ciment du groupe, il se mettait en avant pour exprimer son opinion. Il comprend intuitivement les gens et il est en mesure de les influencer. Bien sûr, il a appris en chemin : il y a eu des petites confrontations, même au sein de l'équipe première. Il lui arrivait de se disputer avec De Boeck. Ce dernier lui a dit un jour qu'il devait faire les choses d'une certaine manière, mais Vincent n'était pas d'accord. 'J'ai l'expérience de mon côté', a argumenté De Boeck. Et Vincent de répliquer : 'Oui, mais toi, tu ne sais pas jouer au foot.' »

Verhoeven se rappelle aussi de la période de rééducation à Lyon pendant la saison 2005-2006 : Vincent était mal fichu et l'état de son épaule ne promettait rien de bon.

« Un calvaire de plusieurs semaines. Il était cloîtré dans une clinique spécialisée dans les montagnes. Jacques, Pierre et moi n'avons cessé de l'encourager, pendant sa rééducation dans le Midi aussi. Il ne faut pas sous-estimer les effets d'une blessure grave sur le moral d'un footballeur. Il y a de la douleur, une souffrance mentale, ils se retrouvent isolés

de leurs coéquipiers et s'interrogent sur leur avenir, se demandant s'ils réussiront à retrouver leur ancien niveau. »

« Il n'y a qu'un seul aspect où il a continué à me décevoir, dit Verhoeven. Il continuait à arriver en retard pour ses activités de charité. 'On y sera', disait Vincent, mais dans certains cas, il a fallu adapter les plans en toute hâte. Je me souviens d'un match amical pour une bonne cause à Barcelone. Il était monté à bord en bon dernier juste avant que les portes ne se ferment. Au départ à Zaventem, il était déjà en retard au rendez-vous. En chemin, il avait oublié quelque chose, ce qui nous avait obligés à revenir à Ganshoren. Pierre Leroy, le manager de l'équipe à cette époque, m'avait averti : 'Tu verras, tu en vivras des péripéties avec Vince, car il n'est jamais, vraiment jamais à l'heure.' Je prévoyais toujours une heure en plus quand je prenais rendez-vous pour nous. Et parfois, on arrivait encore presque en retard. Je me souviens d'une émission à VTM : on s'est pointés à quelques minutes à peine avant le début. Il ne fallait pas perdre son sang-froid quand on devait se rendre quelque part avec Vincent. »

Un contrat monstre

Cette saison encore, Kompany est considéré comme une lumière dans les ténèbres anderlechtoises, collectionnant encore plus de trophées que l'année précédente : Jeune joueur professionnel de l'Année, Joueur professionnel de l'Année et, en plus, le Soulier d'Ébène.

Il a été convenu qu'il n'est pas question de club étranger avant l'obtention du diplôme des humanités. Outre une certaine loyauté envers le club, une autre raison motive Kompany à rester à Anderlecht. La priorité de Pierre Kompany est l'intérêt de la famille, ce qui est d'autant plus compréhensible après la séparation de sa femme. Si Vincent part jouer au foot à l'étranger, la famille connaîtra une nouvelle séparation et Vincent sera tout seul à l'étranger tandis que le père devra rester à Bruxelles avec ses deux autres enfants. Même si Vincent prétend avoir

une âme d'aventurier, il est très attaché aussi à ses amis et à son entourage à Bruxelles.

« Le bonheur de mes enfants est le plus important, dit Pierre Kompany. Ils ont tous les trois droit à la même attention et ils la reçoivent. Ce ne serait plus possible si on laisse partir un gamin de dix-sept ans pour jouer au foot à l'étranger. »

Michel Verschueren, manager général d'Anderlecht jusqu'au 1er janvier 2004, déclare :

« En adaptant étape par étape le contrat de Vincent, nous avons réussi à le garder jusqu'en 2006. Son père a joué un rôle important dans cette histoire et a accompagné son fils de manière exemplaire. Vincent aussi se rendait compte qu'il valait mieux rester encore un an ou deux avec nous. En échange, nous n'avons pas seulement tenu compte des desiderata de Vincent mais aussi de son père. Et oui, les Kompany ont poussé le bouchon le plus loin possible dans les négociations. Ce sont d'excellents négociateurs. »

En préparation de la saison 2005-2006, Anderlecht opère un grand nettoyage dans sa sélection. Silvio Proto est le nouveau gardien, le milieu de terrain Bart Goor revient, d'autres nouveaux venus sont les attaquants Nicolás Frutos et Serhat Akin et le défenseur Roland Juhasz. Les ambitions sont claires : gagner le championnat et jouer enfin un tournoi de Champions League de bon niveau.

À la suite de blessures, Vincent est plus souvent absent que présent sur le terrain cette saison-là. S'il a joué 43 matches officiels pour Anderlecht dans sa première saison, ce nombre diminue à 40 dans sa deuxième saison et, en 2005-2006, il joue à peine douze fois dans le championnat belge, une seule fois en Coupe de Belgique et six fois en Europe, soit un total de 19 matches. Plus son salaire est élevé, moins il joue.

Depuis la saison précédente, Vincent est dans une situation plus que confortable. Qu'il reste à Anderlecht ou qu'il accepte un transfert vers

un grand club européen, il n'existe pas de mauvais choix, estime-t-il. Mais son ambition est claire : rejoindre un « grand club », et non une formation de second rang, qu'il finira toutefois par intégrer un an plus tard, les blessures ayant probablement refroidi l'intérêt de certains grands clubs.

Mais pour l'heure, il est encore à Anderlecht et rêve toujours du milieu de terrain. « Si l'entraîneur est d'avis que je peux apporter quelque chose à l'équipe au milieu de terrain, cela pourrait influencer ma décision de rester en Belgique ou non », dit-il.

Une option peu probable, bien que l'entraîneur Vercauteren ait brièvement envisagé cette possibilité la saison précédente. S'il ne la considère pas comme une solution idéale, nul ne doute que Kompany pourrait y dépanner en cas de besoin. Début juillet, Vincent est tout à fait prêt pour sa troisième saison en première division, bien qu'il n'ait toujours que dix-neuf ans. Comme l'école est finie et qu'il ne doit plus étudier, il dispose de davantage de temps. Certes, ses études d'économie en prennent aussi, mais il décide au moins de son propre agenda.

Une nouvelle fois, il passe à la caisse. Le 24 mai, de gros titres dans *Het Nieuwsblad* annoncent : « Contrat monstre : un contrat en or pour cinq ans. » Kompany toucherait le plus gros salaire jamais payé par le club. Le 1er juillet, ce même quotidien publie que Vincent a en effet prolongé son contrat jusqu'en 2010, bien que personne ne s'attend à ce qu'il reste si longtemps. Plus la durée d'un contrat est longue, plus le prix du rachat sera élevé. Bonne chose pour le vendeur ! Pour le joueur, cela représente une sécurité de l'emploi et de revenus. *Het Laatste Nieuws* croit savoir que Kompany touche « quelque 750 000 euros bruts », mais le club ne confirme pas ce montant. Il aurait demandé un euro symbolique de plus que son coéquipier le mieux payé.

L'honneur est sauf contre le Betis

Dans la troisième année consécutive de Kompany à Anderlecht, le club atteint pendant l'été la phase de groupe de la Champions League. Après, les choses se gâtent. Chelsea, Liverpool et le Betis Séville paraissent des forteresses quasi inviolables. Anderlecht perd cinq fois coup sur coup et ne marque pas un seul but bien que les scores restent serrés. Les trois fois, il n'y a qu'un seul but de différence. Des excuses ? Dans un sens, oui. Les trois adversaires sont de grandes équipes avec des budgets beaucoup plus importants dans des pays beaucoup plus grands et où personne ne se soucie de l'endettement de ces clubs.

Mais Anderlecht ne marque donc pas le moindre petit but, jusqu'au dernier match au Betis Séville, et ça fait mal. Là, c'est Kompany qui fait mouche dans une des deux rencontres qu'il dispute cette saison dans la phase de groupe de la Champions League, et qui offre la victoire à son club par 0-1. C'est un énorme soulagement. Anderlecht parvient enfin à ne pas encaisser de but, une première en douze rencontres. Cela faisait 648 minutes, soit sept matches, qu'Anderlecht n'avait pas marqué en Ligue des champions. Cela n'empêche pas les Bruxellois de terminer derniers de leur groupe pour la troisième année consécutive et d'être éliminés sur la scène européenne. Dans la Coupe de Belgique, bien que jouant à domicile, Anderlecht est sorti dès les 16èmes de finale par une équipe de deuxième division, Geel. Une honte !

« Nos matches de Champions League à l'époque de Vincent, raconte Yves Vanderhaeghe, n'étaient en effet pas fameux. Moi, j'en avais vécu de très différents dans notre fantastique année 2000-2001 dans laquelle on a battu Manchester United, le PSV et l'AC Milan. Mais il ne faut pas oublier que plusieurs des meilleurs joueurs étaient partis à l'étranger, tels que Didier Dheedene, Jan Koller, Bart Goor et Lorenzo Staelens, tous des joueurs internationaux. On a énormément ressenti ce manque. Vincent a quand même vécu ce moment fantastique de marquer le 0-1 par un tir croisé au Betis. »

Kompany et son équipe entament la compétition belge de manière idéale : des quatre premiers matches, ils en gagnent trois et font un match nul. Vincent joue ces rencontres de la première à la dernière minute. Mais le 7 septembre, dans un match international contre Saint-Marin, il quitte le terrain à la douzième minute pour cause de mal au dos. Rien de grave, pense-t-il, la douleur est due à un mauvais lit pendant le voyage trois jours plus tôt, pour un match en Bosnie-Herzégovine. Mais quelques jours plus tard contre Mouscron, cela se reproduit et il se fait remplacer à la 78ème minute. Il se laisse alors enlever par précaution ses dernières dents de sagesse. Le diagnostic est une légère hernie discale, une saillie d'un disque intervertébral.

La lésion au dos paraît plus grave qu'on ne le croyait. Les journaux publient des articles inquiétants où des spécialistes déclarent : « Un patient du dos le reste à vie. » Des considérations évoquent le prix que paie ce corps encore jeune pour les efforts éreintants qu'exige le sport de haut niveau, le fait que le sport de haut niveau soit malsain et sa taille qui le rend plus vulnérable pour des problèmes de dos. Mais les pessimistes semblent avoir tort. Kompany fait sa rentrée le 10 novembre en tant que remplaçant dans le match de coupe contre Geel et dix jours plus tard, il démarre le match de compétition comme titulaire. Il joue encore deux des six matches de Champions League parmi lesquels le duel contre Betis. Il joue jusqu'au bout les cinq rencontres jusqu'à la trêve hivernale, se félicite de sa deuxième place au Soulier d'Or, mais rechute dès le deuxième des matches retour contre le Cercle de Bruges : il quitte le terrain à la 67ème minute. Encore ce foutu bas du dos !

Opération à l'épaule

Le problème disparaît, mais à la fin du mois, un duel à l'entraînement lui déboîte l'épaule. Les ligaments de son épaule droite sont déchirés. C'est une autre histoire ! Une intervention chirurgicale est la meilleure solution, mais cela signifie qu'il ne jouera plus jusqu'à la fin de la saison. Naturellement, le club se rend compte que c'est une catastrophe finan-

cière : sa valeur de transfert plonge. Acheter un joueur qui sort de plusieurs mois d'opération et de rééducation est, en effet, toujours un risque : reviendra-t-il jamais à son ancien niveau ? Les mois à venir lui laisseront le temps de réfléchir au choix de son prochain club. Le match de fin janvier sur le terrain gelé du Beerschot, qu'il joue malgré une petite maladie, sera son dernier de la saison. Faire ses adieux à son club par une défaite de 2 à 0, ça doit faire mal.

Le 23 février, Kompany est opéré par le chirurgien orthopédiste Gilles Walch à la clinique Sainte-Anne de Lumière à Lyon. Avec d'autres compagnons d'infortune, il fait sa rééducation à Saint-Raphaël. Le médecin traitant Robert Cohen explique que « l'épaule de Vincent était déboîtée et qu'un morceau d'os a été descendu pour empêcher qu'elle ne se déboîte à nouveau. Comme une sorte de clé pour tenir l'articulation à sa place. » Le 2 mai, Vincent reprend les entraînements à Anderlecht.

Les présidents d'Anderlecht et du grand club français de Lyon se connaissent bien et se rencontrent de temps en temps dans le Midi. Jean-Michel Aulas trouve le jeune défenseur intéressant, mais Anderlecht demande une somme rondelette : quinze millions d'euros.

Entre-temps, Vincent fait sa rééducation de six à huit heures par jour. Il ne reste pas vraiment de temps pour aller s'allonger sur la plage. Physiquement, ça se passe plutôt bien : il souffre pendant les exercices, mais il a un but, ça l'occupe et il constate des progrès. Mentalement, c'est plus difficile : sa famille, ses coéquipiers, la maison, Bruxelles, la Belgique lui manquent. Mais il y a des choses plus graves dans le monde et tout compte fait, ce n'est que sa première blessure grave.

Fin avril, il se dévoile dans l'hebdomadaire *Humo*. On y reconnaît Vincent comme l'éternel optimiste et le philosophe vivant son destin avec sagesse, distribuant occasionnellement des bons mots. Les mois précédents lui ont fait énormément de bien, dit-il. Naturellement, il au-

rait préféré jouer au foot, mais le corps et l'esprit avaient besoin d'une pause. Il explique que son corps n'était pas tout à fait prêt pour le sport de haut niveau quand il a débuté à Anderlecht, qu'il aurait dû pouvoir se reposer davantage et en même temps s'entraîner plus. Mais ce n'était pas possible à cause de l'école. « Maintenant, j'ai enfin le temps de travailler mes points faibles. Je suis plus fort et plus rapide, prétend-il. Mon rythme était trop élevé. »

Pas tellement à cause du football en soi, mais par la combinaison de tant d'activités : le foot, l'école, les obligations envers la presse et les sponsors. N'est-ce pas une période difficile qu'il est en train de vivre ? « Comment peut-on trouver ça difficile ? J'habite dans un hôtel très chouette à la Côte d'Azur, il fait beau ici. Entrez donc un moment dans un hôpital et vous rencontrerez des dizaines de personnes qui sont dix fois plus à plaindre que moi. »

Ce qui surprend peut-être encore le plus de sa part, c'est qu'à vingt ans, il dit ne pas avoir besoin de compagne. Il n'invoque pas un manque de temps, ce qui serait l'explication la plus plausible, mais il dit : « Les rapports avec ma famille et mes amis sont suffisamment forts, je n'ai pas besoin de quelqu'un d'autre. »

De la part d'un « animal social », un charmeur même et quelqu'un qui attire les femmes, qui profiterait sans doute d'un temps de repos et d'une oreille à l'écoute, l'explication est étonnante. Ne veut-il pas ou ne peut-il pas se donner totalement ? La relation rompue de ses parents laisse-t-elle plus de traces qu'on ne le pensait ? N'a-t-il pas encore envie de se lier ? N'en a-t-il pas le temps ? Ou place-t-il la barre très haut et n'a-t-il encore trouvé la femme de sa vie ? Il n'est en tout cas pas un adepte de l'abstinence : selon lui, ce serait bien triste de l'être à son âge.

Le 7 avril, tout Anderlecht est en ébullition. *Het Laatste Nieuws* est formel : « Kompany joue la saison prochaine à Lyon, deux sources l'ont formellement confirmé. » Le quotidien prétend que Lyon est prêt à payer

seize millions d'euros, donc plus d'un demi-milliard de francs belges, ce qui serait le transfert le plus cher jamais réalisé en Belgique. Anderlecht et le manager Lichtenstein démentent. Le manager Herman Van Holsbeeck réfute « énergiquement » par le biais d'un communiqué de presse. Le lendemain, le président lyonnais Aulas prétend que la nouvelle est absurde, que seize millions d'euros sont beaucoup trop. On semble vouloir jouer serré.

Le 2 mai, Anderlecht remporte pour la vingt-huitième fois le titre. Le parc Astrid pousse un soupir de soulagement, car à deux journées de la fin, le Standard était encore premier. Que pense l'entraîneur-assistant De Boeck de la saison de son ancien concurrent Kompany ?

« Une saison difficile, à aucun moment, il n'a été au top. Il a longtemps eu des problèmes de dos, il ne pouvait pas souvent s'entraîner alors qu'il en a besoin. Il n'a jamais été libre de toute blessure et le manque d'entraînement n'a pas été profitable à son niveau. C'est une année perdue pour son développement. Son jeu de tête et son positionnement peuvent beaucoup s'améliorer. Sa concentration aussi. »

À Kompany, on demande à tout bout de champ où il se voit à l'avenir.

« Je comprends que Barcelone et Chelsea ne veulent pas dépenser des sommes énormes pour quelqu'un qui sort de cinq mois de blessure. » Qu'il mentionne Barcelone et Chelsea révèle où il situe ses ambitions.

À la mi-mai, des rumeurs se répandent selon lesquelles le Hamburger Sport-Verein veut enrôler Kompany. Il devrait y remplacer son collègue Diable Rouge Daniel Van Buyten, promu par un transfert au Bayern de Munich. Malheureusement, Hambourg n'a pas réussi à se qualifier directement pour la Champions League. Le club ne peut donc pas se baser sur un budget plus élevé et n'est pas en position d'obtenir du Bayern un montant de transfert faramineux pour Van Buyten. En conséquence, Anderlecht recevrait moins de douze millions d'euros de la part de

Hambourg. Le 8 juin, le manager Van Holsbeeck admet que la piste de ce club allemand est la plus concrète.

Et le vainqueur est... Hambourg

Coup de théâtre quand les journaux annoncent le 9 juin que le Hamburg Sport-Verein ou HSV s'est emparé de la perle anderlechtoise. L'accord a été signé la nuit précédente vers minuit et demi en Allemagne. Papa Pierre dévoile qu'à leur arrivée vers minuit à Hambourg, ils ont été conduits de l'aéroport au stade où ils étaient attendus par le président et le coach. « Spécialement pour nous, ils avaient fait allumer les énormes spots en pleine nuit. »

En Allemagne du Nord, Kompany remplacera Van Buyten, parti pour dix millions d'euros au Bayern de Munich. Hambourg ? Pour le moins une gloire passée pour le dire sans détours. Il suffit de consulter *Wikipédia*, où un titre dans l'historique dit : *1987-1999 : Jahre der Tristesse* (années de désolation). Heureusement, le titre suivant dit : *1999-2009 : Neuer Schwung mit neuem Stadion* (Nouvel élan avec un nouveau stade). Mais une équipe allemande, misère de misère ? Est-ce que la Bundesliga n'est pas la compétition pour coureurs à pied et *Kampfschweine* (lutteur) comme Marc Wilmots à l'époque ? Où l'endurance, la puissance, le *Kampfgeist* (esprit combatif) et les qualités physiques éclipsent les qualités techniques des joueurs ? Est-ce que Kompany, ce Bruxellois raffiné, puissant mais fraîchement opéré et donc un peu vulnérable, doit devenir le *Abwehrchef* (chef de la défense) au pays où *Ordnung muss sein* (il faut de l'ordre) et où ils n'ont aucun humour par rapport au manque de *Pünktlichkeit* (exactitude) ou de *Disziplin* (*discipline*) ? Apparemment. Une gloire passée, n'est-ce pas un peu exagéré ? Car Hambourg vient de terminer troisième du championnat et participe au troisième tour éliminatoire de la Champions League. Et la ferveur ne compense-t-elle pas beaucoup de choses ? Le HSV est populaire : la saison dernière, il avait en moyenne juste un peu moins de cinquante mille spectateurs par match de compétition, quasiment le double d'Anderlecht. Et la

Bundesliga est bel et bien une compétition de football et non d'athlétisme, dit Kompany. « Les choses ont changé. Rafael Van der Vaart et Nigel de Jong sont des joueurs techniques. »

Bild Zeitung titre ce même 9 juin *Kompany neuer HSV-chef* et ne ménage pas ses louanges pour annoncer à ses lecteurs qu'un futur prophète du football est arrivé près de l'Elbe. D'après le journal populaire allemand, Kompany est *Belgiens grösste Talent* (le plus grand talent belge) et l'*Abwehr-Juwel* du RSC Anderlecht : *1,90 Meter gross, 85 Kilo schwer. Kompany soll beim HSV neuer Abwehr-Chef werden. Für ihn greift den HSV so tief in die Tasche wie noch nie in der Vereins-Geschichte*. Avec ses 1,90 m et 85 kilos, le joyau de la défense du RSC Anderlecht doit devenir le nouveau chef de la défense et c'est pourquoi il est le recrutement le plus cher du club de tous les temps.

Le site du club de Hambourg confirme le transfert. Le directeur sportif et ancien joueur Dietmar Beiersdorfer déclare que Vincent est *ein Spieler, der etwas ganz besonderes hat* (un joueur qui a quelque chose de très spécial). Il explique aussi que le HSV le suit déjà depuis un an et que malgré son jeune âge, il a déjà prouvé avec bravoure sa classe dans la compétition belge, la Champions League et l'équipe nationale. Kompany même confirme plus tard dans *Le Soir* qu'Hambourg voulait déjà l'enrôler pendant la trêve hivernale, mais comme milieu défensif. Le *Hamburger Morgenpost* annonce enfin sous le titre *HSV holt Kompany!* que le Belge *gilt als einer der grössten Talente im europäischen Fussball* (le Belge passe pour un des plus grands talents du football européen). « Daniel Van Buyten était un pilier et un *unumstrittene Führungspersönlichkeit* (une personnalité de chef indiscutable), écrit le journaliste. Donc un véritable chef. Ce n'est pas un hasard que Kompany et Van Buyten soient physiquement le même type de joueur puissant, bien que le Wallon mesure 6 centimètres de plus et pèse onze kilos de plus que le Bruxellois, son cadet de presque douze ans. Le *Morgenpost* ajoute encore à propos de Kompany que *neben seiner Zweikampfstärke vor allem besticht durch*

spielerische Eleganz und Leichtigkeit. Vous reconnaissez les termes de virulence dans les duels, élégance et légèreté.

Pas de gratte-ciel mais des petits lacs

Le 10 juin, le nouveau dieu du football hambourgeois fait son apparition, costume noir et chemise mauve, dans un hôtel moderne et chic. Quatorze ans à Anderlecht dont trois saisons dans le noyau A avec 73 matches de compétition, sept en coupe et vingt rencontres européennes dans lesquelles il a marqué six buts, prennent fin ici. La durée du contrat est de six ans, son salaire annuel est estimé à 1,8 millions d'euros brut.

« Je gagne plus à Hambourg que ce que me proposait Lyon. Cela n'a pas été un élément décisif, mais un plus dans l'argumentation. »

Kompany fait l'éloge de Hambourg comme une ville d'une grande beauté avec beaucoup de verdure et de petits lacs.

« C'est une ville à visage humain et avec une mentalité méridionale, une mentalité ouverte. »

Il veut aider le club à faire revivre le passé. Le HSV a été jadis une grande puissance européenne, mais cela date de la fin des années soixante-dix et quatre-vingt du siècle précédent. Le « sphinx » autrichien Ernst Happel, qui avait déjà conduit le Club de Bruges vers une des périodes les plus glorieuses de son histoire, a été un des pionniers sur la route de trois titres nationaux pour Hambourg, une Coupe, une Coupe des Champions, ancienne version de la Champions League, et une Coupe des Vainqueurs de Coupe, actuellement la Conference League. Le club a terminé aussi une ou deux fois à la deuxième place européenne. Parmi les vedettes à l'époque d'Happel, mentionnons l'arrière droit Manfred Kaltz, l'homme aux cinq poumons, l'architecte footballistique raffiné au puissant pied gauche Felix Magath, sans oublier, à la pointe de l'attaque, le spécialiste du jeu de tête Horst Hrubesch, ancien joueur du Standard, l'homme qui donna la victoire à l'Allemagne de l'Ouest contre la Belgique dans la finale du Championnat d'Europe 1980 en Italie.

C'est une décision intelligente de choisir Hambourg comme escale sur la route vers le sommet. Un club proche des meilleurs, avec du potentiel et une stabilité dans la direction, qui paie bien, dans une compétition populaire qui attire chaque samedi une foule remplissant le stade, un excellent niveau, dans un pays où la discipline est importante et dont il parle la langue. Un club où il pourra encore apprendre et où il sera aussi très important pour l'équipe puisqu'il doit, à terme, y assumer un rôle de meneur. Le plus important est naturellement qu'il y soit plus ou moins assuré de sa place de titulaire. Reste la question s'il fait bien, après une saison avec beaucoup de blessures, de se lancer dans une compétition où les capacités physiques sont mises à l'épreuve. Mais il y aura toujours un 'mais'.

D'après la presse allemande, Anderlecht touche à peu près 8 millions d'euros de la somme de transfert de 10,5 millions. Le reste de l'argent aurait été destiné au manager et au joueur lui-même sous forme de primes de signature. S'ajoutent encore à ce montant des bonus si Hambourg remporte dans les trois années à venir le championnat ou la Champions League, ce qui n'arrivera pas. Anderlecht aurait encore négocié quinze pourcent sur une éventuelle revente. Vincent raconte dans *Le Soir* quels clubs ont entrepris des démarches concrètes pour l'enrôler : Séville, Chelsea, l'Inter de Milan et Lyon.

Ainsi commence un nouveau chapitre dans la vie de Vincent Kompany. Pour la première fois loin de chez lui, pour la première fois à l'étranger, sans son père, sans sa mère, sans frère ni sœur. Mais les 590 kilomètres entre le seuil de sa maison parentale à Ganshoren et le stade de Hambourg ne prennent même pas six heures de route, certainement pas pour un mordu de Mercedes. L'E34 conduit directement à l'A1 et voilà déjà Hambourg en vue. Hélas ! Il devra déchanter bien vite car il y vivra les années les plus dures de toute sa carrière de footballeur et devra également surmonter de nombreux défis personnels.

**UNE CLAQUE
APRÈS L'AUTRE
SOUS LE CIEL
DE HAMBOURG**

Vincent Kompany vient de souffler les bougies de ses vingt ans. Il se prépare à envahir d'abord Manhattan et ensuite Berlin, si on peut se permettre un clin d'œil à ce grand classique de Leonard Cohen. Traduit en langage footballistique, cela signifie d'abord conquérir Hambourg pour aller faire ensuite les beaux jours dans un des tout grands clubs en Angleterre, en Italie ou en Espagne. Ou, pourquoi pas, au Bayern de Munich qui le courtisait déjà quand il n'avait que quinze ans. Les Beatles n'avaient-ils pas, eux aussi, entamé leur conquête de l'Europe en partant de Hambourg ?

Leonard Cohen a inventé le texte de *First We Take Manhattan* au printemps 1986, année où Kompany est né à Uccle. Faut-il attribuer un don prophétique au chanteur canadien et croire qu'il a pu entrevoir l'avenir et l'âme du Bruxellois ? Prenons la première strophe :

They sentenced me to twenty years of boredom
For tryin' to change the system from within
I'm coming now, I'm coming to reward them.
First, we take Manhattan, then we take Berlin.

(Ce qui donne en français :

Ils m'ont condamné à vingt ans d'ennui
pour avoir tenté de changer le système de l'intérieur.
Me voici, me voici pour les récompenser.
D'abord, nous prenons Manhattan, puis nous prenons Berlin.)

Ces vingt ans d'ennui au cours desquels il a tenté de changer le système, ne seraient-ce pas les vingt premières années de Vincent pendant lesquelles il s'est battu jusqu'à son (presque) dernier soupir pour faire les choses à sa manière ?

L'époque où il obtenait souvent gain de cause dans son club est bel et bien révolue. Au bout de deux années à Hambourg, il doit faire marche

arrière dans le plus violent conflit avec le club. Le différend concerne la participation aux Jeux olympiques. Kompany s'opposait aussi sur d'autres thèmes avec Huub Stevens, son deuxième coach à Hambourg depuis février 2007, après Thomas Doll. Ce désaccord ne s'est pas limité à des soupirs ou des regards irrités, mais a mené à une suspension disciplinaire et une semaine de congé forcé, car le club estimait qu'il avait besoin de « repos mental ».

« J'ai la réputation d'être un entraîneur dur, dit Stevens à la chaîne télévisée ESPN, mais je ne suis pas si terrible que ça. Je suis franc et cela peut parfois paraître dur. »

Un portrait de Stevens dans la revue *Voetbal International* a été publié sous le titre inimitable de « Huub Stevens, un mufle qu'on peut aimer ». L'avis de Stevens est d'ailleurs qu'il s'entendait plutôt bien avec son joueur belge, note *Het Laatste Nieuws*.

« On avait des rapports formidables, raconte Stevens. Je papotais presque tous les matins avec Vincent. Mon bureau était proche de l'entrée du complexe d'entraînement. Chaque fois qu'il arrivait, tout le monde levait un instant la tête – il était grand et avait du style. Il en imposait. Je l'invitais très souvent à entrer un moment. On discutait de tout et n'importe quoi. Vincent avait toujours une opinion. Je n'étais régulièrement pas d'accord avec lui ni lui avec moi, mais c'était ça qui était agréable. »

Dès lors, pourquoi ces véritables conflits, car il s'agissait parfois de plus que de simples discussions ?

« Voyez-vous, dit Stevens, quand j'ai repris les rênes, Hambourg se trouvait en mauvaise posture, on se battait contre la relégation. Dans ces conditions, il faut prendre des décisions et s'y tenir. Vincent avait des progrès à faire sur ce point, mais dans un sens, c'était tout à fait normal aussi. Il était encore si jeune. Et pourtant déjà un meneur. Et il aimait ça. »

Kompany n'a pas de mal à admettre qu'il se faisait entendre.

« J'ai en effet mon propre caractère et ma personnalité affirmée. »

Hormis son penchant chronique pour la discussion, Vincent s'adapte assez bien à l'approche allemande. Retrousser *rücksichtslos* (impitoyablement) ses manches jusqu'à l'épuisement. *Disziplin muss sein*. Il apprécie également le fait d'avoir plus de liberté en Allemagne que dans le football belge et qu'on doive y assumer davantage de responsabilité. Ça lui convient.

Dans les périodes sans conflit, il n'y a en général rien à remarquer sur son éthique de travail. Il est imbattable quand il s'agit d'ambition, le moteur par excellence pour améliorer son niveau. Son assurance, inébranlable par essence, est au zénith parce que le club le prédestine à devenir, malgré ses vingt ans, le nouveau *Abwehrchef*, le dirigeant du compartiment défensif. Mais elle est sacrément dure, cette approche allemande. *Knallhart* (terriblement dure). Tout sauf évidente pour un jeune Belge de vingt ans à qui manquent la chaleur familiale et ses amis, et qui habite tout seul à l'étranger. Il connaît bientôt par cœur le trajet en voiture Hambourg-Bruxelles : dès qu'il voit une possibilité, il rentre en Belgique bien que son père, son frère et d'autres amis proches lui rendent visite le plus souvent possible.

Une autorité naturelle

L'autorité naturelle de Vincent se manifeste aussi bientôt au Volksparkstadion, pardon, l'AOL Arena et, plus tard, la HSH Nordbank Arena. Certains joueurs, surtout les plus âgés, le regardent d'abord avec méfiance, voire avec suspicion. Après tout, ce jeune homme, timide et un peu gauche, venant d'un pays où la compétition semble minuscule comparée à la Bundesliga, peut-il leur enseigner quelque chose ?

La réponse est oui. Presque tous tombent rapidement sous le charme. Peut-être aussi parce qu'il marque dès son premier match le but de la

victoire en quart de finale de la Coupe d'Allemagne contre le Hertha Berlin ? Quelle entrée ! Il montre qu'il est là pour durer et il s'impose.

Ses coéquipiers constatent rapidement qu'il ne joue pas un rôle. Ils se rendent compte qu'il aime tout expliquer, qu'il brûle de se sentir reconnu tout en réfléchissant dans l'intérêt du groupe, qu'il dit des choses sensées et n'est pas vaniteux. Son ambition et son éthique de travail sont contagieuses. Kompany ajoute l'acte à la parole, il donne l'exemple, mouille son maillot et parle un langage convaincant avec ses pieds. Pour un défenseur central, il a une excellente maîtrise du ballon remarquant ses coéquipiers. Ce n'est pas un défenseur baraqué peu habile quand il s'agit de construire le jeu, comme son prédécesseur Daniel Van Buyten. Non, il peut se targuer d'une maîtrise du ballon élégante, stylée et étonnamment raffinée, rarement vue à cette position, sauf si on s'appelle Franz Beckenbauer. Bien que le Bruxellois ait encore beaucoup de choses à apprendre : il résout souvent les situations problématiques sur le terrain en faisant appel à son sang-froid, son calme, sa technique, sa pointe de vitesse, son sens de l'anticipation et sa puissance. Mais sa discipline tactique, son positionnement, sa concentration, son pied gauche et son jeu de tête doivent encore s'améliorer. *Nobody's perfect*, certainement pas à vingt ans.

L'intégration de Vincent se déroule aisément aussi grâce à sa bonne entente avec le capitaine Rafael van der Vaart, son *brother in arms*. Le meneur de jeu de l'équipe. Un des chefs de groupe qui parle le néerlandais et qui n'a certes pas la langue dans sa poche. Nigel de Jong et Joris Mathijsen parlent aussi le néerlandais, et avec Boubacar Sanogo et Thimothée Atouba, il parle français. Kompany réussit assez bien à améliorer le niveau déjà très convenable de son allemand scolaire et il s'exprime de manière fluide dans la langue du pays. Son don des langues est très utile dans une équipe de joueurs de quelque quinze nationalités des quatre coins du monde.

Tout a l'air si idyllique. Et pourtant. Des vaguelettes apparaissent, puis des vagues et des tempêtes. Jusqu'à des tsunamis.

Du point de vue sportif, les années hambourgeoises se révéleront de loin les plus difficiles de la carrière footballistique de Vincent. Au niveau privé aussi. Nettement plus sombres encore que les premières années après le divorce de ses parents vers ses quatorze ans. C'est à Hambourg qu'il est devenu tout à fait adulte, dira-t-il, et qu'il a élaboré les dernières fondations de sa manière d'envisager la vie.

Vincent Kompany n'a pas la réputation d'être quelqu'un qui ouvre grand la fenêtre sur sa vie intérieure. Il ne montre pas ses émotions, il n'est pas un livre ouvert, il préfère se comporter avec discrétion (bon, d'accord, pas toujours) et il trace en général une frontière entre sa vie privée et son rôle public. Encore qu'il tourne rarement autour du pot et qu'il est facile de savoir à quoi s'en tenir avec lui. Nous savons qu'il a vécu des périodes plus plaisantes dans sa vie que ces années à Hambourg. Mais qu'elles soient gravées si profondément ?

Une confession inattendue

Ce n'est que lors d'une conférence de presse en Angleterre, quinze ans plus tard, qu'il révèle ses états d'âme au public. Par une confession inattendue sur son passé à Hambourg, en septembre 2023, alors qu'il est coach du Burnley FC. Il suffit de regarder sur Internet l'extrait *How haunting experience at Hamburg is helping Vincent Kompany stay calm following Burnley's tough start to the season* pour voir ses émotions le submerger comme une rivière qui déborde. Le sourire un peu crispé dans ses yeux, la boule dans la gorge qu'il se presse d'avaler, les gestes de soutien dans le bras droit... Les paroles jaillissent de sa bouche.

« En parlant de Hambourg... eh bien, j'étais l'acquisition la plus coûteuse de l'histoire du club. Mais j'ai été tout de suite blessé. À la suite d'une déchirure de mon tendon d'Achille, je suis resté neuf mois sur la touche.

Ma mère est décédée. Je ne vivais plus chez moi pour la première fois (sans la compagnie de mon père, mon frère et ma sœur). Ma sœur est tombée malade d'un cancer. Et le club venait de participer à la Champions League, mais luttait maintenant contre la relégation. Tous les meilleurs joueurs étaient blessés : Nigel de Jong, Jérôme Boateng, Rafael van der Vaart. J'ai passé Noël au club, travaillant tout seul. »
Morale de l'histoire : « Mon histoire est bien plus compliquée que les trophées que vous m'avez vu brandir. »

C'est la raison pour laquelle Kompany appelle cette période à Hambourg « de loin l'époque la plus dure » de sa carrière. Il se rend trop bien compte combien son statut de joueur vedette à Anderlecht risquait de lui nuire. « J'étais considéré (à Anderlecht) comme un super talent, alors que j'avais sans aucun doute aussi mes mauvaises habitudes. On pense qu'on est meilleur qu'on ne l'est vraiment. On s'en sort parce que les gens se rendent compte combien on a de valeur et qu'ils n'osent donc rien vous reprocher. À Hambourg, j'ai appris l'humilité pure. On apprend qu'il faut rester humble quand tout va bien. Parce que quand les choses vont moins bien, on risque d'en payer le prix. J'ai eu la chance d'apprendre ces leçons quand j'étais suffisamment jeune. »

Un footballeur qui parle d'*humilité pure* ?

À la surprise de tous, Vincent Kompany révèle dans le même entretien les doutes médicaux qu'il y a eus sur ses chances d'élaborer une carrière au plus haut niveau.

« Je suis fier de ma carrière parce que vers mes quatorze ans, certains médecins estimaient qu'elle s'arrêterait plus ou moins à vingt-quatre ans. J'ai encore eu des problèmes de dos à dix-neuf ans, ensuite mon tendon d'Achille... Bref, il y a eu régulièrement des commentaires disant que je ne retrouverais jamais la pleine forme. »

Le quotidien *Bild Zeitung* le décrit un jour comme *der gläserne Mann*, l'homme de verre. Un coup de grâce. Une image fatale qu'il a dû traîner avec lui tout au long de sa carrière. Et qui contenait un fond de vérité ?

Très jeune, mais déjà exceptionnel

Kompany n'a pourtant pas du tout raté son entrée au HSV. Huub Stevens fait plus tard son éloge auprès de *Redaktionsnetzwerk Deutschland* :

« Bien que Vincent était encore très jeune, il était déjà exceptionnel. Il avait eu une jeunesse difficile, mais il réagissait déjà de manière très adulte. Dans un certain sens comme le Kaiser, Franz Beckenbauer, et il dirigeait l'équipe. »

De la bouche de Stevens, un hommage de poids ! Le Néerlandais avait comme surnom *Der harte Hund* et ce n'était pas un compliment. Mais il obtenait des résultats. Peut-être grâce à son « Huub-nose » par association avec le terme hypnose ? Kompany avait cependant plus de sympathie pour son premier coach à Hambourg, Thomas Doll, qui accordait pas mal de liberté à ses joueurs et était très aimé. Mais Doll fut licencié le 1er février 2007 alors que Hambourg, après une participation à la Champions League la saison précédente, se retrouvait après vingt journées de championnat à la dernière place de la Bundesliga. De son côté, Doll ne tarissait pas d'éloge à propos de son Belge. D'après un quotidien, Doll aurait dit que Kompany « a montré dès le premier jour qu'il apporte absolument un renfort ». Et Doll trouvait « chouette d'avoir des joueurs avec leur propre philosophie du football ». On n'a pas dû entendre prêcher beaucoup d'entraîneurs allemands de la sorte à cette époque.

Mais les statistiques de jeu de Kompany, trouvées dans *Transfermarkt.de*, sont révélatrices. Dans sa première saison, 2006-2007, il dispute à peine six matches en Bundesliga et, dans sa deuxième saison, il arrive tout de même à vingt-deux duels. Dans sa troisième saison, 2008-2009, il quitte Hambourg pour Manchester City après un match de compétition seulement, contre le Bayern de Munich.

Sur deux saisons, cela équivaut à une moyenne de quatorze rencontres de Bundesliga sur trente-quatre. Même pas la moitié. La poisse commence dès sa première rencontre, au mois d'août 2006 contre Bielefeld. Il est blessé. Le 9 novembre de la même année, il subit à la Rennbahnklinik à Bâle une intervention chirurgicale au tendon d'Achille gauche, à la suite d'un mauvais coup encaissé lors d'un match contre Porto. Le tendon partiellement arraché est recousu et sa saison est terminée. Kompany fait son *come-back* dans un match d'entraînement en juillet 2007. Entre-temps, il se comporte parfois comme un lion en cage. Il a eu pendant plusieurs mois beaucoup trop de temps pour réfléchir, s'inquiéter, soigner et maudire sa blessure.

Surtout un milieu défensif

Lors de ses deux saisons avec le Hambourg SV, Vincent Kompany a participé à 22 matches en coupes nationales et européennes. En tout, il a porté le maillot du HSV à 51 reprises, accumulant 4 002 minutes de jeu. Il joue donc en moyenne 25 matches par saison, presque la moitié. Il marque quatre buts, prend sept cartons jaunes et deux rouges. Des chiffres logiques pour un défenseur central. Qu'il marque aussi parfois marque davantage les esprits.

Il est à noter également qu'à Hambourg, il joue plus souvent en position de milieu défensif qu'à celui de défenseur central, respectivement 24 fois par rapport à 17. Encore que ces chiffres ne soient pas entièrement fiables : *Transfermarkt* mentionne en effet 51 rencontres, mais ne précise sa position dans l'équipe que pour 41 matches. Sa position n'est donc pas connue pour les 10 autres rencontres.

Il commence comme défenseur central sous Doll, mais Huub Stevens l'utilise à partir de sa deuxième saison comme milieu défensif. C'est intrigant parce qu'à Anderlecht, presque tous les coaches étaient d'avis que cette position lui allait moins bien.

« Je me sens bien dans ma peau à ces deux postes, mais je suis arrivé à un point où l'on peut aussi attendre des prestations au milieu du terrain. »

Il ne contestera cependant jamais qu'il se sent plus à l'aise comme défenseur central.

« À cette position, le jeu se déroule presque constamment devant moi, ce qui le rend plus facile à suivre et plus contrôlable. Le milieu défensif doit courir énormément et avoir des yeux dans le dos. Et comme il touche très souvent le ballon, cela exige quatre-vingt-dix minutes de concentration extrême. »

Au centre à l'arrière, on joue davantage dans un fauteuil, comme le capitaine d'un navire dans sa cabine de pilotage.

La Champions League, le terrain de jeu de prédilection des joueurs de haut niveau, est rarement une source de plaisir pour le Bruxellois. C'était déjà le cas à Anderlecht. Avec le HSV, il joue à peine trois duels, tous les trois perdus : contre le CSKA Moscou en déplacement, et à domicile contre Arsenal et Porto. Non, Hambourg n'est pas encore un tout grand club. Il termine bon dernier dans la phase de groupe de cette Champions League 2006-2007, avec à peine une seule victoire. Mais bon, au moins Vincent renifle-t-il le plus haut niveau et, en tant que jeune poulain, il acquiert une expérience inestimable en se frottant à des grandes puissances telles qu'Arsenal et Porto. Il ne peut ainsi ignorer qu'il a encore un bon bout de chemin à parcourir.

Kompany ne remporte aucun trophée avec le Hamburger SV, mise à part la Coupe Intertoto. Bien qu'il s'agisse d'une compétition un peu bizarre et que « remporter un trophée » ne soit pas vraiment le terme approprié. Pour les clubs, la Coupe Intertoto (1995-2008) n'est jamais un objectif en soi, mais un marchepied permettant d'accéder par la petite porte à la Coupe UEFA de l'époque, actuellement l'Europa League. En 2007, après une victoire dans la finale de la Coupe Intertoto, Hambourg rejoint ainsi les seize survivants de la Coupe UEFA. Malgré une égalité

de buts, il s'incline cependant devant Leverkusen dans ces huitièmes de finale, parce que l'adversaire a marqué davantage en déplacement.

Mais il n'y a pas que du négatif à Hambourg. Sous la férule de Huub Stevens, le club remonte en 2007 de la dernière place en Bundesliga pour finir septième, même si c'est moins bien que la troisième place de la saison précédente. La saison suivante, Hambourg obtient de nouveau un billet pour la Coupe UEFA grâce à une belle quatrième place au classement, manquant de peu la qualification pour la Ligue des champions.

Dans la deuxième saison de Vincent, le Hamburger SV a la deuxième meilleure défense de la Bundesliga, derrière celle du Bayern de Munich. Au moins une belle satisfaction sportive pour Kompany. En mars 2008, une autre statistique le flatte : il est le milieu de terrain ayant remporté le plus de duels dans le championnat, avec un taux impressionnant de 64 %. Toutefois, il y a des moments à oublier, comme ce match à Wolfsburg où, après être entré à la 81^e minute, il reçoit un deuxième carton jaune sept minutes plus tard et est expulsé. Ce genre d'épisodes illustre son envie parfois trop prononcée de se faire remarquer, une fougue qu'il n'a pas toujours su contrôler.

Le ciel s'écroule sur la tête de Vincent

Mais Vincent a bien d'autres soucis cette saison-là. Le 2 novembre 2007, le Jour des Morts, le ciel s'écroule sur la tête de Vincent : sa mère, Joseline Fraselle, décède à l'âge de 51 ans. Est-ce inattendu ? Non. La douleur en est-elle moins insupportable ? Non plus. Joseline, c'est la femme qui lui a donné la vie. Qui lui a inculqué sa boussole intérieure : son sens de la justice, son engagement pour une société meilleure. Qui a toujours pris sa défense. Qui a toujours martelé que son fils aîné devait aussi se développer intellectuellement, qui n'a jamais cédé sur ce point et a remué ciel et terre dans ce sens. Évidemment, Vincent a eu beaucoup de mal avec sa décision de quitter la famille quand il avait quatorze ans. Quel adolescent pardonne une telle chose à un parent à cet âge-là ? Mais men-

talement, il a parcouru un long chemin qui a conduit des années plus tard à une forme d'acceptation, ou – qui sait ? – de compréhension du choix de sa mère. Yvan Nicaise a été le dernier partenaire dans la vie de la maman de Vincent et il en a pris soin jusqu'à sa mort. Nicaise était un instituteur qui travaillait depuis 1982 pour le syndicat socialiste francophone. Selon lui, le parcours de vie de la mère de Vincent l'a rendue très sensible aux questions de reconnaissance et de défense des droits de chaque être humain, telles que l'égalité des chances, la justice, la liberté et la tolérance.

Joseline était sportive et avait pratiqué l'athlétisme dans sa jeunesse. Elle trouvait le sport très important pour le développement de l'être humain.

« Elle était une mère attentive, dit Nicaise, qui inculquait des valeurs à ses enfants et insistait sur l'importance des études. En tant que métisses, ses enfants ont été très vite confrontés au racisme. Elle en a tout de suite discuté avec eux : elle a su les libérer de tout sentiment de culpabilité sur ce point et leur a fait cadeau d'une image de soi positive. C'était devenu une habitude chez eux de discuter ensemble de ce qui se passait dans le monde.

Au fil des ans, elle a ressenti le besoin d'avoir plus d'espace vital ; elle voulait aussi une vie au-delà des contraintes du sport. C'était devenu un problème existentiel et elle avait la sensation que ce besoin n'était pas compris. »

C'est la raison pour laquelle elle a quitté son foyer.

Elle s'était installée depuis 2000 dans la province du Hainaut avec son nouveau partenaire. « Elle acceptait que ses enfants demeurent chez leur père parce que ça leur permettait de poursuivre leur scolarité dans l'enseignement néerlandophone et leurs entraînements dans leur club de foot ou d'athlétisme.

Joseline a continué à suivre de près et méticuleusement les études de ses enfants et elle faisait ce qu'elle pouvait. Pour les voir, elle se rendait chaque semaine à l'entraînement dans leurs clubs de sport respectifs. Elle s'est battue pour survivre. Elle était honnête et franche, une femme entière, attentionnée au point de s'oublier parfois elle-même, et sensible. Elle était en même temps forte, dynamique et, malgré sa maladie, animée d'un grand appétit de vivre. Sa région natale, les Ardennes, a forgé son caractère : c'était une battante. »

Le grand-père et la grand-mère de Vincent du côté maternel sont décédés depuis longtemps. Même chose du côté de ses grands-parents congolais.

À un certain moment, la sœur de Vincent, Christel, et sa mère sont traitées dans le même hôpital pour leur cancer. Chez Christel, il s'agit des ganglions lymphatiques, chez sa mère du col de l'utérus, un cancer très agressif. Christel survit et ne connaît, pour autant qu'on le sache, pas de rechute : elle reste un an chez elle et a besoin d'encore un an pour se rétablir complètement. Vincent Kompany n'a pour ainsi dire plus de certitudes : sa mère n'a pas survécu, le même sort attend-il sa sœur, malade et dont les traitements sont éprouvants ? Les chances de rétablissement sont très fortes, mais on n'est jamais sûr à cent pour cent et l'incertitude est épuisante.

Le décès de sa mère laisse des traces

Vincent rentre en Belgique le lendemain du décès de sa mère. Mais il prend à peine un congé de deuil car deux jours plus tard, il se trouve de nouveau sur la pelouse à Hambourg. C'est son propre choix, sa façon de se changer les idées. Après l'enterrement aussi, il retourne assez vite en Allemagne pour reprendre l'entraînement.

« J'aime ma famille de tout cœur, mais j'aime aussi le football de tout cœur. J'avais besoin de passer du temps auprès de ma famille, mais aussi de reprendre le foot. »

Vincent parvient à gérer ce choc de manière assez rationnelle, mais émotionnellement, il ne peut empêcher cette perte de le marquer profondément. Son chagrin et ses tourments le suivent malgré lui jusque dans le club. Il se perd parfois dans ses propres pensées, cherche une échappatoire sur le terrain et redouble d'efforts, poussé par la colère et la frustration liées à la mort de sa mère et à la maladie de sa sœur Christel. Mais cela l'amène inévitablement à se heurter à ses limites. Huub Stevens le relègue ainsi une fois dans l'équipe B. Ce n'est pas une punition, assure le coach.

« Il était tellement obsédé de prouver à la terre entière qu'il était capable de gérer cette épreuve (le décès de sa mère). Ce n'était pas nécessaire. Aujourd'hui encore, je pense que ce moment de pause lui a fait du bien. J'avais les meilleures intentions du monde, j'ai toujours été franc avec lui. Kompany créait des problèmes au fil des mois. Des blessures, des soucis privés. Son niveau n'en souffrait pas, mais il entraînait l'équipe et lui-même vers le bas. Il voulait être parfait et ne supportait pas de ne pas y arriver. Il le prenait mal et exerçait ainsi une influence négative sur le groupe. Il fallait que j'y mette fin. »

Une illustration de la manière dont l'impuissance peut engendrer de la frustration.

Dans un entretien de fin d'année en 2007, Kompany revient sur les dimensions profondes de son deuil et de sa façon de le gérer.

« Ce que j'ai vécu ces dernières semaines, avec ma mère et tout ça, est de loin le moment le plus dur et le plus difficile que j'ai jamais enduré. Et ce n'est qu'au fur et à mesure que ça devient vraiment très lourd. Après deux ou trois semaines, on veut appeler (sa maman), mais ce n'est plus possible. On continue à jouer convenablement au foot pendant quelques jours voire quelques semaines, mais un jour, la situation nous rattrape. »

Il apprend progressivement à vivre avec cette perte, mais elle lui manque encore aujourd'hui. Elle n'a pas pu assister au mariage de ses trois enfants, elle n'a pas vu naître ses petits-enfants.

Les adieux de Vincent à Hambourg ne font pas partie des plus belles pages de sa carrière. C'est l'une des rares fois où il a laissé ses émotions prendre le pas sur sa raison. Il faut dire que la situation était extraordinairement complexe, une véritable toile d'enjeux contradictoires et de retournements incessants. Impossible d'exclure que tout cela ait été, d'une certaine manière, une conséquence tardive de la disparition de sa mère. Mais une chose est sûre : entre novembre 2007 et fin août 2008, Vincent traverse une succession de moments difficiles. Pour un jeune homme de seulement 22 ans, c'était presque insoutenable. Pourtant, il ne s'effondre jamais complètement.

Participer aux Jeux olympiques ou non ?

La Fédération belge de Football, aujourd'hui la Royal Belgian Football Association, a conclu un accord avec le Hamburger SV selon lequel Kompany peut disputer deux matches de la phase de groupe avec l'équipe des Espoirs belges lors des Jeux olympiques. Pour le reste, les Allemands du Nord ont obtenu le droit de décider eux-mêmes s'ils exigent de Kompany qu'il rentre à Hambourg et quand. Ces Jeux olympiques se déroulent en Chine du 8 au 23 août 2008. Cette période n'est pas idéale : en Europe, les clubs sont dans la dernière phase de préparation de la nouvelle saison, si elle n'a pas déjà commencé. Pour le HSV, le match d'ouverture le 15 août est un déplacement au Bayern de Munich, les champions en titre. Le coach démissionnaire Huub Stevens, qui est parti en juin 2007 pour s'occuper de son épouse malade, et son successeur Martin Jol, ont depuis longtemps fait comprendre à Kompany qu'ils préfèrent l'avoir en Allemagne.

De son côté, Kompany est très motivé à l'idée de jouer pour son pays, mais il se résigne initialement aux exigences du HSV. Plus tard, il demande tout de même à participer aux Jeux olympiques, ce qui lui est accordé aux conditions convenues.

Sur le terrain, ça se passe d'emblée plutôt mal parce que Vincent est trop nerveux à Shenyang. Lors du premier match, contre le Brésil, il prend

successivement un carton jaune et rouge, lui, le meneur informel de l'équipe. Le Brésil gagne 1-0. Naturellement, Vincent est terriblement frustré, d'autant plus qu'il est suspendu pour les deux rencontres suivantes. Ressentant de la culpabilité, il veut aider coûte que coûte l'équipe dans la suite du tournoi.

Après la défaite contre Ronaldinho et compagnie, la Belgique, sans Kompany, bat la Chine et la Nouvelle-Zélande et atteint les quarts de finale contre l'Italie. Le 16 août 2008, la Belgique l'emporte, un formidable exploit. Mais dans la demi-finale, le Nigéria se révèle intraitable et, finalement, le bronze échappe aussi aux Belges, battus une nouvelle fois par le Brésil. Avec Kompany dans l'équipe, la Belgique aurait eu de meilleurs atouts pour gagner contre le Nigéria et/ou pour remporter une médaille.

Kompany signale qu'après le duel contre la Nouvelle-Zélande, pour lequel il était encore suspendu à la suite de son carton rouge, il veut rester en Chine. Hambourg met un veto, ce qui est parfaitement son droit en tant qu'employeur. Mais Kompany décide tout seul qu'il reste aux Jeux. Il espère pouvoir jouer le quart de finale contre l'Italie le 16 août. Il est bien conscient que, juridiquement parlant, il est sur des sables mouvants. De fait, il n'a pas le moindre argument, mis à part son amour de la patrie, son enthousiasme et l'importance des Jeux. Mais son employeur s'appelle le Hamburger SV.

Finalement, c'est la Fédération belge même qui implore Kompany de retourner en Allemagne, soucieuse de respecter les accords avec Hambourg et craignant de se voir entraînée dans un procès ou une demande d'indemnités de la part des Allemands. D'extrême mauvaise humeur, le jeune footballeur prend l'avion pour l'Europe et atterrit le 14 août vers huit heures du matin à Hambourg. Il est contraint de participer à l'entraînement le matin même. Le lendemain, lors du match d'ouverture au Bayern de Munich, il entre en jeu pour remplacer un coéqui-

pier blessé et, peu après, Hambourg égalise à 2-2. C'est aussi le score final. Pour l'équipe de Kompany un début de compétition réussi puisqu'ils ont rattrapé un retard de 2-0. Comme la direction du HSV lui fait remarquer : il était bien utile qu'il revienne jouer !

Vincent prend trop de risques...

Dans le conflit avec son club, le Bruxellois a pris trop de risques. Il n'est pas aidé le moins du monde par une réglementation et des déclarations imprécises de la fédération internationale FIFA et du Comité international olympique, l'organisateur des Jeux olympiques. Une partie de la presse en fait ses choux gras et Kompany est totalement déboussolé. On le tire par la manche de tous les côtés, il se sent presque écartelé.

Son employeur qui l'avait fait venir jadis avec tant d'égards, n'apprécie pas du tout le comportement de son jeune fanfaron... Il ne reste qu'une seule solution si le HSV veut sauver les apparences envers les joueurs et les supporters, estime-t-il, même si Kompany a été le joueur le plus cher de l'histoire du club. Il doit quitter le club. Définitivement. Kompany n'a plus envie non plus de rester à Hambourg.

Les péripéties chinoises de Kompany lui réservent une fin amère puisque le HSV lui impose une amende de pas moins de 100 000 euros, soit près de la moitié de son salaire mensuel estimé à 210 000 euros par mois ou 2,5 millions d'euros par an.

Après ses adieux en Allemagne, Kompany assène un uppercut au président du HSV, Bernd Hoffmann dans *Sport Bild* – qui le lui rend d'ailleurs coup pour coup. Il ne s'est jamais, ni avant ni après, exprimé si durement envers un dirigeant de club. Certains ont jugé que c'était un coup bas, indigne de quelqu'un du niveau de Kompany. La même chose a été dite sur Hoffmann. Vincent avait-il oublié tous les efforts que le HSV avait fournis pour lui ? La confiance qu'il lui avait accordée alors que ce

qu'il avait pu lui rendre était relativement maigre, entre autres à cause de ses blessures ?

« Quand le HSV m'a rappelé, j'ai émotionnellement fait mes adieux. Après le deuxième match aux Jeux olympiques contre la Chine, pour lequel j'étais encore suspendu, je voulais discuter avec le HSV. C'était convenu comme ça. Mais personne ne m'a fait signe. Le HSV a abusé de son pouvoir. Le président Hoffmann m'a bien répété trente fois cet été combien j'avais coûté au club. Ça ne fait pas bien du tout au moral. À une exception près, Hambourg est la plus grande ville d'Allemagne, mais le club n'a plus gagné de titre depuis vingt ans. Cela en dit long, non ? Hoffmann fait partie de ces hommes d'affaires dans le foot : il est très au courant du domaine financier, mais il ne connaît rien au foot. Hambourg ne sait pas gérer ses grands transferts », conclut-il.

Hoffmann lui renvoie la balle. « Durant les deux ans où il a joué ici, Vincent n'a pas pu réaliser les objectifs fixés. »

Le président savait pourtant que Kompany a surtout été freiné par des blessures. Tout comme par le décès de sa mère et le diagnostic de cancer de sa sœur. Malgré tout, Kompany a fait preuve d'un engagement irréprochable, se positionnant souvent en leader et donnant tout pour réussir. C'est pourquoi les propos de Hoffmann ont été considérés comme encore plus indignes que les paroles de Kompany : faire des reproches à quelqu'un qui vient de perdre sa mère et dont la sœur doit affronter un cancer, c'est assez lamentable. Et s'en prendre en tant que président d'un âge mûr à un joueur tellement plus jeune a également été jugé inacceptable par certains observateurs.

Vincent comme relais d'opinion

Plus il prend de l'âge, plus Kompany surveille ses paroles. Surtout en tant que relais d'opinion, car c'est ce qu'il est déjà depuis sa période à Anderlecht. On pourrait presque le qualifier d'activiste, surtout à cette époque. Fidèle à lui-même, le jeune homme exprime son opinion sur

des questions de société comme le racisme, la corruption, les abus, l'enseignement et la justice sociale.

À cette époque, Kompany prend régulièrement position contre des partis qui veulent diviser la Belgique. Pour lui, la solidarité est le ciment qui assure l'unité d'une société. Certains lui reprochent parfois d'être trop « à gauche » ou d'exprimer des opinions trop explicitement politiques.

Kompany a une réponse toute prête. « La Belgique est déjà si petite, argumente-t-il, pourquoi nous séparer alors que l'Europe se bat précisément pour s'unir ? Si jamais on devait en arriver là, je prends la nationalité d'une des plus petites îles au monde. J'irai jouer pour une île des Caraïbes ou un truc comme ça. Et qu'ils me foutent alors tous la paix, pour moi, ça n'aura plus aucune importance. »

En même temps, c'est un élément en faveur de Kompany qu'en tant que francophone, il ait tendu la main à d'autres cultures en tenant à achever tout son parcours scolaire en néerlandais. Il était également chez les scouts néerlandophones. Dans un hebdomadaire, il déclare aussi clairement qu'une culture de victime ne l'intéresse aucunement parce qu'on n'y gagne rien.

« Plus je voyage, dit-il, plus je considère la terre comme ma maison. Pourquoi ne serais-je pas le bienvenu quelque part, à condition que je témoigne de respect envers les traditions locales ? Dès lors, ce pays peut être tout aussi bien le mien que celui des gens qui y sont nés. »

Les êtres humains ont des droits et des devoirs et doivent essayer d'être autonomes et ambitieux, trouve-t-il. Et cela se rapproche davantage des idées libérales que socialistes. La philosophie libérale ne lui est donc pas du tout étrangère, ce qui n'est pas étonnant dans l'univers du football du plus haut niveau. Car le sport de haut niveau a pour idée de base un principe ultralibéral : *only the fittest survive*. Seuls les plus forts gagnent ou survivent.

Changer d'air

Il est temps d'aborder un nouveau chapitre. Dans un autre pays. Une autre compétition. Auprès d'un autre club de second plan tout aussi ambitieux. Il ne craignait pas de trouver un autre employeur. La Fiorentina avait déjà essayé de le séduire et l'entraîneur Arsène Wenger aurait même voulu proposer vingt millions d'euros au nom d'Arsenal. Mais Vincent Kompany tiendrait désormais compte de quelqu'un d'autre pour ses choix professionnels. Il a en effet rencontré à Hambourg Carla Higgs, une présentatrice radio de Manchester.

« C'est vrai que je suis fan de Manchester City depuis toujours, racontera-t-elle plus tard. Peut-être bien que j'y ai introduit Vincent. Je lui ai dit que City était mon équipe et que toute ma famille la soutenait. Sans doute a-t-il pensé alors qu'il serait bon d'y aller faire un tour. »

C'est ainsi qu'il peut enfin tourner la page désormais maudite de son époque à Hambourg. Il y a progressé et se sent prêt à affronter le monde. Conduit vers la sortie comme un loser couvert de goudron et de plumes à Hambourg ; immortalisé littéralement en statue et porté aux nues à Manchester parce qu'il est entretemps devenu un joueur de niveau mondial et un homme accompli. *First we take Hamburg, then we take...* euh, non, pas Manhattan, mais ça commence aussi par 'Man' : Manchester.

UNE STATUE À MANCHESTER CITY

« Non, Vinnie, ne tire pas », hurle un coéquipier effaré.

Vinnie tire.

Deux secondes après, on entend à la télé :

« Tu la veux où, ta statue, Vincent Kompany ? »

Ces paroles sortent de la bouche de Gary Neville, commentateur de la chaîne de télé Sky. C'est son commentaire sur le missile intercontinental déguisé en tir qui donne la victoire par 1-0 à Manchester City contre Leicester. Une frappe puissante du droit, remplie d'effets. Un éclair qui frappe la lucarne droite du but, en dépit du vol plané du gardien Schmeichel. Le premier but que Kompany ait jamais marqué en dehors du rectangle pour Manchester City. Son premier but de la saison aussi.

On est le lundi soir 6 mai 2019 à l'Etihad Stadium. Les 54 506 spectateurs n'en croient pas leurs yeux. Vinnie ? Un tir à distance ? Qui atterrit dans le but ? À une journée de la fin de la compétition, il ouvre la brèche. Man City reste en course pour défendre son titre de champion le dimanche suivant. Et le remporte ! Fort de ses 98 points, les Citizens devancent Liverpool d'un petit point. Le défenseur central belge peut brandir son onzième trophée.

Kompany est fou de joie d'avoir marqué. Il ouvre tout grand la bouche pour pousser un cri primal en gardant les bras tendus le long de son corps, les poings serrés. Il glisse sur les genoux, se laisse tomber sur le dos, ne sait comment s'exprimer tandis que ses coéquipiers se jettent sur lui pour l'étreindre à qui mieux mieux.

Dans son livre *Une année à ne jamais oublier*, il se souvient de cet instant magique. « J'entends crier quelqu'un à côté de moi de ne pas frapper. Comme ça m'agace, je frappe parce que je suis en colère. Je n'ai jamais aimé que quelqu'un me dise ce que je peux faire ou non. Cela me vient

de mon enfance. Mais quelle sensation quand le ballon s'est retrouvé au fond des filets ! »

Le tout jeune homme quelque peu effronté de 22 ans qui avait hâte de quitter Hambourg est devenu un footballeur chevronné de 33 ans de niveau mondial avec un tableau d'honneur qui force le respect. Les cheveux sur sa tête se comptent toujours sur une main. Parfois, un mince collier de barbe orne son menton, d'autres fois, son menton est lisse comme la peau d'un nouveau-né.

Personne dans le monde s'intéressant un tant soit peu à l'actualité du football international n'ignore le nom de Vincent Kompany à Manchester City. Il fait partie des meilleurs défenseurs centraux au monde en compagnie de Sergio Ramos, Gerard Piqué, Giorgio Chiellini, Carles Puyol, Mats Hummels, Thiago Silva et Raphaël Varane.

Moins d'une semaine après le nouveau titre de champion d'Angleterre, le capitaine Kompany brandit son douzième trophée avec Man City dans l'air un peu lourd de ce samedi après-midi 18 mai 2009. Cette fois, c'est la FA Cup, la Coupe d'Angleterre. City vient d'humilier le Watford FC par 6 à 0 au stade Wembley de Londres.

Le lendemain, le dimanche matin à huit heures, les supporters des Citizens avalent leur tasse de thé de travers et n'en croient pas leurs yeux fatigués après une longue nuit de festivités en jetant un coup d'œil à la page d'actualité du site www.mancity.com. Leur vedette belge annonce ses adieux après onze saisons au club. Dans une lettre ouverte, Kompany écrit, entre autres, que Man City « lui a tout donné. J'ai fait de mon mieux pour lui rendre le plus possible. » Il ne ressent que de la gratitude et se souvient de « la gentillesse sans bornes que j'ai reçue de la population de Manchester ». Il mentionne « qu'il n'a qu'un seul regret. J'aurais tant voulu pouvoir amener ma mère à l'Etihad Stadium, pour qu'elle entende avec ma femme et mes enfants les chants des supporters de City. J'aurais

tant voulu qu'elle voie que j'étais heureux de pouvoir jouer le jeu que j'aime dans le club que j'aime ».

Le président Khaldoon Al Mubarak le salue à son départ. Par un hommage qui l'a sans aucun doute fait rougir. On pourrait avoir l'impression que Kompany a reçu le prix Nobel du football... Le président de Hambourg, Bernd Hoffmann, n'en a sans doute pas cru ses yeux en lisant ces paroles élogieuses. Ange déchu en Allemagne, Kompany était devenu un demi-dieu au Royaume-Uni.

Que dit donc Khaldoon Al Mubarak ? « Dans la résurrection de Manchester City, beaucoup ont fourni une contribution importante, mais personne n'a été plus important que Vincent Kompany. Il représente l'essence de ce club. Pendant plus d'une décennie, il a été l'artère vitale, l'âme et le cœur battant d'une équipe extrêmement talentueuse. Une voix tonitruante dans les vestiaires, en dehors un ambassadeur calme et réfléchi. » Son influence dans les vestiaires s'est d'ailleurs déjà fait valoir très jeune.

« Quand j'avais six ou sept ans, des coéquipiers redoutaient parfois de rentrer dans les vestiaires quand on avait perdu un match parce qu'ils savaient que je les y attendais. Depuis, je suis devenu beaucoup plus diplomate. »

« Vincent est une figure particulière dans l'histoire du Manchester City Football Club. Il n'est pas seulement un meneur enthousiasmant et énergique sur le terrain, mais aussi un ambassadeur impeccable et éloquent. Sa contribution restera dans le souvenir des générations suivantes, pas seulement auprès de nos propres supporters, mais aussi dans la vaste communauté footballistique qui le reconnaît à juste titre comme une des figures emblématiques de sa génération dans la Premier League. »

Évidemment, l'éloge n'évoque pas les périodes de doute comme celles des blessures de Vincent. Il n'est pas davantage question de la Champions

League, la compétition la plus prestigieuse de toutes, le trophée que le club richissime n'a pas pu remporter au fil des huit participations avec Kompany - ça n'arrivera qu'en 2023. Ni des périodes où Kompany était moins bien et peinait à trouver son rythme. Les différends, les querelles, les frustrations liés aux choix tactiques, à sa place sur le banc ou même dans les tribunes ne sont pas non plus abordés. Pourtant, l'hommage par Khaldoun n'est pas un portrait flatteur. Kompany n'est certes pas un saint et il ne se considère pas comme le Franz Beckenbauer des défenseurs centraux. Mais le président émirien n'a néanmoins pas exagéré.

De Bruyne, « victime » de harcèlement

Le compatriote de Kompany, Kevin De Bruyne, raconte dans le livre *Une année à ne jamais oublier* qu'il a été quasiment harcelé pour rejoindre Manchester City. « Vincent m'a appelé plusieurs fois cet été-là, en Allemagne. Il me demandait à tout bout de champ quand je dirais oui. 'Tu dois vraiment venir', me disait-il et il continuait d'insister. »

De Bruyne signe son contrat à l'été 2015 et constate tout au long des années suivantes que Kompany ne le laisse pas une seconde tranquille, ni plus ni moins que ses coéquipiers d'ailleurs.

« Il jouait parfaitement son rôle de capitaine, notamment en maintenant l'attention de tout le monde. C'est un de ses points forts. Il nous incitait à ne négliger aucun aspect, aucun détail. Il était constamment à nos trousses, sans exception. »

C'est le Kompany que l'on connaît : maniaque, impitoyablement soucieux de tout contrôler.

« Toujours occupé, dit De Bruyne, toujours en train de discuter et de se concerter, avec les coaches et les membres du staff aussi. Ça ne s'arrêtait jamais chez lui. Même à la fin de l'entraînement, il restait après les autres. »

De Bruyne appréciait d'ailleurs aussi les discours de son capitaine.

« Il savait toujours pointer du doigt ce qui n'allait pas. Il était brillant dans cet exercice. Ce qu'il disait, c'était toujours pertinent. Et percutant. »

Sur X, un fan ajoute que Vincent avait de la « classe » à revendre, aussi bien sur le terrain qu'en dehors, et qu'il était : « *No fuss, no ego, no farewell tour* » (sans fioritures, sans égo, sans tournée d'adieux).

Pourtant, on ne peut pas non plus le soupçonner de fausse humilité.

« J'ai toujours su que j'étais bon, fait-il remarquer. Je n'ai jamais douté sur ce point. »

Dans son livre, il réagit d'ailleurs avec une pointe d'agacement à une idée qui revient souvent : non, il n'est pas simplement un excellent défenseur, mais un excellent défenseur *et* footballeur. Un joueur capable d'entreprendre lui-même des actions et pas quelqu'un qui peut à peine taper dans un ballon. Il dispose d'une maîtrise technique bien trop raffinée pour un défenseur central. Au fond de lui, il se considère comme un meneur de jeu, un numéro dix. Une position clé, associant créativité, technique et flair, qui donne souvent droit au brassard de capitaine. Et ce n'est pas un hasard si c'est bien lui qui portait ce morceau de tissu, à sa manière, comme un numéro dix de la défense.

Dans le livre cité plus haut, il lance une petite pique à son bon copain Fernandinho, un milieu défensif et plus tard aussi défenseur central. « Tout au fond de lui, écrit Vincent, il ne m'a jamais considéré comme un défenseur constructif. » Cela date de l'époque où Fernandinho venait de rejoindre le club et ne connaissait pas encore le Belge. Kompany même venait de sortir de blessure et tenait à prouver qu'il était encore toujours la huitième merveille du monde. Pendant les entraînements, il « descendait pour ainsi dire tout ce qui bougeait autour de lui », raconte-t-il lui-même.

« Fernandinho m'a jeté un regard qui en disait long », observe-t-il finement. « Jeune homme encore, j'étais estimé comme un des meilleurs défenseurs constructifs en Europe. Alors que Dinho avait encore des

idées préconçues, il a fini par comprendre que je savais aussi faire de très bonnes passes. »

Il vaut mieux ne pas mettre l'honneur de Kompany en doute, sinon il saura se défendre.

Une douzaine de trophées d'équipe

Dans le sport de haut niveau, les chiffres disent tout. Voyons le tableau d'honneur de Kompany chez Man City : quatre fois champion en la Premier League, deux coupes d'Angleterre ou FA Cups, deux fois la Supercoupe anglaise ou Community Shield et quatre Coupes de la Ligue. Cela fait douze trophées. Avec son club, il a atteint aussi une fois les demi-finales de la Champions League et deux fois les quarts de finale.

À Man City, le Bruxellois joue 360 matches en onze saisons. Cela représente en moyenne 32 rencontres par saison. Il a marqué vingt buts ; on en trouve les images sur Internet sous *Vincent Kompany's 20 goals for Manchester City*. Il a donné vingt passes décisives et a donc été impliqué dans quarante buts, en moyenne une fois sur neuf duels. C'est beaucoup pour quelqu'un qui a joué surtout au poste de défenseur central.

Kompany a pris 79 cartons jaunes, un tous les quatre matches. Ce n'est pas rien pour une équipe qui atteint presque le sommet, mais malgré son style et toute son élégance, Vincent n'est pas du genre à se laisser faire. S'il est nécessaire de tirer le signal d'alarme, il tire un bon coup sans état d'âme. Dans ces 360 rencontres, il n'a pris que quatre cartons rouges, ce qui plaide pour son intelligence du jeu. Aux yeux des arbitres, il commettait donc très régulièrement des fautes, mais rarement ou jamais de fautes vraiment graves.

Selon les statistiques publiées sur *Premierleague.com*, voici quelques données marquantes de ses performances en championnat anglais :

- Nombre total de matches : 265
- Duels gagnés : 167
- Duels perdus : 48
- Matches sans but adverse : 94 (un peu moins d'un tiers)
- Buts encaissés : 217 (moins d'un par match)
- Ballons sauvés sur la ligne : 2
- Fautes commises : 312 (en moyenne une par match, donc très peu)
- Tacles réussis : 75 %
- Duels gagnés sur le terrain : 1 235 (presque deux sur trois)
- Duels perdus sur le terrain : 764 (environ un tiers)
- Duels aériens gagnés : 481 (environ deux sur trois)
- Duels aériens perdus : 223 (environ un tiers)
- Buts marqués contre son camp : 2 (extrêmement peu)
- Erreurs commises entraînant un but adverse : 2 (exceptionnellement peu)
- Passes données par match : en moyenne 51
- Buts marqués de la tête : 10 des 18 (remarquable car il n'aimait pas le jeu de tête quand il était ado)

Tout cela mérite une statue, a-t-on estimé à Manchester City.

Et il l'aura.

L'œuvre d'art, une statue en acier galvanisé du sculpteur Andy Scotts, est transportée des États-Unis en avion et inaugurée en août 2021. Avec ses 4,3 mètres de haut et ses 900 kilos, représentant un Kompany les bras ouverts, elle trône devant l'Etihad Stadium. La nuit, elle s'illumine aux couleurs bleu ciel de son club.

« J'avais du mal à croire qu'elle était si grande quand je l'ai vue la première fois, dit-il en riant, mais c'est vrai que je suis un grand gaillard, donc je comprends. »

Sur X, il s'est dit reconnaissant et humble, tout en espérant que les pigeons respectent son monument.

Selon *Transfermarkt*, il a joué 295 fois au poste de défenseur central en Angleterre, et 37 fois comme milieu défensif. Les chiffres manquent pour 28 autres rencontres, mais la conclusion est claire. Même lui reconnaît finalement que son meilleur rôle était celui de défenseur central.

« L'idée de me concentrer sur le rôle de défenseur central me semblait un peu restrictive au début. Maintenant, je me rends compte qu'en tant que milieu défensif, je n'aurais jamais atteint le niveau de Fernandinho. Sa grande force est qu'il pense comme un défenseur, mais en ne perdant jamais de vue l'aspect offensif. C'est comme s'il avait des yeux à l'arrière de la tête. Moi, je n'étais pas ce type de joueur, même si j'aurais pu devenir un solide milieu défensif. J'avais besoin de quelqu'un qui me dise quand me retourner et quand il ne fallait surtout pas le faire. Ça m'avait posé problème plus tôt dans ma carrière. La meilleure chose qui ait pu m'arriver, c'est de me retirer vers le poste de défenseur central. »

Il attribue une partie de sa transition réussie à son entraîneur Roberto Mancini (2009-2013), qui insistait pour que toute l'équipe participe à la défense.

« J'ai commencé à comprendre quelle pouvait être la force d'une défense. Être bien organisé peut faire une énorme différence. »

À partir de là, Vincent commence aussi à prendre du plaisir à défendre.

« J'aimais aussi les duels d'homme à homme. C'était ma joie et ma vie. J'ai eu un déclic et j'ai décidé que c'était fini pour moi comme milieu de terrain. »

Avec le coach chilien et partisan du football offensif Manuel Pellegrini (2013-2016), Kompany en a vu de nouveau de toutes les couleurs dans la défense. Pour un défenseur, ce système était terriblement exigeant. Manuel ne considérait que deux joueurs comme de véritables défen-

seurs, les deux défenseurs centraux. Avec le coach Pep Guardiola, depuis 2016, c'était redevenu un peu moins compliqué.

« On attaque à cinq et on défend aussi à cinq. »

Rivalité avec Manchester United

Qui n'a pas la moindre notion de l'histoire pourrait croire que Vincent Kompany a apposé sa signature en 2008 sous un contrat avec le club prestigieux que City est en 2025. Rien n'est moins vrai. En 2025, Man City ne compte que depuis une douzaine d'années parmi les plus grands au monde. En 2008, les Blues n'étaient qu'un modeste second couteau. On ne pourra jamais reprocher à Kompany d'avoir choisi, lors de sa signature de contrat le 22 août 2008, un club où son avenir était assuré et où il pourrait donc jouer dans un fauteuil. Bien au contraire.

Il suffit de consulter le classement final de la Premier League pour la saison 2007-2008 :

1. Manchester United 87 points (différence de buts : + 58)
2. Chelsea 85 points
3. Arsenal 83 points
4. Liverpool 76 points
5. Everton 65 points
6. Aston Villa 60 points
7. Blackburn Rovers 58 points
8. Portsmouth 57 points
9. MANCHESTER CITY 55 points (différence de buts : - 8)

En d'autres termes, City ne termine que neuvième au printemps 2008. La différence avec ses concitoyens de Manchester United est immense: 32 points. Cette saison-là, City encaisse plus de buts qu'il n'en marque, et marque 64 buts de moins que les rivaux depuis toujours, cela fait presque deux buts par match. City, c'est le Petit Poucet, United serait plutôt Goliath.

Lorsque Kompany choisit Manchester City, ce club n'est qu'un petit frère de Manchester United, une institution historique. United est alors associé à des noms légendaires comme Bobby Charlton, George Best et Denis Law, ou encore à des joueurs emblématiques de l'ère Alex Ferguson (manager de 1986 à 2013) comme David Beckham, Ryan Giggs, Paul Scholes et Eric Cantona. Avec son stade mythique d'Old Trafford accueillant 76 000 spectateurs, contre 47 000 pour le stade de City, les chiffres parlent d'eux-mêmes.

Dans le classement éternel du championnat anglais, United occupe selon Worldfootball.net la quatrième place, derrière Liverpool, Arsenal et Everton. En juillet 2024, City suit à la sixième place, grâce, il est vrai, à un parcours de rattrapage spectaculaire ces dix dernières années.

Man United brille aussi sur la scène européenne avec trois Ligues des champions. À un moment, c'est même le meilleur club au monde ou presque. Lorsque Kompany rejoint Manchester, United vient de décrocher un nouveau titre de Premier League et enchaînera deux autres sacres consécutifs (avant de ne remporter le championnat qu'à deux reprises par la suite).

Jusqu'au début 2025, United remporte vingt titres de champion d'Angleterre, trois fois la Champions League ou Coupe d'Europe des clubs champions, une fois le trophée Europa League, 13 FA Cups et 21 Community Shields. City se contente à ce même moment de dix titres de champion, une fois la Champions League, une seule Coupe d'Europe des Vainqueurs de Coupe (absorbée depuis par l'Europa League), 7 FA Cups et 7 Community Shields. En d'autres termes, City est loin d'avoir égalé son rival.

Mais Vincent ne s'inquiète pas d'atterrir chez le petit frère de ce grand club dans la ville industrielle de Manchester. Il a un petit faible pour les clubs ambitieux cherchant à atteindre le sommet, plutôt que pour les

clubs un peu saturés de succès comme Lyon l'était alors en France. Il avait besoin de défis auprès d'un outsider et voulait grandir avec son club. Carla Higgs a de la chance d'être une supporter de City et non de Man United.

Il va de soi que chez City, on en avait plus que marre en 2008, lors de l'arrivée de Kompany, de ne pas pouvoir se considérer comme le numéro un de la cité mancunienne.

City accomplit le premier pas de cette reconquête de la ville trois ans après l'arrivée de Kompany. Par une bombe nucléaire dans le football anglais. Un après-midi d'octobre à Old Trafford, en terre ennemie, City bat à plates coutures le voisin devant les yeux incrédules de son propre public, malgré ses vedettes comme de Gea, Ferdinand, Evra et Rooney, sur un score de 1 à 6. En cette neuvième journée du championnat, l'enfant terrible Mario Balotelli marque deux fois. Après son premier but sur un tir rusé au ras du sol, il lève son maillot pour dévoiler son maillot de corps portant l'inscription WHY ALWAYS ME ? Une allusion au fait qu'il se sent toujours dans la ligne de mire.

The Six One

C'est la première fois que Kompany, capitaine ce jour-là, bat United avec City. C'est aussi le premier jalon dans la prise de pouvoir du football anglais, passant de United à City. « C'est le pire résultat de toute ma carrière », ironise Sir Alex Ferguson, le manager de United. Et ce n'est pas un hasard. Ce match est l'un des plus emblématiques de l'histoire de la Premier League, avec une page Wikipédia détaillant chaque aspect de la rencontre. Pour United, c'est la pire défaite en Premier League. Leur plus lourde à domicile depuis 1955, et la première fois qu'ils encaissent six buts depuis... 1930. Ce match est entré dans l'histoire sous le nom de *The Six One*.

Avançons jusqu'au 30 avril de cette même saison 2011-2012. Trente-sixième journée. Il reste trois rencontres au programme de la Premier League. Juste avant le derby, Man United est en tête du championnat avec trois points d'avance sur ses concitoyens. Pour City, il est donc impératif de gagner, tandis que United croit avoir le titre à portée de main. Juste avant la mi-temps, Bernardo Silva tire un corner rentrant. Vincent Kompany court vers le centre du but, saute plus haut que tout le monde et dépose le ballon de la tête dans le coin inférieur gauche du but. City l'emporte par 1 à 0, mission accomplie. Une douce vengeance car United avait éliminé City de la FA Cup au mois de janvier.

Les deux clubs sont donc désormais à égalité, mais City mène par la différence de buts. La décision tombera lors de la dernière journée, le dimanche 13 mai à 15 heures. Man United gagne 0-1 à Sunderland et est donc virtuellement champion au coup de sifflet final. Au même instant, à la minute 90+1, City a un but de retard à domicile contre Queens Park Rangers. Il manque donc deux buts à City pour remporter ce championnat. Quasiment impossible...jusqu'à ce que Džeko marque sur coup de coin à la minute 90+2. Avec ce score de 2-2, le titre revient toujours à United. Deux minutes plus tard arrive un miracle : Agüero marque sur une action individuelle : 3-2.

City passe par le chas d'une aiguille et remporte finalement le titre. Le dénouement de ce championnat est resté jusqu'ici le plus passionnant de tous les temps en Angleterre. En tant que capitaine, Kompany est le premier à pouvoir brandir la grande coupe du championnat. Il y a à peine quatre ans, il était poussé vers la sortie à Hambourg avec la réputation de gamin intraitable sans cesse blessé et destiné à rester une promesse non tenue. Ce jour-là, il remporte le championnat de la Premier League, la compétition la plus importante au monde. Selon *Transfermarkt*, sa valeur marchande a grimpé jusqu'à 35 millions d'euros. Elle a donc plus que quadruplé en quatre ans, puisque City l'avait acheté en Allemagne

du Nord pour huit millions d'euros. Il faut dire que les valeurs de transfert n'avaient pas encore explosé comme en 2025.

City remporte sous la direction de Roberto Mancini son premier titre depuis 1968. C'est la fin de vingt-cinq ans de frustrations. Les deux clubs de la même ville ont remporté tous les deux 28 victoires sur 38 matches, mais City l'emporte par la différence de buts : +64 contre +56 pour United. L'équilibre des forces a basculé en faveur de City. Vincent Kompany est déclaré *Premier League Player Of the Season* et avec Hart, Silva et Yaya Touré, il fait partie des quatre joueurs de City dans la *Team Of the Season* de la *Professional Footballer's Association*.

Kompany se rend compte plus tard de l'importance historique de ce moment.

« On ne peut ignorer le but d'Agüero comme le moment le plus important de mes années à City. C'est le moment qui a tant signifié. Je me souviens de la confusion qui s'est emparée de nous quand ce ballon a terminé au fond des filets. Tout comme quand j'ai marqué contre United, deux matches plus tôt. Il ne s'agissait pas de bonheur ou de mélancolie ou d'un truc de ce genre, il n'y avait que de la confusion. »

À peine quelques semaines plus tôt, le titre semblait s'être envolé, pensait-il, quand United faisait la course en tête avec huit points d'avance. « Quand nous avons perdu contre Arsenal, c'était comme si on avait abandonné le titre. Finalement, on s'est battu bec et ongles, on a montré notre mentalité. On a lentement rattrapé ce retard pour empocher au bout du compte le titre. »

Pourquoi Kompany est devenu un si bon joueur

Le bilan final de Kompany à City est vertigineux : outre les douze trophées, il remporte toute une série de récompenses individuelles. Il n'est pas élu une seule mais quatre fois dans l'équipe de la saison de la Premier League.

La question cruciale pourrait être pourquoi Vincent Kompany est devenu si bon et a eu tant de succès à Manchester City. Voici quelques raisons...

- Il y a par-dessus tout son plaisir authentique de pouvoir jouer au foot et la joie de partager cela dans une équipe, car Vincent est un type profondément sociable.
- Sa classe technique, sa maîtrise physique (surtout en matière de vitesse et de puissance dans les duels), sa capacité d'anticipation, son intelligence tactique et son leadership sur le terrain et en dehors. Ces caractéristiques font qu'il pourra porter huit ans le brassard de capitaine, de 2011 à 2019, de ses vingt-cinq à trente-trois ans.
- Son haut potentiel émotionnel et social qui lui permet de très bien s'entendre avec presque tout le monde : ses coéquipiers et même ses adversaires, les arbitres, les entraîneurs ou coaches, les accompagnateurs, les dirigeants, les supporters, les journalistes et les analystes. Il crée beaucoup de *goodwill* autour de lui. Ce haut potentiel explique aussi pourquoi il a porté si longtemps le brassard de capitaine.
- Ses capacités intellectuelles qui lui fournissent les qualités pour imaginer des stratégies et des solutions, tant dans sa vie privée que professionnelle. Cela le rend généralement épanoui, sur le terrain comme en dehors, et lui donne la force d'inspirer les autres.
- Son calme intérieur, son sang-froid et sa maîtrise de lui. Vincent Kompany a trouvé son équilibre. Il sait qui il est, comment il fonctionne, d'où il vient et où il veut aller. On ne peut jamais le déstabiliser.
- Son compas intérieur hérité de ses parents. Avec son père, ancien footballeur, il partage des idées sur le sport et bénéficie d'un modèle mêm-

lant pragmatisme, intelligence et ambition. Sa mère décédée reste un guide moral, l'incitant à toujours chercher la solution la plus juste. Cette droiture, combinée à une certaine flexibilité, est un pilier de son succès. Il n'est ni un idéaliste naïf ni une personne qui se laisse porter par les aléas de la vie. Il trace sa propre route.

- Son besoin constant de défis d'ordre intellectuel et sportif. Il y répond, par exemple, en étudiant pour obtenir un MBA en économie. Ou en examinant des questions de politique mondiale et sociale.
- Ses entraîneurs de diverses nationalités, adhérant à différentes visions, qui l'ont tous stimulé à leur manière, comme son repère tactique Pep Guardiola. Les nouvelles idées l'ont stimulé à évoluer, même si parfois, il n'était pas le premier choix pour un match, que ce soit pour des raisons tactiques ou de forme physique. Cette concurrence l'a motivé davantage.
- Son ambition. Kompany est un gagnant. Les gagnants sont à la recherche de défis, de victoires, de prix, de trophées, de manières de prouver qu'ils sont bons. Ce sont des chasseurs de succès qui élaborent des stratégies pour réussir.
- La formidable qualité des coéquipiers de Vincent. À City, il n'est jamais question de se reposer sur ses lauriers pour Kompany, il y a toujours des candidats pour lui piquer sa place. Ses coéquipiers, souvent des internationaux, le stimulent pour devenir la meilleure version de lui-même. Il est donc contraint de s'entraîner et de jouer toujours à son plus haut niveau, sa concentration et sa motivation ne doivent jamais faiblir. À Hambourg, on lui avait déroulé le tapis rouge et il avait été accueilli, malgré son jeune âge, comme le nouveau chef de la défense. À Manchester, il doit tout d'abord et surtout se battre pour obtenir sa place dans l'équipe. Soit un monde de différence qui le force à repousser ses limites.

- La stabilité de sa situation privée. En premier lieu sa famille avec sa femme et ses enfants. En plus, les liens étroits avec son père, son frère et sa sœur, et avec quelques autres qui sont un peu des frères ou sœurs au sens figuré. On pense à Rodyse Munienge, d'origine congolaise et jadis son camarade de jeu, qui a grandi dans le même immeuble bruxellois que lui. Il est depuis de longues années son assistant personnel qui le suit dans les différents clubs. Un frère de sang. Dans cette catégorie figure aussi Floribert Ngalula, qui a lui aussi des racines congolaises. À chaque changement de club, Vincent l'intègre dans son staff sportif. Et puis, il y a encore Klaas Gaublonne, son compagnon de route belge, avec lequel les liens se tissent par le biais de la holding Plankton & Smallfish. Gaublonne est l'homme de confiance et conseiller en matière de contenu et de stratégie, il codirige la communication de Kompany et est depuis longtemps aussi un frère de sang.
- La concurrence acharnée avec les autres équipes. La Premier League est la compétition mondiale où circulent les montants des droits télévisés les plus faramineux. Nulle part ailleurs, ils ne sont versés plus abondamment aux clubs, ce qui leur permet d'acheter les joueurs qu'ils veulent. Cette situation garantit une compétition du plus haut niveau avec une concurrence exacerbée qui stimule chaque joueur individuel à aller au bout de soi-même. La preuve ? Le classement par coefficient des clubs de la fédération européenne UEFA reflète les prestations de clubs par pays dans la Champions League et l'Europa League. Les chiffres du 5 août 2024 sont clairs. Les clubs anglais sont en tête avec 89 160 points, suivis de l'Italie avec 79 106 points. L'Espagne est troisième avec 73 990, l'Allemagne quatrième avec 71 660 et la Belgique huitième avec 42 700 points. Bref, les clubs anglais n'ont en fait pas de concurrence.

En faisant ses adieux à City en 2019, Kompany se voit d'ailleurs salué d'une façon toute particulière par un tweet du joueur de Manchester United, Gary Neville : « Il y a certains joueurs qu'on aimerait voir jouer dans son club. Vincent Kompany était l'un d'eux. Un formidable dé-

fenseur central dont l'influence énorme se faisait ressentir sur le terrain et en dehors. »

- Son leadership naturel et historique. Kompany est capable d'enthousiasmer des gens et de les rassembler autour d'un objectif commun. Il a du charisme. Ce leadership lui a été conféré génétiquement en tant que futur chef de village d'où son père est originaire, même si Vincent a toujours vécu et habité ailleurs. Cette responsabilité historique a contribué à le former. Il est en même temps un chef naturel qui ne joue jamais un rôle. De ce fait, la plupart de ses coéquipiers, entraîneurs, accompagnateurs, dirigeants et supporters reconnaissent et acceptent aisément son autorité morale.
- Son exemplarité. Kompany a toujours essayé de donner l'exemple. Il ne se cache pas, pas même dans des situations compliquées, et il est toujours, même en cas de défaite, disposé à communiquer avec la presse (et donc le public). Pour de plus longues interviews personnelles, il choisit en général soigneusement lui-même les médias qui ne sont pas souvent les plus critiques. Kompany dit ce qu'il fait et il a certes le don de la parole. Mais il fait aussi ce qu'il dit.
- Son sens de l'engagement. Kompany montre un réel attachement à tout ce qu'il entreprend. Il fait bien plus que simplement accomplir sa mission : il investit chaque projet avec une pleine conviction. Il ne se contente pas de suivre le mouvement, mais se demande toujours comment il peut contribuer à élever les personnes et les organisations qui l'entourent. Cette capacité à créer de la valeur ajoutée est précieuse et renforce son estime auprès de tous. Il allie ainsi un profond sens des responsabilités rationnelles à une implication émotionnelle sincère.
- Grâce au foot, Kompany a gagné des fortunes. Il n'a cependant jamais oublié combien sa maman s'était dite « choquée » en apprenant combien d'argent son fils gagnait. En tant que femme balançant entre so-

cialisme et communisme, elle a dénoncé les salaires excessifs des joueurs de football. Kompany a bien retenu cette leçon. Il soutient des bonnes causes, souvent sans y donner la moindre notoriété. À Manchester, il a par exemple fondé une organisation de soutien aux sans-abri, Tckle4MCR (= Tackle for Manchester, 4 ayant été son numéro) et il a créé un club de football à Bruxelles, le BX Brussels, à caractère social.

- Vincent Kompany est l'homme d'une mission qui dépasse l'univers du football. Il voudrait laisser un héritage permettant à davantage d'êtres humains d'origines étrangères d'occuper des postes haut placés dans la société et le monde de l'entreprise.

L'histoire des blessures

Dans toute sa carrière, Vincent Kompany n'a eu à se débattre qu'avec un seul problème sportif très important, mis à part les fois où il n'a pas été titulaire dans l'équipe. Des blessures. La plupart de ses soucis sont venus de là. Dans *Une année à ne jamais oublier*, il s'étend quelque peu sur son principal mauvais génie.

Il est frappant de lire qu'il n'évoque pas une certaine hyperesthésie aux blessures. Tout comme il ne désigne pas une cause physique précise. Une différence de longueur de jambes trop importante, par exemple, ou un truc dans son corps qui n'aurait pas atteint son plein développement ou serait, au contraire, trop développé. Ou une faiblesse ou une affection, d'origine génétique ou non... Il ne fait pas état non plus de sa taille de 1,93 m, un désavantage par rapport à des joueurs plus petits au niveau de la souplesse et la flexibilité.

Conclusion : Vincent n'est pas né comme un *homme de verre*, surnom que le journal allemand *Bild Zeitung* lui avait conféré à Hambourg. Il ne semble pas non plus être le type de joueur qui néglige la prévention, certainement pas en tant que footballeur chevronné. Nous assumons donc

qu'il savait très bien comment s'échauffer, qu'il prenait sur lui de faire de la musculation adaptée et qu'il veillait sur la flexibilité de son corps par le biais d'exercices adaptés.

Mais alors, qu'est-ce qui n'allait pas ? Il a en effet été indisponible des dizaines de fois dans sa carrière pour cause de soucis physiques. *Transfermarkt* a calculé qu'au cours de sa carrière professionnelle, il a eu 31 blessures (sans doute une sous-estimation car elles n'ont pas toujours été rendues publiques), raison pour laquelle il a raté potentiellement 223 matches. Sachant qu'un joueur de son niveau joue une cinquantaine jusqu'à maximum soixante matches par saison, Kompany est donc resté sur la touche pendant quatre saisons... C'est énorme !

Il a surtout souffert de lésions musculaires, raconte-t-il. Il cite comme « principale raison » de ses nombreux pépins physiques le fait qu'il a été opéré tôt dans sa carrière. Il fait référence à ses opérations dans le Sud de la France et à Bâle en Suisse alors qu'il jouait à Anderlecht. « À chaque opération, écrit-il, des cicatrices se forment et modifient légèrement votre biomécanique », c'est-à-dire votre manière de bouger. Le tissu cicatriciel rend également la zone opérée « moins mobile et moins souple », ce qui rend « plus probable le fait que vous rencontriez d'autres problèmes à l'avenir. Cela devient un cercle vicieux. »

Kompany n'hésite pas à admettre que son caractère a pu augmenter le risque de blessures.

« J'avais toujours tendance à ignorer les signaux d'alarme et à vouloir surmonter chaque obstacle. J'ai quelque chose en moi qui fait que je veux toujours montrer que je suis un des plus forts et que je serais toujours invincible. Cela explique probablement pourquoi tant de choses ont commencé à poser problème en matière de blessures. »

Dans le sport de haut niveau et d'autant plus dans les plus grands clubs de football, avec leur accompagnement de médecins, de spécialistes et

de kinésithérapeutes disponibles pour ainsi dire nuit et jour, cette attitude de Kompany est plutôt remarquable. Mais c'est peut-être facile à dire pour un profane : aucun sportif de haut niveau ne se met à pleurnicher à la moindre petite douleur. Les footballeurs sont très conscients que le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre : qu'on soit blessé ou qu'on signale qu'on n'est physiquement pas à 100 % et il y a de grandes chances que le coach choisisse un autre joueur pour le match et que ce remplaçant se donne à fond pour prendre la place. Il s'agit donc aussi de son propre salut, de la prime de match, de son image d'homme robuste et fort, de sa valeur marchande. Mais avant tout, il s'agit évidemment de bien prendre soin de son corps et de faire preuve de professionnalisme.

Il est évident qu'on en paie un jour le prix

« J'ai joué malgré des os brisés et des muscles à moitié arrachés au bord du claquage, admet Kompany. Il est évident qu'on en paie un jour le prix. Si on continue à jouer alors que le corps n'est pas 100 % en forme, on empêche qu'il se rétablisse complètement. Souvent, ça se termine deux fois plus mal que si on s'était tout de suite arrêté de jouer et qu'on avait laissé le temps au corps de se rétablir parfaitement. »

Dès lors se pose une autre question. Kompany a été souvent blessé, mais il est toujours revenu. « Je suis un éternel optimiste. »

Ce qui l'a bien aidé aussi dans ses dernières années à City, c'est la confiance que lui accordait Guardiola.

« Il me faisait confiance en n'exigeant pas de moi de me donner toujours à fond ou de prouver quoi que ce soit à l'entraînement. Cela me libérait d'un grand poids. Je ne devais pas être le joueur le plus macho à l'entraînement. Ou le guerrier. Ou l'animal. Je pouvais garder ces qualités pour les moments nécessaires. Ma santé a profité de cette confiance. »

Kompany ne sous-estime pas du tout les problèmes suscités par ses blessures, comme en témoigne les phrases suivantes.

« J'ai eu une chance incroyable de ne jamais avoir eu de soucis sur le long terme. Qu'il s'agisse de mes problèmes de tendon d'Achille, d'épaule ou autre chose. »

Avec un grand merci aussi à mère nature.

« En matière de souplesse et de flexibilité, je suis vraiment très bon. »

Il faut donc supprimer une flexibilité réduite comme explication de blessures. De temps à autre cependant, il a frôlé la catastrophe et la fin de carrière. Prenons la « terrible » blessure à l'aine encourue en 2016 lors de la demi-finale de la Champions League contre le Real Madrid.

« Les médecins estimaient que ma jambe avait l'air d'avoir été touchée par un coup de fusil de chasse. Quand ils ont tout ouvert, ils m'ont demandé comment j'avais fait pour quitter le terrain en marchant. C'était comme si ma jambe avait explosé. »

Kompany n'est rétabli que quatre mois et demi plus tard et il rate entre-temps le tour final du Championnat d'Europe avec la Belgique. Psychologiquement, Kompany passe plus d'un mauvais quart d'heure en se rétablissant de blessures, dans toutes les phases de ce processus. Phase un : au moment même où la blessure se produit. Phase deux : au tout début de la rééducation. On ne s'entraîne pas avec ses coéquipiers. Plus d'une fois, on se retrouve même tout seul. Phase trois : au moment où on a de nouveau le droit de s'entraîner et de disputer des matches, on se demande constamment si son corps tiendra le coup.

« Le plus dur pour un joueur, dit Kompany, c'est de reprendre confiance dans son corps et d'oser se donner à fond. Au bout de quatre ou cinq matches, on sait que la blessure fait partie du passé : on peut se donner à fond et avoir confiance en ce dont le corps est capable. »

Mais ce n'est pas si simple.

« Le problème, c'est qu'à City, on n'a pas toujours l'occasion de jouer quatre ou cinq fois (de suite) pour retrouver tout à fait la forme. Je me souciais tout de même du fait qu'une seule mauvaise performance puisse réduire au minimum mes chances d'être sélectionné pour l'équipe première. »

Des blessures peuvent entraîner d'autres conséquences psychologiques. Elles ont le don de ramener à chaque fois Kompany les deux pieds sur terre.

« Je devais travailler plus dur que la moyenne des joueurs et je me voyais comme un outsider. Quand on encourt des blessures successives, il faut à chaque fois prouver qu'on est de retour. Du moins, c'est ainsi que je le ressentais. Ne pas faire partie de l'équipe est très frustrant et aucun joueur ne trouve chouette de se retrouver en marge du groupe. C'est ce qui m'est arrivé trop souvent. Je suis sûr que ces soucis m'ont rendu plus modeste en tant qu'être humain. Et j'apprécie un peu plus que certains les succès que j'ai emportés. C'est une des raisons pour laquelle j'ai toujours assez bien affronté les contretemps : parce que j'ai toujours été reconnaissant pour ce que j'ai atteint. »

Dans le journal britannique *The Guardian*, il signale que la malchance lui fait redoubler d'efforts.

« On n'atteint pas le succès et la gloire en doutant de soi ou en abandonnant dans des circonstances difficiles. Au contraire. Dans le cas d'un contretemps, il faut en tirer des leçons et rester calme. On n'apprend jamais davantage que dans des situations où on prend un coup de pied au cul. Si on est en mesure de regarder le problème en face au lieu de verser des larmes ou de fermer les yeux, on pourra résoudre les problèmes, assure-t-il. Ce dont les gens ne se rendent pas compte, c'est que je suis au mieux quand je me sens dos au mur. J'ai un venin naturel qui coule dans mes veines. Quelque chose s'y injecte, de l'adrénaline, je suppose. »

Pas un homme politique, mais un homme d'affaires

Avec son profil et sa vision de rassembleur, Vincent Kompany pourrait être candidat à une carrière politique dans un parti social-démocrate, libéral de gauche ou chrétien-démocrate. Il adore en effet discuter et réfléchir sur des questions de société et des solutions à apporter. Dans ses années à Man City, Kompany ne s'est pas gêné non plus pour expri-

mer son opinion, qui a beaucoup plus d'effet parce qu'elle est souvent reprise dans la presse mondiale.

Dans son journal familial *The Guardian*, il fustige, par exemple, ce qu'il qualifie d'égoïsme national. Comme le Brexit, la décision du Royaume-Uni de sortir de l'Union européenne. Kompany déplore ce manque de solidarité. De même, des démagogues comme l'homme politique américain Donald Trump, qu'il décrit comme *lunatic*, fou, ne trouvent pas grâce à ses yeux. Tout comme les partis politiques qui montent les gens les uns contre les autres. « Je viens de Bruxelles, la capitale des institutions européennes. Je n'ai pas besoin de vendre l'Union européenne ici, mais je vois l'importance de l'unité. »

Oui, dit Kompany, l'Union européenne est compliquée, difficile à comprendre et parfois *unfair*. « Mais vous savez quoi ? Il faut s'asseoir autour de la table et résoudre le problème. Les guerres et les conflits coûtent beaucoup plus cher. Je rejette tout un chacun qui se sert de la propagande pour simplifier des questions importantes et compliquées. Il est prouvé historiquement que c'est un jeu dangereux. Mais il est facile de jouer ce jeu. Il est facile d'exploiter la peur des autres par intérêt personnel. Mais à quoi ça mène ? Je me sens plus en sécurité dans une union. »

Quand on ne le connaît pas de près, Kompany a parfois l'air si prévisiblement de gauche. Mais il ne pense certainement pas toujours « politiquement correct ». Il suffit de penser aux règles du Financial Fair Play (FFP) qu'il rejette en partie. Les règles FFP ont été établies pour assurer la santé financière des clubs et éviter qu'ils ne dépensent plus d'argent que ce qui rentre en utilisant toutes sortes de trucs financiers. Cette situation constitue un énorme problème.

« Essayer d'assurer la bonne santé financière des clubs est important, estime Kompany. Je comprends ça. Mais s'il s'agit de chercher à obtenir un équilibre concurrentiel, je ne suis plus d'accord. Imaginons qu'un

club évolue depuis des dizaines d'années au sommet et que cette position soit due à celui ou ceux qui a/ont été jadis le(s) propriétaire(s) du club ou qui le contrôlai(en)t. C'est une chose. Mais est-ce que cela doit conduire à ce que ces clubs aient à tout jamais le droit de garder cette position parce qu'ils ont bien su mener leur barque jusque-là ? C'est absurde. »

La crainte de Vincent Kompany est que le FFP contribue à maintenir l'ordre établi des grands clubs en ne laissant que peu d'opportunités pour de nouveaux investisseurs.

« Qu'on s'engage à faire un investissement financier afin d'aider un club à atteindre un niveau bien supérieur, ça doit être le droit d'un investisseur. »

Voilà bien une conviction ultralibérale, de droite, très éloignée des idées socialistes, de gauche. C'est défendre le droit du plus riche, du plus fort. Des esprits critiques estiment que de cette manière, les clubs ne seront plus les garants d'une dimension sociale ni d'un ancrage local ; ils deviennent au contraire des jouets, des moyens de propagande, des véhicules d'investissement ou distributeurs de billets des hyper riches et de régimes politiques tels que certains émirats. La plupart du temps, les clubs prennent alors encore davantage l'allure d'entreprises, où les intérêts purement sportifs du club doivent céder le pas aux profits et à la promotion d'une certaine image, ce qui va parfois de pair avec du *sportwashing*. Les clubs de football vus comme moyen et non comme objectif, et très éloignés de l'expression d'une unité ou solidarité locale. Dans ce cas, il est encore rarement question de participation des supporters et de la communauté locale comme gardiens de la culture du club.

Encore que Kompany nuance un peu ses idées.

« Je ne pense pas qu'il soit important d'où provient l'argent, aussi longtemps qu'il puisse être attribué à un propriétaire digne de confiance et que toutes les règles d'une bonne gestion soient appliquées. »

Un an après les citations ci-dessus de Kompany, en 2020, la fédération européenne UEFA condamne Manchester City. En appel, la sanction est ramenée à une amende de dix millions d'euros pour avoir insuffisamment coopéré à l'enquête sur les règles du FFP (la question du pourquoi demeure ouverte). L'UEFA prétend par ailleurs que les règles visent uniquement à redresser la situation financière des clubs et certainement pas à la création d'une situation égalitaire. Dans ce cas, l'argumentation de Kompany n'est plus valable. Selon l'UEFA, il ne s'agit pas de rendre les clubs égaux, mais bien de leur accorder une égalité des chances sur la base de quelques principes minimaux pour tous. C'est une très grosse différence.

Depuis 2022, l'UEFA ne manie d'ailleurs plus les termes de règles FFP, mais bien de *Financial Sustainability* ou Durabilité financière.

115 accusations contre Man City

Entre-temps, des hackers ont fait connaître d'innombrables documents internes de clubs de football par le biais du dossier *Football Leaks*. Ils ont été publiés, entre autres, dans le magazine d'investigation allemand *Der Spiegel*. En conséquence, la Premier League a entamé une enquête sur Manchester City.

Le 6 février 2023, la Premier League publie pas moins de 115 accusations contre Man City sur la base de documents dans *Football Leaks*. Le club n'aurait pas respecté les règles de 2009 à 2018. City se serait rendu coupable de dopage financier et de falsification de la comptabilité.

Et maintenant ? Une commission indépendante devrait prononcer un jugement et arrêter une sanction vers le milieu de l'année 2025. Si les accusations sont avérées exactes, Man City risque une sanction financière ou sportive. Une grosse amende, par exemple, ou une perte de points en Premier League, une exclusion temporaire des compétitions européennes ou même une relégation de la Premier League.

Kompany réagit promptement à la nouvelle.

« Je suis cette affaire et ça me fait parfois rouler les yeux. (Avec une pointe de cynisme) : Il ne fait pas de doute que la justice va déferler sur le monde et qu'on nous dira ce qu'on a mal fait. Je suis très sceptique envers les donneurs de leçons. Que chacun fasse ce qu'il peut et essayons ensemble de rendre les choses meilleures, mais les moralisateurs réveillent toujours un peu de scepticisme en moi. »

Sa réaction est sans équivoque, il prend la défense de City, tout en laissant un peu d'ouverture en disant « essayons ensemble de rendre les choses meilleures ». Mais ces paroles demeurent remarquables pour ceux et celles qui ont toujours cru en Vincent Kompany comme être humain défenseur de valeurs émancipatoires.

Pour Kompany, il s'agit d'une affaire fâcheuse. Non qu'il ait été le moins du monde inquiété par ces accusations, mais les plaintes concernent chacune des onze années pendant lesquelles il a défendu les couleurs de Man City – et quelques-unes en plus. Si le club venait à être condamné, son nom en serait automatiquement entaché aussi, bien qu'il ne soit pas mis en cause.

Savoir qu'on risque d'avoir travaillé pendant onze ans pour un employeur reconnu coupable d'injustices doit être un coup dur. Bien qu'avec des connaissances des finances et son intelligence, quelqu'un comme Kompany a sans doute dû se poser quelquefois des questions.

Il y a d'ailleurs peut-être plus grave encore. Si jamais le club Manchester City était condamné – ce qui n'est pas du tout sûr – il serait possible qu'au moins une partie sinon tous les trophées de cette époque « frauduleuse » soient considérés comme illégitimes. On n'évoque même pas l'éventualité que la Premier League puisse retirer un certain nombre de trophées, comme ce fut le cas pour Lance Armstrong et ses trophées de vainqueur du Tour de France. Ce serait une grosse déception pour Kompany, et son palmarès de douze récompenses en serait fort rétréci.

Toutefois, ce n'est pas parce qu'il tonne que le tonnerre s'abattra, n'est-ce pas ?

Jouer en Russie ou non ?

La Coupe du Monde de football 2018 a lieu en Russie, un pays qui vit sous la dictature sans liberté d'expression, avec des prisonniers politiques, des assassinats commandités par l'État et du dopage étatique pour les sportifs. Dès lors, ne faut-il pas boycotter ce pays ? L'organisation de ce tournoi n'est-elle pas un exemple type de *sportswashing* destiné à embellir l'image du pays ? Est-ce que la fédération mondiale FIFA ne ferait pas mieux d'organiser ce tournoi dans un pays qui fait preuve de respect pour les droits de l'homme ?

« Je crois en la force d'une interaction positive et des réseaux. Que pouvons-nous obtenir en creusant davantage l'abîme entre des pays ? À chaque fois qu'on peut faire entrer quelque chose de positif dans un pays, il y a une chance d'influencer les gens et leur façon de penser. Construire des murs et d'autres actions de ce genre ne font que séparer davantage les gens. »

Mais ne croyez pas que Vincent Kompany envisage une carrière politique. À trente ans, il jure ses grands dieux dans une interview avec le journal économique *De Tijd*, qu'il ne sera jamais question d'un engagement politique par le biais d'un parti.

« La politique (dans le sens d'accepter un mandat) ne m'intéresse pas le moins du monde, dit-il vivement. Même si on propose de l'argent, c'est non. Je n'ai pas envie d'aller me mettre à genoux pour implorer qu'on vote pour moi ni de simplifier mes idées. J'exprime mon opinion et si des gens ne se déclarent pas d'accord, cela ne change en rien ma journée. Ce que je veux bien faire, par contre, c'est influencer la manière dont les politiques pensent. Ça, c'est une ambition. Je veux faire bouger des choses, motiver, transmettre de la passion. Mais je ne suis pas un homme politique. »

Dans le quotidien néerlandais *De Volkskrant*, il a déjà parlé dans le même sens deux ans plus tôt : « Je continue de m'étonner qu'on m'attribue des ambitions politiques, car je ne suis absolument pas fait pour ça. Je n'en aurais pas la patience et il y a tant d'autres choses que je voudrais voir réalisées. »

Ce qui joue aussi, c'est que Kompany aime bien tenir personnellement les rênes et décider lui-même ce qu'il fait. En politique, on dépend d'un parti, de ses collègues, des membres d'une coalition. Et c'est à peine si on maîtrise son propre agenda.

Kompany dit être un moteur et un inspirateur. Il aurait pu ajouter : un faiseur d'opinion. Il s'est le plus souvent prononcé contre le racisme et pour la tolérance. C'est ainsi qu'il plaide pour qu'on fasse appel à ses propres forces comme groupe démographique, *empowerment*. Ce n'est pas par hasard que sa bibliothèque comprend des livres sur Mahatma Gandhi, Nelson Mandela et Barack Obama. Trois hommes de couleur devenus des dirigeants moraux de leur peuple, qui ont initié d'importants changements sociétaux.

« Une organisation qui n'est pas représentative en matière de diversité ethnique, dit-il, n'est pas en mesure d'envisager les choses d'une perspective différente. Quand on regarde qui occupe les places dans les bureaux de direction et d'autres espaces de pouvoir invisible, c'est là que se trouvent les gens qui tiennent les rênes et qui décident qui aura quel job. Nous n'occupons pas ces positions, nous serons donc toujours des pions dans l'agenda d'autrui au lieu de pouvoir définir nous-mêmes cet agenda. » Et il ajoute : « En tant qu'hommes de couleur, nous devons prendre nous-mêmes la défense de nos intérêts. »

En tant que jeune joueur d'Anderlecht, il a appris le racisme à ses dépens.

« C'était normal pour nous de participer à des tournois et de se faire traiter de 'singes'. Des parents criaient ça. »

À Man City, il a vu son coéquipier Raheem Sterling vivre la même chose. « J'ai aussi été à sa place. C'est arrivé si souvent, que j'aime penser que j'ai trouvé une manière de gérer ça. C'est-à-dire : garder le contrôle et ne pas réagir. »

En combinaison avec ce qu'il vient de proposer ci-dessus :

« Ce que je préfère, c'est aussi d'attaquer ces choses différemment, d'aller participer aux cénacles du pouvoir, de devenir moi-même un détenteur de pouvoir dans des conseils d'administration où les décisions importantes sont prises derrière des portes fermées. C'est là qu'on peut faire une différence et influencer la politique. »

Aux yeux de Kompany, l'égalité des droits n'est d'ailleurs pas seulement une question de races.

« C'est aussi une question de genres, estime-t-il. Nous devons atteindre un niveau où il n'existe plus de plafond de verre pour personne et où les gens sont jugés d'après leurs compétences et leur ambition au lieu de leur origine ou leur genre. »

Un Master of Business Administration

Alors que Kompany joue depuis six ans à Manchester City, il obtient en 2017 un *Global Master of Business Administration* à l'Alliance Manchester Business School. Cela lui prend non pas les deux ans habituels, mais cinq ans d'études à temps partiel. Avec une note finale de 72 sur 100, il l'obtient même avec distinction. Son travail de fin d'études examine les avantages des matches à domicile dans le football.

Il est rare que des footballeurs obtiennent un diplôme de ce niveau pendant ou même après leur carrière (Giorgio Chiellini, joueur de la Juventus et lui aussi défenseur central, l'a également obtenu en 2017). Et c'est encore plus rare qu'ils l'obtiennent dans un établissement à l'étranger, où l'enseignement est prodigué dans une autre langue que leur langue maternelle. Son MBA vaut à Vincent un article dans le *Financial Times* et

il déclare à cette occasion que pour lui, les défis sont « d'une importance vitale ».

« J'ai besoin de ça. Je veux faire beaucoup de choses et comprendre le plus possible. Cela me dérangeait profondément de devoir poser des questions à mon comptable ou à mon directeur général, et que ce dernier me fournisse des informations comme si j'étais un enfant. J'étais aussi ennuyé de ne pouvoir m'engager pleinement (dans mes projets personnels) parce que je manquais de connaissances. »

Il a pourtant besoin de ces projets, car il n'est pas du genre à rester longtemps tranquille.

« Je dois avoir quelque chose à faire, sinon je ne sais pas comment fonctionner. Un *lazy Sunday* ? Je n'en ai pas le souvenir. Maintenant, je suis capable de rédiger un plan d'affaires, mais au début, c'était comme partir à la guerre avec seulement mes poings comme armes. J'ai dû me donner à fond pour y arriver. »

Il considère aussi ses activités financières comme une manière de se changer les idées, encore qu'il ne se soit jamais contenté d'investissements sans but précis.

« Je sais bien ce que je veux réaliser ; au fond de moi, je suis un entrepreneur social », confie-t-il dans *De Tijd*.

Pas besoin d'en chercher les raisons très loin.

« En fait, la responsabilité sociale a toujours été aussi importante que le football pour moi. »

Kompany se passionne pour le concept « créer de la valeur réciproque », en anglais *creating shared value*. Cela signifie qu'une entreprise ou un investisseur n'a pas pour seul objectif de tirer un maximum de profit de son engagement, mais qu'il ou elle aide aussi le ou les autre(s) partenaire(s) du projet à atteindre ses/leurs objectifs. De sorte que tout le monde y gagne et y trouve son bonheur. Du pain béni pour un entrepreneur social autodéclaré comme Vincent Kompany. Lui-même y voit « la

manière pour une entreprise de créer de la valeur pour toutes les parties prenantes et ainsi devenir encore plus prospère. » Il estime que le modèle où l'on entreprend tout en faisant un peu de responsabilité sociale d'entreprise (RSE) en parallèle est dépassé. Le bon système est celui où l'investisseur est récompensé financièrement tout en apportant également un bénéfice à la société. »

Dans ce sens, il plaide en faveur de suffisamment de billets d'entrée au stade à des prix démocratiques pour les supporters « normaux ». « On ne peut pas presser les supporters comme des citrons. On risque à la longue de ne remplir les stades que d'hommes d'affaires et de touristes qui s'en vont dix minutes avant la fin du match pour éviter les embouteillages. Toute l'ambiance se perd. Et, à terme, c'est aussi une menace pour la popularité de ce sport et donc pour le flot de revenus généré par le football. »

Kompany développe deux sortes d'activité économiques : des investissements purement orientés sur le profit financier et des projets d'inspiration sociale. Les premiers financent le plus possible les seconds. C'est pourquoi il a des participations dans une société de limousines, dans l'immobilier, et qu'il a créé un jour deux *sports bars* en Belgique, de belles brasseries où on pouvait regarder des épreuves sportives sur des télévisions à grand écran (Il a dû les fermer assez vite parce qu'ils lui valaient plus de deux millions de pertes).

« Ces investissements doivent être rentables afin de pouvoir soutenir et protéger des projets sociaux, plus vulnérables, tels que le BX Bruxelles », a noté *De Volkskrant*.

Vincent Kompany n'adhérera sans doute jamais à un parti politique, bien qu'il soit partisan d'un engagement politique et sociétal. L'une de ses préoccupations majeures reste toutefois que les gens de couleur soient mieux représentés dans les conseils d'administration. Et pas de doute que Kompany songe alors aussi à lui-même. Ses intérêts sont clairs et l'on peut en déduire la direction qu'il pourrait un jour prendre. Il aime

le sport de haut niveau, une implication sociétale, l'économie, le leadership et la planification. À la croisée de tout cela se situent les plus hautes fonctions dans des organisations sportives. Des clubs de football, par exemple, mais si on vise les sommets – et c'est ce que Vincent fait en général – on songe à terme à un poste très élevé dans, par exemple, la fédération mondiale FIFA, la fédération européenne UEFA, un syndicat de joueurs, une organisation de clubs, une fédération nationale ou d'autres fonctions pour le moins continentales sinon mondiales. Il reste, par exemple, aussi le Comité international olympique. Bien que la question demeure si Kompany s'intéresse exclusivement à la gestion du football ou aussi à d'autres sports. Pour l'instant, il semble surtout se limiter au foot.

« Je ne veux pas entrer dans cet univers de vieux crocodiles, a-t-il dit un jour dans *De Tijd*. Quand on voit tout ce qui va mal à la FIFA. Il n'y a pas la moindre transparence, il est impossible de pousser simplement la porte et de vouloir changer les choses. »

Mais quand vient la question de savoir s'il a envie de succéder au président de l'UEFA de l'époque, il se dévoile un tant soit peu.

« Cette question arrive trop tôt. Parfois, je pense que je devrais l'envisager. Mais c'est la même histoire que celle de la FIFA : il est utopique de penser qu'on peut changer les choses rapidement. »

Autrement dit : en fait, j'aimerais bien, mais je suis encore trop jeune et je dois encore m'y préparer. Et ces organisations doivent d'abord évoluer elles-mêmes.

Une famille avec une femme folle de foot

N'oublions pas que Vincent Kompany a aussi une famille. Il a rencontré Carla Higgs alors qu'il jouait encore à Hambourg, sans doute en 2008. Nettement plus petite que Vincent, cette Britannique volubile aux longs cheveux noirs, toujours impeccablement habillée et maquillée, est issue d'une famille modeste et chaleureuse avec un papa noir et une maman blanche. Leur relation est devenue publique en avril 2010, alors qu'ils participaient en couple à un événement de charité.

Carla Higgs est une femme sans prétention, adorant surtout le foot et la musique, qui (a) fait un peu de sport. Elle a fait partie de l'équipe de foot de l'école et enfilait parfois sa tenue de sport pour une bonne cause. Une partie de sa famille est folle de foot. Elle-même suit le football international depuis qu'elle est toute petite et elle discute de tactique avec son mari, sur un pied d'égalité, précise-t-elle. Parfois, il lui donne raison. « Chez nous, on regardait ensemble Match Of The Day (sur la BBC), raconte Carla Higgs dans le quotidien *De Morgen*, sans aucun doute le meilleur programme du monde, qu'on apprécie le football ou non. » Elle trouve irrésistible le générique populaire à la tonalité de fanfare, diffusé depuis 1970. Aussi Vincent ne lui a-t-il pas acheté pour son trentième anniversaire une sacoche de Louis Vuitton, ni des chaussures Louboutin, ni même un parfum de Givenchy. Non, pas de diamant non plus, mais... UEFA Euro 2016, un jeu vidéo.

Higgs a grandi à Irlam, un village rural à quelque douze kilomètres au sud-ouest de Manchester. Elle a présenté un temps un programme matinal sur Radio Capital FM, une station locale de musique populaire. Lors d'une interview dans le talk-show télévisé *Reyers Laat* à la VRT, elle se fait un peu de pub, avouant qu'elle aimerait animer un programme sportif : « parce qu'on y parle beaucoup et c'est mon point fort ». Et elle ajoute : « Ne suis-je pas faite pour ça, étant donné que je suis mariée à un sportif de haut niveau ? »

On lui donne cette opportunité dans le monde médiatique belge en 2013 dans les festivals de musique Couleur Café, Rock Werchter et Pukkelpop. Elle y récolte des impressions de spectateurs et réalise des reportages d'ambiance pour Studio Brussel, la chaîne radio branchée de la VRT, la radio-télévision néerlandophone de Belgique. Elle a évidemment le désavantage de ne pas ou très peu maîtriser le néerlandais.

La fille de Vincent et Carla, Sienna, naît en 2010. Le couple se marie en 2011 au château Castle Ashby en Angleterre. Vincent fait venir un cuisi-

nier belge pour l'occasion, qui sert entre autres des crevettes belges et des gaufres de Liège aux invités.

Le couple accueille son premier garçon, Kay, en 2013, et deux ans plus tard un deuxième fils, Caleb. Les trois enfants ont aussi bien la nationalité anglaise que belge. Les deux garçons ressemblent comme deux gouttes d'eau à leur père et leur grand-père.

Vincent a fort à faire avec sa progéniture.

« Il n'existe pas de job plus prenant que d'être parent, avoue-t-il. Le stress de jouer devant quatre-vingt-dix mille spectateurs est supportable, mais assumer la responsabilité de mes enfants est de loin la tâche la plus lourde de ma vie. »

« À la maison, il lui est facile de se distancier des émotions du football. Après une défaite ou une blessure, il n'est pas du genre à se défouler sur sa famille », raconte Clara. Mais éduquer trois enfants, c'est un sacré boulot. »

Avec sa nonchalance naturelle et son sang-froid, Vincent s'imaginait sans doute qu'éduquer ses enfants marcherait comme sur des roulettes, mais cela ne paraît pas toujours être le cas. Carla l'assiste sans le moindre doute à mettre les points sur les « i » et à faire respecter les règles par les enfants. Vincent a d'ailleurs grandi dans une famille comparable : deux garçons et une fille. De son côté, Carla n'a jamais fait mention de frères ou sœurs dans la presse.

L'épouse de Vincent n'accorde jamais d'interviews, respectant le souhait de son mari de protéger leur vie privée. Mais elle fait une exception en 2014. Elle accorde alors une interview au quotidien belge *De Morgen* pendant, notez-le bien, un match de football au stade de Manchester City que son mari est en train de disputer. Sa déclaration à la fin de l'introduction à cet entretien en dit long :

« Je ne suis pas la nana blonde emmenant un chihuahua dans son sac à main. »

« Nous sommes des contraires, dit-elle sur leur couple. Lui est un gentleman, toujours correct et tiré à quatre épingles. Il est toujours très conscient de ce qui convient ou pas. Moi, je suis un électron libre. Je suis bruyante et directe. Mais aujourd'hui, je ne peux plus toujours me permettre d'être cette Carla impulsive. Bien que j'essaie toujours de rester moi-même. »

Elle n'a pas la grosse tête : « Je suis tout simplement une fille de Manchester, j'aime le foot et la musique. »

Pendant tout l'entretien dans les tribunes de l'Etihad Stadium, Carla ne tient pas en place, semblable à un volcan d'émotions. Au grand dam d'un steward qui lui demande de rester assise. Mais Carla Higgs est comme ça : vive, parfois excessive, passionnée, omniprésente, faisant tout sauf tapisserie. C'est plutôt une boule d'énergie prête à exploser.

Elle ne semble pas du tout prétentieuse. Les voyages avec son mari au Congo l'ont forcée à regarder la réalité en face.

« Il est si facile de se laisser aller et de se lamenter parce qu'il pleut. Alors j'ai honte quand je pense à tous ces gens rencontrés en Afrique, qui n'avaient même pas de quoi nourrir leurs propres enfants. »

C'est une attitude qu'ils essaient aussi de transmettre à leur progéniture.

« Oui, c'est sûr, nos enfants sont nés dans une situation confortable, mais nous estimons nécessaire de leur rappeler clairement que nous n'avons pas toujours été si à l'aise. Et que les gens n'ont pas tous autant de chance dans leur vie. »

Nous clôturons ce chapitre en chanson, avec l'hymne emblématique des fans de City, entonné sur l'air de *Mrs. Robinson* de Simon and Garfunkel (1968) :

*And here's to you Vincent Kompany. City loves you more than you will know.
Woah woah woah.*

10

**DE LA
RÉSURRECTION
DE DIABLES
« MORTS »**

Les footballeurs ont la réputation de s'écrouler pour un rien dès qu'ils se retrouvent sur un terrain. Pour Kompany, pénétrer sur une pelouse, c'est se sentir un guerrier qui part au combat pour l'honneur et la patrie. Un soldat qui se bat corps et âme, jusqu'à la mort dans les tranchées entourant le point de penalty.

Prenons ce match du tour éliminatoire pour le tournoi final de la Coupe du Monde 2014 avec la Belgique, autrement dit les Diables Rouges, contre la Serbie. Lors d'un corner, Kompany prend le coude du gardien serbe Stojkovic en plein visage. Son nez saigne. Il continue à jouer.

Le diagnostic à l'hôpital plus tard dans la soirée indique une fracture du nez, une fissure dans l'orbite et une légère commotion cérébrale.

« Tout ce qu'on ne fait pas pour son pays ! » tweete-t-il.

Kompany n'aurait jamais dû poursuivre le match. Mais, raconte-t-il dans la série télévisée *Iedereen duivel* : « Je n'aurais jamais accepté que le médecin décide de me faire remplacer. On en serait venu aux mains au bord du terrain. Beaucoup de gens ont interprété ça comme une attitude héroïque, ce qu'elle n'est évidemment pas. J'en ai plus honte que je n'en suis fier. C'était tout à fait immature d'agir comme ça. »

La Belgique l'emporte sur un score de 2-0.

« Je ne sais plus respirer et je ne vois plus rien, mais c'est fantastique », s'exclame-t-il encore pendant le tour d'honneur, selon *Sporza*.

Le moment de joie le plus insensé pour Vincent Kompany et les Diables Rouges se déroule sur la Grand-Place de Bruxelles. Avec quelques dizaines de milliers de fans, tous habillés, déguisés ou affublés de couleurs belges, ils célèbrent à partir d'un balcon de l'hôtel de ville, la médaille de bronze amplement méritée à la Coupe du Monde en Russie 2018, après une victoire par 2-0 contre l'Angleterre. Comme ça fait du bien ! En maître de cérémonie, Eden Hazard se dévoile en véritable DJ excitant la foule, la casquette noire à l'envers sur la tête. Sur le terrain ou ailleurs, c'est l'homme qui mène le show.

La Belgique n'avait plus remporté de prix depuis la médaille d'argent à le Championnat d'Europe en 1980, après une défaite en finale contre l'Allemagne de l'Ouest de Horst Hrubesch, le buteur d'acier, conçu dans les ateliers du constructeur de machines Krupp Stahl.

Cette route vers le bronze a coûté tant de peine et d'efforts ! Pour Kompany, elle dure même quatorze ans, depuis ses débuts en 2004. Tout ce qui pouvait mal tourner tournait effectivement mal dans cette période : mauvais résultats, stratégie inexistante, manque voire absence de cohésion et d'engagement, amateurisme, changements d'entraîneurs, qualité moindre des joueurs, malchance et *tutti quanti*. Dans la première décennie de Kompany chez les Diables Rouges, chaque minute n'était que *blood, toil, tears and sweat* (du sang, du labeur, des larmes et de la sueur) selon les célèbres paroles de Winston Churchill.

Dans cette période de ténèbres, les Diables Rouges sont parfois rebaptisés les Diables Morts.

« J'ai été l'entraîneur d'Anderlecht de 1999 à 2002, me confie Aimé Anthuenis. Chez les Belges, on avait alors un seul énorme talent dans notre académie de jeunes à Neerpede : Kompany. 'Nous avons un deuxième Desailly dans nos rangs', disaient les entraîneurs des jeunes. »

Le 20 août 2003, Vincent a six matches avec l'équipe première d'Anderlecht dans les jambes. Cela n'empêche pas Aimé Anthuenis, alors qu'il a entre-temps quitté Anderlecht, d'affirmer que Vincent n'est plus très loin d'une sélection nationale. Il est sous le charme de la combinaison de la taille avec la vitesse de Kompany : des propriétés qui se présentent rarement ensemble. Il estime que Kompany joue avec le flair de quelqu'un qui « combine depuis dix ans des matches de compétition et de Champions League ».

Anthuenis est resté l'architecte de l'équipe anderlechtoise qui a pris les scalps en Champions League du Real Madrid, de Manchester United, de la Lazio de Rome et du PSV. Il sélectionne Kompany pour le match

contre l'Estonie. « Pour apprendre à connaître la vie et l'ambiance dans l'équipe nationale », car Vincent ne joue en effet pas cette rencontre.

Des débuts contre les champions d'Europe

Les premières minutes de Kompany avec les Diables Rouges sont marquantes. C'est un match amical, mais la Belgique affronte l'équipe de France qui est championne d'Europe en titre. En ce jour de février 2004, il devient le cinquième plus jeune Diable Rouge de tous les temps avec ses dix-sept ans et 314 jours.

La Belgique s'incline par 2 à 0. Kompany ne se débrouille pas mal contre... des Desailly, Thuram, Vieira et Zidane. Il est convaincu de pouvoir tenir à ce niveau. La vitesse du jeu demande certes une adaptation, et il ne faut pas perdre sa concentration une seule seconde. Pour le deuxième but, il se fait avoir par Zidane, ce qu'il impute à un manque d'expérience.

« Comment ai-je pu être si stupide ? Je savais qu'il allait me passer par l'extérieur à droite. »

Selon le coach national Anthuenis, il est trop resté collé à sa position au lieu d'aller suivre de près le deuxième attaquant français quand il décrochait. Mais l'entraîneur est sous le charme, surtout de la seconde mi-temps de Vincent.

« Pourquoi je l'ai sélectionné ? Parce que nous ne disposions pas d'un excédent de talents. Vincent était aussi très mature pour son âge. C'est typique pour les joueurs noirs. J'ai l'impression qu'ils mûrissent plus vite, entre autres parce qu'ils ont souvent dû combattre des préjugés. Et Vincent est intelligent. Il n'a pas été brimé à la maison, il était conscient de ses droits et de ses devoirs », me raconte-t-il.

Si le jeune Bruxellois de dix-huit ans joue avec succès trois matches entiers, le nombre de buts adverses donne un peu le tournis.

C'est en mai 2005 que Kompany remporte sa première victoire avec la Belgique. Les Diables battent une équipe néerlandaise un peu indolente par 0-1, elle qui était pourtant demi-finaliste européenne, et se trouve cinquième du classement mondial alors que la Belgique occupe la 42ème place à cette époque. En plus, les Pays-Bas n'avaient plus perdu de match amical depuis cinq ans. Du coup, *Het Laatste Nieuws* magnifie l'exploit : « Van Nistelrooy, Makaay, Kluivert, Van Hooydonk : Kompany les a tous mis dans sa poche. Mises à part deux ou trois petites imperfections, il a été magistral aux côtés de Timmy Simons. »

« Du point de vue de l'organisation, j'ai joué le match parfait, admet Kompany. C'est logique, avec l'âge, j'acquiers plus d'expérience et j'apprends de mes fautes. »

Le résultat est un stimulant pour les éliminatoires de la Coupe du Monde 2006. Les Diables Rouges affrontent, entre autres, l'Espagne, la Serbie-et-Monténégro et la Bosnie-Herzégovine. La répétition générale se déroule en Norvège et se termine sur un score de 2-2. À la 66ème minute, Anthuenis fait pour la première fois remplacer Kompany. Il le trouve trop nonchalant, n'est pas satisfait de la coopération dans la défense et estime que Vincent aurait dû disputer le duel aérien lors du premier but adverse. Il hésite sur les onze de base à aligner pour commencer les éliminatoires de la Coupe du Monde : Kompany ou Van Buyten qui a moins de classe, moins de vitesse et qui commet de temps à autre une erreur, mais qui a plus d'expérience et un meilleur jeu de tête ?

On est le 4 septembre 2004. La Belgique se prépare pour ses premiers pas en Coupe du Monde. Mais les Diables Rouges font chou blanc avec un match nul contre la très modeste Lituanie ; ils marquent bien un but, mais il en encaissent un aussi. Van Buyten a été préféré à Kompany et il est à la base du but encaissé en dégageant un ballon de la tête en plein centre. Kompany entre en jeu dans la seconde mi-temps comme arrière droit et avance vers le milieu. *Het Nieuwsblad* qualifie sa partie de « très solide » et écrit qu'il est désormais aussi « le moteur au milieu de terrain ». Le jeune homme joue avec du culot, il donne de bonnes passes et

pousse les troupes en avant. Il marque presque le but de la victoire, mais son tir passe juste au-dessus du cadre. Un journal est d'avis que « le rare talent de Kompany ne doit plus jamais être absent. Anthuenis doit envisager sérieusement de l'aligner au milieu du terrain ».

La honte de Santander

Lors de la victoire 2-0 de l'Espagne contre la Belgique, Kompany et Cie ne méritent certes pas le prix du public. Si Anthuenis n'a pas hésité à faire jouer Kompany dès le coup d'envoi, il hésite cependant sur son rôle : avec sa créativité au milieu de terrain ou avec sa vitesse dans la défense ? Il se décide pour la défense. Kompany se trouve en face de joueurs de classe mondiale comme Puyol, Raúl et Xavi. Il fait naufrage avec toute l'équipe. Le coach avait demandé de jouer très sobrement et de laisser tomber toutes les frivolités.

Vincent reconnaît ses torts pour le premier but adverse.

« J'aurais dû dégager ce ballon. Point. Je ne serai pas fâché si des gens me critiquent sur ce point. Je pouvais dégager ce ballon n'importe où ou essayer de relancer une attaque en gardant la maîtrise du ballon. Je n'ai jamais appris chez les jeunes à dégager un ballon à l'aveugle. Ce n'est pas que je veuille faire étalage de quoi que ce soit, j'essaie précisément de jouer le plus efficacement possible. Cela veut dire aussi que je n'essaie pas seulement de défendre mais aussi de construire. »

Pour le deuxième but, il rejette sa responsabilité, expliquant qu'il croyait que ses coéquipiers allaient dégager le ballon et que c'est la raison pour laquelle il a quitté sa position.

« Je n'ai pas le droit à l'erreur et ça ne me pose pas problème d'être jugé sans que mon âge soit pris en compte. Ce n'est pas en étant toujours satisfait de soi qu'on progresse », ajoute-t-il encore.

Cette semaine-là, le plus grand talent du football belge se retrouve dans le collimateur. Arrivant une demi-heure en retard à un entraînement, il invoque comme excuse des problèmes d'estomac. Plus tard, la vraie raison de son retard est révélée : il avait oublié ses chaussures à crampons.

« Mon sac pour l'école ressemble à mon sac de sport et j'avais pris le mauvais. »

Vincent est aussi le seul joueur à ne pas porter la cravate avec le logo de la fédération. Il l'explique par son déménagement à Ganshoren : la cravate est dans un carton qu'il n'a pas encore déballé. En plus, le sponsor principal Nike est mécontent de voir Vincent se balader avec un sac Adidas, son sponsor personnel. Vincent résout vite le problème en fourrant son propre sac dans un sac en plastique.

L'entraîneur Anthuenis ne s'énerve pas pour autant.

« Même en approchant de la soixantaine, je peux m'imaginer dans la situation d'un jeune de dix-sept ans un peu tête en l'air. Je suis plutôt nonchalant, moi aussi. Qui sait, j'oublierai peut-être mes lunettes ou mes clés de voiture tout à l'heure, il m'arrive tout le temps des trucs pareils. À Kompany aussi. »

Mais ces petits incidents n'échappent pas à l'attention médiatique. Kompany a atteint la maturité aux niveaux technique et tactique footballistiques, mais pas en matière de discipline et de compétences mentales, entend-on dire. Lui-même explique que ce n'est pas une question de nonchalance, mais de distraction.

Contre la Serbie, ça tourne mal : 0-2. *Het Laatste Nieuws* accorde un huit, la note la plus élevée, à un seul joueur. « Kompany était de loin le meilleur. Après le 0-1, il a avancé d'une ligne vers le milieu de terrain et c'était le seul à avoir des idées et des actions. Appliqué dans les duels, très fort dans la relance. » Mais les jeux sont faits : les chances que la Belgique puisse disputer la Coupe du Monde en 2006, sont quasiment réduites à zéro. Kompany prononce les paroles historiques : « Je présente ici mes excuses au nom de toute l'équipe. »

Il est grand dans la défaite, ce jeune homme de dix-huit ans.

Une nouvelle année, un nouveau départ ? Pas dans le match amical disputé en Égypte. Une équipe d'Égypte fort adroite remporte un an plus tard la Coupe d'Afrique des Nations.

La Belgique joue de malchance aussi. À 0-0, un arbitre assistant égyptien annule un but belge tout à fait valable quand Kompany lance astucieusement Buffel en profondeur. Kompany aspirait à tenter cette expérience au milieu droit du terrain, mais il est remplacé à la 58ème minute. Anthuenis me confie : « Il y a eu beaucoup de longues discussions sur la meilleure position de Vincent. Il était défenseur central dans son club, mais il se débrouillait plus que bien au milieu. »

Les points forts de Kompany, estime-t-il, sont sa puissance et sa flexibilité. Quasiment imbattable dans le un contre un, très athlétique... Bref, il avait tant de talent qu'Anthuenis voulait le tester au milieu du terrain.

« Mais non comme milieu central ou défensif. Nous jouions un 4-3-3 avec Kompany à droite, mais plutôt à l'intérieur et pas collé le long de la ligne. Pourquoi à droite ? Parce qu'il avait notamment aussi une bonne capacité de course, une excellente technique, un très bon tir et que je croyais pouvoir le pistonner ainsi vers l'avant. » Box-to-box.

« Il faut bien admettre que personne n'était convaincu du rôle de Vincent au milieu du terrain, même pas lui-même. »

Au cours du match, il souffre d'un blocage au dos, comme « du béton », à cause du terrain trop dur, raconte Vincent.

« Mais ce ne doit pas être une excuse. J'ai mal joué. Le président de la fédération a le droit d'être mécontent, vous autres, les journalistes, et les supporters en avez le droit aussi. »

La Belgique l'emporte à domicile contre la Bosnie-Herzégovine par 4 à 1. Au centre de la défense, pour la deuxième fois le duo Kompany-Van Buyten. Et ça marche. Kompany surprend.

« J'ai trouvé un équilibre entre jouer intuitivement et rationnellement. Il y a quelques mois, je jouais peut-être encore trop à l'instinct, ce qui peut être dommageable pour l'équipe parce que je dépense trop d'énergie inutile. Aujourd'hui, j'ai un peu plus d'expérience et je sais que chacun doit d'abord s'en tenir à son propre rôle. Dans mon cas, c'est de défendre avec sobriété. »

Le nouveau Kompany est arrivé.

Ce qu'il disait impressionnait

Quel regard l'entraîneur national Anthuenis porte-t-il rétrospectivement sur Vincent Kompany ?

« On sentait qu'il avait une personnalité qui dégageait quelque chose. Il disait ce qu'il pensait et il impressionnait par ce qu'il disait. Les joueurs l'acceptaient. Et on a de toute façon le droit à la parole, indépendamment de son âge. En tant qu'entraîneur, on voit très bien quel joueur pourra devenir entraîneur plus tard. Parce que ces joueurs ont ça en eux : ils participent à la réflexion, ils sont un peu les assistants du coach pendant le match. C'est moins superficiel que de simplement jouer le match. Moi, ça ne m'étonnerait pas que Kompany devienne coach un jour. »

Des paroles prophétiques...

« Vincent avait tellement de talent qu'il prenait parfois des risques ou expérimentait en défense avec sa créativité, mais il était encore si jeune et il fallait juste lui dire en tant que coach qu'il valait mieux éviter. Les leaders sont souvent têtus et brillent justement parce qu'ils osent faire ce que personne d'autre n'ose. Mais à ce moment-là, c'était encore prématuré. Cela faisait partie de son développement et il en a tiré des leçons. Quand on est si compétent, on le montre. Et c'est une bonne chose. »

En mai 2010, l'entraîneur national de l'époque Georges Leekens fait de Kompany le capitaine des Diables Rouges. Leekens fait cela parce que

Vincent est selon lui, outre un excellent footballeur, un meneur par nature, sur le terrain et ailleurs, et en plus un représentant idéal d'une nouvelle génération multiculturelle et plurilingue, capable de s'affirmer. Thomas Vermaelen espérait hériter du brassard de capitaine et il n'a pas caché sa déconvenue.

Kompany est en effet le meilleur choix. Il était suivi de près avec méfiance, « notre intellectuel », et oui, il était parfois qualifié de prétentieux. Mais personne ne pouvait ignorer ses qualités et son énorme présence sur le terrain et en dehors. Et Kompany était capable de transmettre à ses coéquipiers son ambition effrénée et immodérée. C'était sa qualité la plus importante de toutes et elle valait de l'or.

Kompany doit être en ce vingt-et-unième siècle le premier footballeur belge qui manifeste l'ambition de rejoindre les meilleurs du monde. Jusqu'à son arrivée dans le monde du football, personne n'avait même jamais ne fût-ce qu'*imaginé* que les Diables Rouges puissent disputer la finale d'un tournoi. La Belgique semblait trop petite, trop modeste et surtout pas assez talentueuse, se contentant de jouer le rôle d'outsider avec des équipes combatives mais peu flamboyantes. Vers la fin du vingtième et le début du vingt-et-unième siècle, il paraissait impossible qu'une équipe sportive masculine belge puisse convoiter la place de numéro 1 mondial.

C'est pourtant ce qui arrive en novembre 2015 : la Belgique s'empare de la première place du classement mondial de la FIFA, d'abord jusqu'en avril 2016. Elle s'y réinstalle de septembre 2018 jusqu'en mars 2022. Quatre ans au total, et cela pour un petit pays de onze millions d'habitants. Sans Kompany comme moteur, ce n'aurait pas été possible, sans diminuer pour autant les mérites du quatuor De Bruyne-Lukaku-Hazard-Courtois et des autres joueurs. Les aventures belges aux Coupes du monde 2014 et 2018 ont ouvert la voie.

La génération dorée à la Coupe du Monde au Brésil

Pour la première fois, Kompany participe à une phase finale de Coupe du Monde en 2014, au Brésil. Les troupes y sont emmenées par un ancien joueur et participant à la Coupe du Monde, Marc Wilmots, un type pragmatique de 45 ans. Les Diables Rouges forment une génération dorée, la meilleure qu'ils aient jamais eue : presque tous les joueurs sont âgés entre vingt-cinq ans et le début de la trentaine, et presque tous les titulaires des Diables évoluent dans des compétitions de grande renommée.

Les fers de lance en sont Thibaut Courtois et Toby Alderweireld (Atlético Madrid), Thomas Vermaelen (Arsenal), Jan Vertonghen, Moussa Dembélé et Nacer Chadli (Tottenham), Vincent Kompany (Manchester City), Kevin De Bruyne (Wolfsburg), Axel Witsel (Zenith Saint-Petersbourg), Marouane Fellaini (Manchester United), Romelu Lukaku (Everton), Eden Hazard (Chelsea) et Dries Mertens (Naples). La vedette absolue est le dribbleur gaucher miraculeux Eden Hazard, qui vient de remporter le titre de champion de la Premier League avec Chelsea. Mis à part Lionel Messi et Cristiano Ronaldo, il a sans doute été à un certain moment le meilleur footballeur aux intentions offensives au monde. Un génie.

Peu de temps avant le tournoi, Aimé Anthuenis évalue Kompany :

« Sans Kompany au Brésil, on a une équipe qui évolue à soixante ou soixante-dix pour cent de ses possibilités. La défense seule perd déjà la moitié de ses qualités sans lui puisqu'il en est le crack et que ce n'est pas l'abondance dans cette zone. Primo : il allie toujours une belle pointe de vitesse à une bonne flexibilité en défense. Deuxio : il est très fort dans le jeu aérien et sait relancer proprement. Il prend aussi moins de risques. Avant, il osait de temps à autre faire étalage de sa grande classe en sortant de la défense et dribblant un ou deux adversaires avant de faire une passe. Et tertio : son influence en tant que capitaine est inestimable. Oui,

il est parfois blessé, mais cela peut aussi être un avantage, car beaucoup de joueurs arrivent à un tournoi complètement épuisés. »

Vincent Kompany est de la partie dans cette Coupe du Monde contre l'Algérie (2-1) et la Russie (1-0), mais il reste sur la touche avec une blessure à l'aine pour le match contre la Corée du Sud (1-0). Il est de retour et tient bon dans la huitième de finale où la Belgique affronte et bat les États-Unis par 2 buts à 1. Et il entame aussi le quart de finale contre l'Argentine de Messi. La Belgique pousse un soupir de soulagement en voyant que son corps semble tenir le coup.

Vient ensuite une phrase que l'on préfère ne pas écrire en tant qu'auteur d'une biographie sur Kompany. Ce cinq juillet dans la ville de Brasilia, après à peine sept minutes de jeu, Kompany perd le ballon. Il s'avance après une feinte vers le milieu, évite Higuain, mais perd soudain la maîtrise du ballon. Mascherano récupère et sert Messi. Ce dernier se débarrasse de De Bruyne et Fellaini en dribblant, passe vers la droite où Angel di Maria veut à son tour jouer en profondeur à droite vers Pablo Zabaleta qui s'approche de la surface de réparation. Mais le ballon est dévié malencontreusement sur le pied droit de Vertonghen et parvient parfaitement par un rebond en cloche dans la foulée de Higuain. L'attaquant reprend de volée et inscrit par ce seul but le score final : 1-0.

La Belgique ne se crée pratiquement aucune occasion contre des Argentins aussi virils que rusés et elle se fait éliminer à juste titre. N'empêche que mise à part cette unique petite faute, Kompany a joué un excellent tournoi. Avec sa bonne vision du jeu, sa puissance dans les duels et son calme, il a été solide comme un roc.

Les ambitions belges lors de la phase finale de la Coupe du Monde 2018 en Russie ne sont certes pas inférieures à celles du Brésil. Bien au contraire, sous l'entraîneur national Roberto Martinez, le gentleman tacticien, l'ambiance a l'air formidable et on ose prononcer le mot « ré-

colter » en combinaison avec « Il est temps de... » Surtout après l'élimination malencontreuse contre le Pays de Galles en quart de finale du Championnat d'Europe 2016. En l'absence de Kompany d'ailleurs ; diverses blessures l'ont toujours écarté des phases finales de Championnat d'Europe.

Dans la sélection pour la Coupe du Monde 2018, il n'y a plus qu'un seul joueur évoluant dans une équipe belge, Leander Dendoncker. Les 21 autres ont des employeurs étrangers et exactement la moitié des 22 joueurs évolue dans la Premier League. De Bruyne est devenu une sorte de métronome à Manchester City. Vermaelen a rejoint le club de Barcelone. Deux joueurs sont entre-temps partis en Chine, Witsel et Carrasco, mais leur niveau n'en a pas du tout souffert. La Belgique possède aussi un gardien de but dont on dit qu'il fait partie des meilleurs du monde : le grand Thibaut Courtois.

Partant de l'expérience de la précédente Coupe du Monde, la Belgique se nourrit d'espoir, surtout si Kompany reste indemne de blessures, ce qui est plus ou moins la question la plus importante qui préoccupe les Belges en ce mois de juin. Il ne l'est pas (tout à fait) pour les deux premiers matches, mais la Belgique se défait sans trop de soucis du Panama et de la Tunisie. Dans le troisième match, avec une équipe presque B contre l'Angleterre, Vincent fait son entrée à un quart d'heure de la fin et contribue à sécuriser la victoire par 1 à 0.

Le somnifère de Kompany

Les trois matches légendaires qui suivent sont profondément gravés dans la mémoire footballistique collective belge. D'abord, la Belgique fait un retour héroïque contre le Japon après avoir été menée 0-2. Ensuite, c'est le Brésil qui l'attend, les grands prêtres du football raffiné, avec entre autres les stars mondiales Neymar, Gabriel Jesús, Thiago Silva et Willian. La Belgique joue avec du culot, avec un 3-5-2 et De Bruyne comme attaquant le plus avancé.

L'histoire du premier but est liée à une anecdote. Ayant pris un somnifère la veille, Kompany se réveille avec un retard royal vers 13 heures. Il rate donc l'exposé sur les phases arrêtées. Mais après son « petit-déjeuner », il signale à tout hasard que, pour les corners, le Brésil copie la tactique de Manchester City, l'équipe de Kompany. Une information glanée à l'occasion d'une visite de l'entraîneur national brésilien à Manchester.

« On peut les contrer, dit Kompany, si nous évitons les trois joueurs qui couvrent nos joueurs en mouvement. Cela semble possible car ils se mettent toujours à la même place. »

Martinez adapte alors la tactique à la dernière minute.

Les joueurs appliquent les instructions. À la treizième minute, sur un corner, Kompany surgit de biais au premier poteau et dévie le ballon de la tête, qui touche la tête de son coéquipier à City, Fernandinho, et finit sa course au fond des filets. La Belgique mène 1-0. Avant même la demi-heure de jeu, De Bruyne double la mise par un tir à distance à mi-hauteur dans le coin. Si le Brésil marque bien plus tard à son tour, il ne peut empêcher la victoire belge, la plus importante de tous les temps sans doute, et ça contre les quintuples champions du monde. Enfin, nous battons une des toutes grandes équipes dans une phase finale, et précisément les seuls véritables dieux du football. Si Eden Hazard a été insaisissable, ce sont les Diabes Rouges en tant qu'ensemble qui ont sorti pour ce tournoi un football attractif, enthousiaste, soigné, rapide et pétillant !

Dans la demi-finale, Kompany et Cie réussissent à peine à ébranler une équipe de France attentiste et défensive, qui l'emporte sur un corner. La France qui gagne finalement la Coupe du Monde. Le match pour la médaille de bronze contre l'Angleterre sera *a piece of cake* pour les Diabes Rouges : 2-0.

Kompany termine le tournoi sans le moindre carton jaune.

Il dresse le bilan dans la presse : « Nous avons fait vibrer notre pays. Pendant toute notre jeunesse, nous avons considéré avec admiration l'équipe belge du Mexique 1986 : elle était notre référence. Eh bien, nous avons franchi un pas de plus. Terminer troisième d'une Coupe du Monde : c'est unique. Nous nous sommes montrés sous notre meilleur jour. Quand on voit les grandes nations qui sont sorties précocement, on ne peut que constater que la Belgique a été fantastique. Nous avons joué sept matches et nous en avons gagné six ! J'ai déjà vécu beaucoup de choses au long de ma carrière, mais ceci fait indiscutablement partie des plus grands moments. »

« Dans quinze ans et plus, nous nous souviendrons encore et reparlerons de cet exploit. Même si on n'a pas gagné la Coupe du Monde, c'est un peu comme si on l'avait fait quand on voit cette marée humaine en liesse », dit-il au balcon de l'hôtel de ville à Bruxelles.

Des adieux à trente-trois ans

Vincent Kompany fait ses adieux à trente-trois ans, sans le savoir, lors d'un match contre l'Écosse en juin 2019 dans le cadre des éliminatoires pour le Championnat d'Europe. Une fin en beauté par une victoire de 3-0. Bien qu'il soit remplacé à la mi-temps, 32 000 spectateurs le voient une dernière fois effectuer des tacles au mépris de son intégrité physique, dégager des ballons de la tête et diriger la défense comme s'il était Napoléon. Il n'est déjà plus capitaine depuis longtemps à cause de ses fréquentes blessures ; cette tâche incombe désormais à Eden Hazard qui parle la plupart du temps plus volontiers avec ses pieds qu'avec sa bouche.

Le 29 août 2024, Kompany figure sur la liste éternelle des Diables Rouges à la onzième place avec 89 matches. Diverses blessures lui ont coûté des dizaines de duels. Il totalise dans ses matches quatre buts, six passes

décisives, quatorze cartons jaunes et deux rouges. Il a une seule médaille en poche, une de bronze.

Mais ça, ce ne sont que des chiffres, des statistiques... La véritable signification de Vincent Kompany pour les Diabes Rouges ? Il a été d'une valeur inestimable. Au cours des années sombres de l'équipe nationale, sans participations aux Coupes du monde, il a contribué à ébaucher une belle campagne médiatique, avec entre autres le programme télévisé *Iedereen Duivel*, qui a réveillé l'enthousiasme des supporters. Cette campagne a été réalisée avec la maison de production dans laquelle il a des intérêts, Bonka Circus.

« Ça fait dix ans que je joue pour les Diabes », explique-t-il en 2015. Au début, il n'y avait rien. Il n'y avait pas d'âme, c'était ennuyeux et les joueurs ne demandaient qu'à rentrer le plus vite possible. Depuis le match à l'extérieur contre l'Autriche, quelque chose a changé. J'y ai discuté avec des supporters et j'ai pris une décision personnelle : si tous ces gens mouillent la chemise, moi aussi. C'est la raison pour laquelle je me suis mis à discuter presque trois ans avant la Coupe du Monde avec la fédération pour pouvoir faire ce programme. L'objectif était de rapprocher les supporters de l'équipe. Mais je comprends qu'il existe un conflit d'intérêts et je l'avais d'ailleurs prédit. »

Contentons-nous ici de la constatation que Vincent Kompany a été le levier dont l'équipe belge, et le football belge en général, avait grand besoin pour devenir numéro 1 mondial. Et qu'il peut se considérer comme un des leviers qui ont su créer un sentiment analogue dans le monde du sport belge. Plus tard, par exemple, les hockeyeurs belges gagneront la médaille d'or aux Jeux olympiques, ils seront champions du monde et à leur tour premiers du classement mondial.

Finalement, Kompany n'a pas seulement donné plus de confiance en soi, un tableau d'honneur et une grande fierté au football belge et au sport belge en général, cela vaut aussi au niveau de la société pour la

Belgique en tant que pays et pour les Belges. Depuis la médaille de bronze, c'en était définitivement fini de *brave little Belgium*, de cette éternelle modestie et cette soumission servile. Vive l'ambition, la confiance en soi et le culot ! Désormais, la Belgique sera un pays-pilote. Comme un parfait mélange de désinvolture méridionale et de rigueur germanique.

**UN COACH
DÉBUTANT ET
SON AMOUR DE
JEUNESSE :
UN DÉFI**

Une surprise ? Pas vraiment. Ce retour semblait écrit dans les étoiles. Pourtant, la nouvelle fait l'effet d'une bombe en ce 20 mai 2019. Alors que c'était une évidence pour qui connaît un tant soit peu Kompany.

Le moment est génialement choisi : moins d'un jour après l'amère constatation qu'Anderlecht n'aurait pas droit au niveau européen la saison suivante. Pour la première fois en cinquante-six ans ! L'ultime humiliation pour le porte-drapeau du football belge. Sixième au classement final de la compétition après les play-offs. Sixième seulement ? Une véritable crise réclamant une révolution.

Le matin, Vincent Kompany annonce sur Facebook qu'il quitte Manchester City. Juste avant le déjeuner, il précise pourquoi. Il s'est découvert une nouvelle destination : le Royal Sporting Club Anderlecht. Après une absence de treize ans, « le prince du parc Astrid » rentre chez lui. Dans une lettre ouverte, il écrit : « Les trois prochaines années, j'assumerai le rôle de joueur-entraîneur au RSC Anderlecht, le top de ce que la Belgique peut proposer au niveau du football. Cela peut paraître une surprise, mais c'est la décision la plus passionnée et la plus raisonnée que j'aie jamais prise. »

L'entrepreneur Marc Coucke a repris le RSC Anderlecht en décembre 2017.

« Mais les résultats sportifs ne sont pas à la hauteur. Le club a l'air robuste et en même temps fragile. Coucke et le directeur sportif Michael Verschueren me demandent mon avis. Je propose mon aide. »

Un peu plus tard, le club engage un ancien joueur d'Anderlecht, Frank Arnesen, comme directeur technique.

« Nous nous sommes concertés pour voir comment développer un style de jeu solide, offensif et attrayant. »

Suite à cette discussion, ils ont proposé « de manière tout à fait inattendue, la position de joueur-manager » à Vincent. Anderlecht est en crise : du point de vue sportif, financier, administratif voire existentiel. Le club

semble dérouter, avoir perdu son âme et découvrir sans cesse des cadavres dans les placards. Kompany doit reconstruire une équipe désorganisée, composée de trop de joueurs de qualité insuffisante. Selon son frère François : « Vu la (précédente) saison catastrophique, il ne se faisait pas beaucoup d'illusions. Ce n'est pas un magicien ! »

Ce même frerot révèle que Vincent « veut un jour devenir coach de Manchester City ». Mais il s'agit d'abord de remettre Anderlecht sur les rails et d'y faire ses adieux comme joueur.

Le grand frère de trente-trois ans a de toute façon beaucoup d'inspiration pour son nouveau job.

« À City, ces trois dernières années, j'ai énormément appris d'un entraîneur incroyable, qui a ravivé ma passion pour le football. City joue le football que je veux jouer. »

L'arrivée de Kompany, venant d'un des meilleurs clubs du monde et d'une compétition du plus haut niveau, dans un pays modeste comme la Belgique, déconcerte pour le moins. Il garantit prestige et succès internationaux. Son travail titanesque au club commence plus d'une fois vers huit heures du matin pour ne se terminer que vers dix heures du soir. Pour lui, c'est une superbe plateforme pour mettre une belle fin à sa carrière de joueur et entamer celle d'entraîneur. Il n'y avait sans doute pas de meilleur choix à faire.

Des questions surgissent cependant. Kompany ne possède pas la moindre expérience de coach à cette époque. Sera-t-il en mesure de combiner, en plus, le double rôle de joueur et de manager ? D'autant plus qu'il joue encore avec les Diables Rouges. Il semble que Vincent embrasse beaucoup de tâches simultanément. En ce vingt-et-unième siècle bien avancé déjà, plus personne ne combine encore au plus haut niveau cette double fonction. Sauf un Kompany inexpérimenté ?

Est-ce d'ailleurs une chose saine de laisser Kompany assumer cette double casquette ? Surtout si on considère les règles d'une bonne gestion, avec des cloisons pour éviter tout conflit d'intérêts ? Car en tant que joueur et coach, il faut décider si on se met soi-même dans l'équipe. Est-ce que le stress et la somme de travail n'augmenteraient pas les risques de blessures ? Et n'est-ce pas un trop grand inconvénient qu'il ne dispose pas de la licence d'entraîneur UEFA Pro ? La Fédération belge RBFA n'hésite de toute façon pas à imposer à la mi-octobre une amende de 5 000 euros à Anderlecht pour avoir permis à Kompany d'assumer un rôle d'entraîneur principal sans la qualification requise.

Pas mal de scepticisme

Et quid de son caractère ? Tout un chacun connaît bien son enthousiasme et son ambition, mais aussi son impétuosité et sa ténacité – que d'autres qualifient d'entêtement. Songeons aussi à son volontarisme par lequel il risque parfois de ne pas voir les choses telles qu'elles *sont*, mais telles qu'il *aimerait* les voir. Commettrait-il l'erreur de s'entourer de personnes de confiance mais pas forcément les plus aptes ? Comprendrait-il pour finir qu'Anderlecht n'est pas Manchester City ? Bref, il règne pas mal de scepticisme sur les chances de réussite de Kompany. Et nous passons sur le manque d'argent et l'imbroglia au niveau de la gestion. Le club était et reste une gare de passage. Le président Coucke admet qu'il ne connaît pas toutes les subtilités du football avec son univers parfois étrange, bien qu'il ne règne pas le moindre doute sur son engagement absolument sincère.

Entre-temps, les supporters à bout de patience vénèrent presque leur « messie ». La compétition belge monte soudain d'un cran dans sa renommée. Kompany suscite une réaction en chaîne parmi des Diables Rouges qui décident de rentrer au pays. Anderlecht réussit à engager Nacer Chadli, le Club de Bruges attire Simon Mignolet de Liverpool. L'Antwerp séduit Steven Defour et Kevin Mirallas, tous deux anciens de la Premier League. Le réseau de Kompany contribue à faire venir Samir

Nasri de West Ham United, Kemar Roofe de Leeds City et le joueur de Manchester City Philippe Sandler.

Et c'est ainsi que Kompany déménage avec sa femme et ses trois enfants du Cheshire rural à l'agitation de Bruxelles. Ce n'est pas du gâteau : Carla parle à peine français. Sienna, Kai et Caleb peuvent poursuivre l'enseignement en anglais et la famille s'installe à Uccle, où il y a une école internationale, proche d'Anderlecht et dans la partie prospère au sud de Bruxelles.

En lisant ce que le directeur football Michael Verschueren définit comme l'ensemble des tâches à accomplir, on n'a pas le sentiment que Vincent passera plus de temps à la maison qu'en Angleterre. « Vincent est le patron. C'est lui qui décide qui joue et quelle sera la tactique. En tant que manager, il a des questions importantes à trancher : il veillera surtout sur le style de jeu et gèrera les vestiaires. »

Bien que Simon Davies soit le coach officiel, il est en réalité uniquement l'entraîneur de terrain, mais il est mis en avant par le club parce qu'il possède la licence UEFA Pro que Vincent n'a pas (encore).

L'Anderlecht 2.0 semblait repartir

Mais la controverse autour de Kompany ne s'apaise pas. Il semble de temps à autre qu'il est le sauveur dont on attend de véritables miracles. D'autre part, lui-même laisse entendre qu'il en est capable, du moins à terme. Kompany ne se demande jamais s'il peut devenir un coach de qualité, il semble seulement se demander jusqu'où il peut aller.

Sur le terrain, l'objectif est de produire le « football champagne » caractéristique d'Anderlecht, servi à la sauce Guardiola : un jeu offensif, agréable à regarder, basé sur la maîtrise technique et tactique, une organisation rigoureuse et une domination constante. C'est du moins la théorie.

Kompany a fait le choix de la révolution, pas d'une évolution. Régulièrement, l'équipe est composée pour la moitié, sinon trois quarts, de (tout) jeunes joueurs. Une moyenne d'âge de moins de 22 ans ou juste au-dessus n'est pas exceptionnelle. On se demande parfois quel est l'objectif et quel est le moyen. Gagner ? Ou donner un maximum d'opportunités à des jeunes en vue de pouvoir les vendre ? Mais le coach a-t-il vraiment le choix ? Car bientôt, de nombreux joueurs et surtout les plus expérimentés et les plus créatifs manquent à l'appel pour cause de blessures, souvent pendant plusieurs mois. Le corps de Vincent aussi dit halte. Deux lésions musculaires l'empêchent de jouer pendant plus de deux mois. Il dispute les cinq premiers matches des quinze du premier tour, mais il ne joue ensuite plus. Anderlecht ne gagne d'ailleurs aucun des cinq matches avec Kompany dans l'équipe. C'était un peu différent à Man City.

Le premier match avec *Vinnie*, à domicile contre la modeste équipe d'Ostende, se solde par une défaite : 1-2. Ce n'est qu'à la sixième journée, après quatre défaites, qu'Anderlecht remporte sa première victoire. La semaine précédente, Kompany a posté sur Facebook : « Nous ne croyons pas à la fugacité du battage publicitaire, pas plus qu'au drame. Nous faisons confiance au processus. » Cette devise, *trust the process*, le poursuivra encore longtemps. « Le processus de bien trop longue haleine », écrit un jour l'hebdomadaire *Sport-Voetbalmagazine*. Plus tard est venue s'ajouter la devise *In youth we trust*. Alors, des boniments creux ? Ou des propos sincères ? Le « processus » qui doit conduire au titre, semble durer éternellement et donne plutôt l'air d'être une explication passe-partout.

« Nous jouons constamment un bon football, avec une équipe très jeune et talentueuse. Néanmoins : pas de résultats, donc pas d'excuses. La seule chose à faire est de travailler encore plus dur. Mais avec plus de motivation que jamais, sans jamais faire de compromis sur nos valeurs », déclare Kompany.

Malgré tout, son début d'aventure est loin d'être concluant.

Proche de la relégation

Après la sixième journée de championnat, le pire semble passé, pensent les fans. Mais Anderlecht perd le match suivant par 1-2 contre l'Antwerp et la semaine suivante, sans un Kompany blessé, les Bruxellois s'inclinent de nouveau par 2-1 au Club de Bruges, en tête du classement à ce moment-là. Le score aurait pu être beaucoup plus sévère. En ce 22 septembre, le club le plus auréolé de l'histoire du football belge se retrouve à la treizième position du classement avec 5 points sur 24... proche d'une place de relégation !

Dans le quotidien *Het Nieuwsblad*, le journaliste Jürgen Geril qualifie le football pratiqué par Anderlecht de « championnat du monde du tricot : lent et ennuyeux ». Du football alibi, tout en largeur et rarement en profondeur, sans tranchant, sans changements de rythme et d'occasions de but. Lassé par le ton souvent apaisant de Kompany, il écrit un jour : « Vincent Kompany ouvre souvent son armoire et en sort son vêtement préféré : le manteau de l'indulgence. »

Kompany fait jouer plus de trente joueurs cette saison-là. Il n'aligne jamais la même équipe deux semaines de suite parce qu'il continue à chercher la composition idéale. Parfois, il fait alors le choix de considérer surtout des « profils » comme il le dit lui-même. Mais le foot, c'est davantage qu'une logique mathématique. Coacher, c'est avant tout motiver des gens pour qu'ils livrent la meilleure prestation possible. Les gens ne sont pas des pions qu'on déplace à sa convenance, entend-on. Il s'agit en premier lieu de forger un esprit d'équipe avec des joueurs prêts à se couper en quatre l'un pour l'autre. Pour un coach débutant, c'est un des aspects les plus ardues. Le problème ne serait pas du tout l'accessibilité de Kompany. Les joueurs peuvent l'appeler *Vinnie* et ont toujours le droit d'argumenter avec lui, bien que ce ne soit pas une sinécure de discuter

avec quelqu'un qui a pour surnom « Obama » à cause de son charisme et de son intellect.

Les changements de joueurs sont aussi la conséquence de blessures. Ils empêchent de créer suffisamment d'automatismes, ce qui fait que certains joueurs, surtout les plus jeunes qui ne jouent que de temps à autre, se mettent à douter d'eux-mêmes. À Man City, il arrivait rarement que Kompany eût de jeunes joueurs comme coéquipiers, mais bien des tout grands joueurs mondiaux ; à Anderlecht, la moitié des joueurs sont des jeunes qui frappent timidement à la porte des « grands ». Imaginer qu'ils puissent déjà appliquer les tactiques avancées de Guardiola semble illusoire. En face de la presse, il prêche cependant le calme et il donne l'impression qu'avec le temps comme allié, il maîtrise bien la situation. C'est vrai qu'il renvoie volontiers au long terme et au budget trop restreint, beaucoup moins à ses propres erreurs tactiques au niveau du coaching. Dans les vestiaires, ça barde parfois, y compris des engueulades et des accès de colère. Kompany n'hésite pas à passer un savon à ses joueurs et, dans ces moments-là, il ne reste pas grand-chose de son ancienne « timidité ».

Sous Kompany, pas moins de seize joueurs de moins de 23 ans ont du temps de jeu effectif. À ce niveau, c'est probablement un record du monde. Parmi les quatre gamins de 17 ans qu'il fait débiter, Jérémy Doku est le plus connu. Depuis, le jeune homme est l'extérieur gauche insaisissable de Manchester City et international belge. Aussi n'y a-t-il personne pour nier que Kompany sait reconnaître des jeunes talents.

Après ce début de saison raté, la situation s'améliore un peu. À la mi-saison, les Bruxellois occupent la dixième place : pas bien du tout, mais un peu mieux qu'après le match à Bruges et les nombreuses blessures sont des circonstances atténuantes. Mais on peut évidemment se demander pourquoi tant de joueurs se retrouvent blessés ? N'y a-t-il pas un travail à faire au niveau de la préparation physique ?

Entre-temps, la direction a pris des mesures. Les chiffres du bilan trimestriel sont insuffisants. Même si Simon Davies est le coach officiel d'après les documents, il n'exécute que ce que Kompany dit. Le patron, c'est manifestement le Belge. On reproche, plus ou moins explicitement, à Kompany une vision trop romantique, irréaliste du football pour lequel, en plus, il ne dispose pas des joueurs qu'il faudrait. Ici, c'est Anderlecht et pas Man City. Kompany est travailleur et avide d'apprendre, mais il a encore beaucoup à apprendre.

C'est pourquoi le club se met à la recherche d'un coach avec davantage d'expérience qui serait disposé à maintenir le choix de Kompany en faveur d'un football offensif et attractif, mais avec une approche plus prudente, plus réaliste, plus pragmatique et plus stable, qui rapporterait plus de points à Anderlecht.

Une vieille connaissance de Kompany à la rescousse

Pas de révolution cette fois, mais une évolution. Et on tire le gros lot en la personne de Frankie Vercauteren. Ancien joueur et ancien coach du club, il a remporté trois coupes européennes en tant que joueur. Dans les années soixante-dix, il avait été surnommé « le prince du parc Astrid », il y aurait donc désormais deux princes. C'est précisément Vercauteren qui est allé chercher Kompany chez les jeunes pour le faire passer en équipe première. Le coach Vercauteren a aussi remporté un titre de champion de Belgique avec Kompany dans son équipe. En octobre 2019, Vercauteren remplace officiellement Simon Davies, mais dans les faits, cela signifie que Kompany doit céder du terrain. Son premier terme de coach débutant est clôturé assez vite. Par une note insuffisante.

La nouvelle répartition des rôles, toutefois, reste floue. Vercauteren est l'entraîneur principal, mais l'influence de Kompany dépasse largement celle d'un simple joueur, car sa philosophie de jeu « guardiolesque » est maintenue, Vercauteren devant s'en accommoder tout en apportant

quelques ajustements. Il est très vite prévisible qu'il y aura des étincelles entre Vercauteren et Kompany. La basse-cour est trop petite pour deux coqs. Mais provisoirement, ça marche encore, même si Vercauteren n'est pas en mesure non plus de faire des miracles. Il conduit Anderlecht à la huitième place de la compétition qui est d'ailleurs suspendue pour cause de Covid19 après 29 des 34 journées. Son équipe, avec Vincent Kompany comme capitaine, doit se contenter d'à peine 11 victoires.

Cette huitième place est moins bonne que la sixième de la saison précédente, mais meilleure que la treizième après le fameux match à Bruges. Pour la deuxième saison consécutive, Anderlecht n'évoluera pas au niveau européen. Et cette fois, le club ne figurera même pas dans les play-offs de la compétition nationale. Une vraie catastrophe, pas seulement au niveau sportif mais aussi financier. Le club se retrouve sur un terrain glissant et dans une situation financière de plus en plus délicate.

Pour la première année de son retour à Anderlecht, la participation active de Kompany se limite à quinze matches de compétition et trois en Coupe de Belgique. Ce n'est vraiment pas beaucoup. Il n'y a en général rien à remarquer à propos de son niveau et il est certainement un capitaine qui apporte une plus-value à l'équipe. Quand il n'est pas blessé... Et bien qu'il ait entre-temps 33 ans.

Après cette saison, il reçoit soudain un coup de fil de l'Angleterre. Pep Guardiola cherche un assistant pour City. Ça l'intéresse ? Évidemment, quel honneur ! Mais ça vient trop tôt. Le Belge tient à jouer encore pour Anderlecht et ne pas rompre son contrat en repartant de son club préféré après à peine une saison. Sorry, Pep.

Ainsi dit, ainsi fait. Mais à peine une ou deux semaines plus tard, le 17 juillet, le ciel lui tombe sur la tête : lors d'un match d'entraînement à Saint-Étienne, Vincent est blessé à l'aine. Un mois plus tard, il annonce

sa retraite en tant que joueur. L'air de rien, Kompany se met à coacher ses coéquipiers, ouvertement, installé sur le banc à côté de Vercauteren. Frankie Vercauteren se demande dans quelle maison de fous il a atterri et il devine déjà la suite. Ce n'est pas ce qui avait été convenu : c'est bien lui, le coach principal, c'est lui qui décide normalement.

Adieux d'une vieille connaissance

Le dénouement n'est pas difficile à deviner. La direction d'Anderlecht choisit de poursuivre avec Kompany. Vercauteren est remercié et Vincent (re)devient coach principal. Il suivra les cours de formation d'entraîneur dans les mois à venir et comme quelques assistants possèdent la licence nécessaire, le club n'a plus à craindre de sanctions. Pour Vercauteren, un monument anderlechtois qui a prouvé bien davantage que Kompany dans le club, la pilule est amère. Mais il se mord la langue. Il n'a jamais eu vraiment un ego exagéré. Toutefois, la preuve est de nouveau donnée de la manière dont Vincent Kompany réussit à embobiner les gens. Plus ouvertement que jamais, il lui est reproché d'écraser les autres pour arriver à ses fins. Dans le cas présent, Frankie Vercauteren, soit dit en passant l'homme qui l'a conduit au prix de beaucoup de patience vers les sommets à Anderlecht.

Kompany progresse cette saison et ébahit de temps à autre le public, malgré de nouveaux changements dans l'organigramme du club et des débuts hésitants, ce qui fait écrire au *Sport-Voetbalmagazine* : « Chez les mauve et blanc, c'est pire que la procession d'Echternach. Là, on fait un pas en arrière et au moins deux en avant. On n'en est pas encore là à Anderlecht. »

Ainsi, Wouter Vandenhaute, homme d'affaires, producteur de télévision et grand amateur de sport, succède à Marc Coucke à la présidence du club. Jérémy Doku a été cédé très vite au Stade de Rennes, pour 27 millions d'euros, permettant à son club de reprendre tant soit peu de souffle

financier. Les « grands » noms Nasri, Chadli, Sandler et Roofe de la Premier League sont repartis jouer sous d'autres cieux.

Une récompense méritée

Kompany repart donc en quête en Angleterre, entre autres dans son ancien club, et y trouve Lukas Nmecha. City accepte de céder l'Allemand en location et ça, c'est en plein dans le mille. Le jeune attaquant marque dix-huit buts en compétition. D'autre part, un joueur issu de la jeunesse anderlechtoise, Albert Sambi Lokonga, attire aussi de nombreux regards. Arsenal acquiert en juillet 2021 le milieu central d'origine congolaise pour 17,5 millions d'euros. Encore une bonne affaire, les Bruxellois remontent lentement du gouffre financier. Dans la compétition, Anderlecht campe longtemps vers la septième place, remonte ensuite jusqu'à la cinquième et se hisse à la dernière journée à la troisième position. Timing parfait ! Pourtant, l'équipe n'est que dixième au niveau des buts marqués, mais deuxième, il est vrai, au niveau des buts encaissés.

Donc, il faut continuer sur cet élan et tout miser sur les play-offs ! Hélas, ils débouchent sur un fiasco : les Bruxellois ne gagnent pas un seul match et terminent quatrièmes (et derniers). Heureusement, il y a une place dans les éliminatoires de la Conference League à la clé. Pour la première fois en trois ans, le RSCA retrouve la compétition européenne. Les objectifs sont loin d'être atteints, mais Anderlecht a au moins relevé la tête et regagne une certaine crédibilité au sommet. Pour un coach débutant, c'est un parcours acceptable. Kompany n'abandonne pas sa philosophie de jeu, mais il a arrondi un peu les angles cette saison, il est devenu un peu plus flexible et réaliste. Il progresse dans tous les domaines, comprenant peu à peu qu'il ne suffit pas d'obtenir gain de cause, mais qu'il faut d'abord avoir raison.

Il poursuit sur cette lancée prudemment positive dans la saison 2021-2022, bien que laissant nettement moins d'opportunités aux jeunes.

Kompany loue – c’est presque une évidence – un jeune talent de Man City, le défenseur central Taylor Harwood-Bellis. Le coach découvre aussi deux joueurs en Allemagne qui s’avèrent de vraies révélations à Bruxelles. D’une part l’avant-centre néerlandais Joshua Zirkzee, loué au Bayern de Munich, qui trouve aisément le chemin des buts (et qui évolue depuis l’été 2024 à Manchester United). Ensuite, le défenseur offensif ou milieu de terrain gauche Sergio Gómez qu’Anderlecht rachète au Borussia Dortmund pour 3,5 millions d’euros et qui repart la saison suivante pour 15 millions d’euros à... Manchester City. Entre-temps, Gomez semble avoir un poumon supplémentaire et distribue des passes décisives comme le Père Noël des cadeaux.

La compétition régulière rapporte encore une troisième place à Anderlecht, après un dénouement incroyablement nerveux à Courtrai, qui donne droit aux play-offs. Là aussi, Anderlecht termine troisième. Le RSCA a cette fois la deuxième meilleure défense de la compétition régulière, mais aussi la deuxième meilleure attaque. Avec, de nouveau, un passe pour la Conference League en prime. Le meilleur résultat depuis l’arrivée de Kompany en 2019. Le club semble retrouver un bel avenir. Un pas de plus dans la résurrection. Pas encore de hosannas ni d’al-léluias à pleins poumons, mais ce sera peut-être pour la troisième saison de Kompany, qui sait ?

En attendant, Anderlecht atteint cette deuxième saison aussi la finale de la Coupe de Belgique. L’euphorie est au rendez-vous. Face à La Gantoise, considérée comme un adversaire sérieux mais rarement au sommet, le club est donné favori. Pourtant, le RSCA s’incline après un très mauvais match, des prolongations et une séance de tirs au but. La déception à Bruxelles est immense. On espérait que ce trophée, le premier depuis 2008 et le premier titre depuis le championnat remporté en 2017, scellerait le renouveau du club. La direction du club est *not amused*. Une fois de plus, on reproche à Kompany de minimiser l’importance de ce match, le qualifiant de « match comme un autre » pour alléger la pression sur ses

joueurs. Mais dans des moments décisifs, cette approche est perçue comme contre-productive. Anderlecht attend de ses joueurs qu'ils se transcendent sous pression, pas qu'ils s'en détachent.

Vincent dans la ligne de mire

Il arrive parfois à Kompany de perdre cette saison-là sa belle maîtrise de soi. Il se dispute par exemple plus d'une fois avec des arbitres. C'est du jamais vu et cela paraît indigne du gentleman courtois qu'il ambitionne d'être. Lui non plus ne semble plus immunisé contre le stress ou la pression. Kompany vit corps et âme pour le foot : il n'est pour ainsi dire chez lui, auprès de sa famille, que pour dormir. Ne vaudrait-il pas mieux travailler un peu moins ? Travailler beaucoup n'est pas synonyme de travailler bien. N'est-il pas nécessaire de relativiser un peu le foot et d'investir davantage de temps dans la famille et d'autres choses ? Même son père l'encourage à lever le pied, mais sans succès.

La défaite en finale de la Coupe, en avril, provoque de nouveau une faille sérieuse dans les rapports entre le coach et la direction. Parmi d'autres petits accrochages. La sentence de Kompany « Soit on a de l'argent, soit on a de la patience » est trop souvent considérée comme une agression envers la direction et comme un alibi pour se disculper du manque de résultats significatifs. La défaite en finale de la Coupe de Belgique est d'ailleurs la deuxième baffe de la saison. Le parcours européen en début de saison avait été la première. Une belle occasion ratée puisque les Bruxellois ont été sortis dans les play-offs par la modeste équipe néerlandaise Vitesse Arnhem après le troisième tour éliminatoire de la Conference League.

Une élimination rapide au niveau européen, une défaite dans la finale de la Coupe de Belgique, une compétition avec des hauts (un peu plus fréquents) et des bas... La direction se demande si Kompany est vraiment sur la bonne voie. Atteint-il un bon niveau de performances ? Est-il question de surperformance ou de sous-performance compte tenu des conditions

de travail telles que le budget, les joueurs disponibles, la participation, les facilités, le salaire, les objectifs ? Il n'est toujours pas question de titre et cela fait déjà cinq ans, depuis 2017..., des années qui s'écoulent avec une lenteur exaspérante. Le Club de Bruges et d'autres équipes semblent constamment augmenter leur avance sur Anderlecht. Devoir renoncer plus de cinq ans à un titre de champion de Belgique, les Bruxellois n'ont plus vécu ça depuis 1981. Aujourd'hui, nous sommes au début de 2025 et Anderlecht est toujours en quête d'un premier titre depuis 2017.

Le foot tout en combinaisons de Kompany passe pour être du beau football, mais encore toujours trop académique. Il doit être encore plus réaliste, dit-on, mais il est parfois trop têt. Encore que les progrès soient indéniables : une composition d'équipe plus ou moins stable, un jeu beaucoup plus direct et vertical au lieu de cet éternel tricotage. Et naturellement une bonne efficacité qui a conduit à la troisième place et d'excellentes statistiques aussi bien pour l'attaque que la défense. Mais finir troisième n'est pas la même chose que remporter le titre qui doit être l'objectif de chaque saison pour un club comme Anderlecht. Ces dernières années, on entend aussi régulièrement parmi les initiés du club bruxellois que « tout autre coach aurait été licencié depuis longtemps », mais que Vincent bénéficie d'une indulgence particulière, en raison de son aura et de sa popularité auprès des supporters. Et puis, ce n'est pas si mal. Pourtant, cette patience commence à s'effriter. De demi-dieu, Kompany redevient un homme, avec ses forces et ses faiblesses. Lui-même estime que ce que l'on attend de lui est parfois irréaliste.

De très nombreux jeunes

Que pense Vincent Kompany lui-même de son parcours de trois saisons au Royal Sporting Club Anderlecht ? Voici quelques réactions au fil des ans.

« Il faut savoir que j'ai commencé ici quand le club se trouvait quasiment au fond du gouffre. On veut faire venir des joueurs, mais ce n'est pas possible à cause des restrictions financières. On est en fait impuissant. Le club est sur le retour et cela prend du temps. On a joué avec de très nombreux jeunes à Anderlecht, dont certains évoluent maintenant en Premier League. Je pense que je peux dire que ma période ici a été fantastique.

Voyez-vous, au début de la saison, nous avons évalué le budget, le contexte et les ambitions. Le constat est qu'Anderlecht fait partie du peloton et qu'on termine finalement devant Genk, Gand, Anvers... Nous avons joué aussi la finale de la Coupe. Suis-je satisfait ? Non. Je veux tout gagner et la culture du club est de viser plus haut, mais nous faisons des progrès.

Il faut aussi avoir une vision d'ensemble. La perception reste que tout doit être parfait et qu'Anderlecht doit remporter le championnat. C'est pourquoi il faut s'attendre à des moments de tension émotionnelle chaque saison. Mais Anderlecht n'est plus le club qui dépense deux fois plus que le deuxième au classement. Nous figurons maintenant dans le peloton et nous ne pouvons pas nous permettre de rouler tranquillement devant et de profiter du paysage. »

Le 25 mai 2022 se répand la nouvelle que les chemins du coach et du club se séparent, officiellement d'un accord commun, mais disons que les deux parties ont intérêt à accepter cette décision. L'initiative émane bien du club. Le CEO Peter Verbeke prononce les paroles de remerciement d'usage :

« Vincent a été un rouage essentiel dans la reconstruction d'un RSC Anderlecht nouvelle formule. Il a contribué à la professionnalisation et il a apporté de l'expertise tout en jouant un rôle majeur dans le développement des jeunes joueurs. Ces fondations seront très utiles au club. »

Kompany ne ménage pas non plus ses compliments :

« Je suis fier d'avoir pu commencer ce nouveau chapitre dans le club que j'aime tant. J'ai été un joueur et l'entraîneur du RSC Anderlecht, mais je demeure par-dessus tout un supporter fidèle des mauve et blanc. »

12

**BURNLEY, UN
TITRE BIEN
MÉRITÉ, UNE
RELÉGATION
DOULOUREUSE**

En apprenant l'engagement de Kompany au Burnley Football Club, un esprit cynique aurait pu constater avec quelque condescendance qu'il passait en fait d'une gloire ancienne (le RSC Anderlecht) à une autre. Peut-être aurait-il pu ajouter avec malveillance : « Entraîneur de qui ? Dans quelle ville ? »

En effet, il est vrai que la ville de Burnley n'est pas précisément aux avant-postes de l'économie britannique. Et n'ayant jamais accumulé de nombreux exploits glorieux, le Burnley Football Club ne figure pas parmi les noms qui font rêver. Il a tout de même eu son heure de gloire en 1960, lorsqu'il a remporté le titre national après une victoire miraculeuse contre les Wolverhampton Wanderers durant la dernière des 42 journées du championnat. Le club réussit cette même année un parcours remarquable au niveau européen en éliminant le tout grand, à cette époque, Stade de Reims, mais en s'inclinant ensuite face à Hambourg.

Deux ans plus tard, Burnley se retrouve aussi en finale de la Coupe d'Angleterre, une rencontre perdue face à Tottenham. Mais quel spectacle avec ces quelque cent mille spectateurs remplissant le stade de Wembley ! Avant le match, cette foule immense s'adonne à un gigantesque *community singing*, sous la baguette d'un chef tout de blanc vêtu et dirigeant à partir d'une estrade des chants tels que *Glory, Glory Hallelujah*.

Âgée alors de 34 ans, en tailleur incarnat et chapeau cloche, la reine Elisabeth II est installée dans la tribune et, après le match, elle remet la coupe et salue les joueurs d'une main gantée de noir. Diffusée en direct et en couleurs par la BBC, la rencontre est entrée dans l'histoire comme la finale en partie d'échecs, tant les deux équipes avaient fait preuve de prudence. Cette même saison, Burnley terminait le championnat à la deuxième place. *Not bad at all !*

C'est l'époque où les rênes du club étaient aux mains de Bob Lord, magnat de la boucherie et président. Un homme corpulent au visage amène quand il était de bonne humeur. Il dirigeait le Burnley FC « d'une manière autocratique mais en visant le long terme », comme l'expose le documentaire de la BBC, intitulé *The Champions, Burnley 1960*. On y voit des images de la boucherie, avec des bouchers taillant dans les carcasses sous le regard approbateur du président, équipé de son tablier de boucher et du calot protecteur.

En parcourant l'histoire de Lord, on ne peut s'empêcher d'observer des ressemblances avec celle de Vincent Kompany. Car Bob Lord a été, lui aussi, un self-made-man doté d'un sacré caractère. Il crée sa propre boucherie à dix-neuf ans à peine, il en suivra treize autres.

Lord ne s'en laissait jamais compter, bien au contraire. Il adorait se lancer lui-même à l'attaque. Certains journalistes n'étaient, par exemple, pas autorisés à suivre les matches à domicile parce que leurs commentaires lui déplaisaient ; il interdisait en outre à ses joueurs de parler avec ces quelques messieurs de la presse. Cela lui a valu le surnom peu flatteur de « Khrouchtchev de Burnley », d'après le nom d'un certain président de l'Union soviétique.

Lord n'hésitait pas non plus à s'en prendre aux instances de la Fédération de Football. À ses yeux, des matches le dimanche n'avaient aucun sens, pas plus que la retransmission à la télévision.

« Mais pourquoi ces messieurs de la haute prêteraient-ils l'oreille à un simple boucher ! » s'exclama-t-il un jour.

Ce n'est pas pour rien que le titre de sa biographie dit : *Bob Lord of Burnley FC. The Biography of Football's Most Controversial Chairman*. Dommage qu'il soit mort depuis belle lurette quand Kompany fait son entrée dans le club. On aurait sans aucun doute assisté à une belle histoire d'amitié entre ces deux-là.

Pionnier en Angleterre

Le cynique a eu son mot à dire. Sans doute l'optimiste pourrait-il insister sur le fait qu'avec le Burnley FC, Kompany a de nouveau choisi un club arborant un élégant mauve bordeaux dans ses couleurs. Ce même optimiste pourrait aussi faire remarquer que cette offre d'emploi a été tout le mérite de Vincent. Quelle formidable opportunité ! Quel coach belge l'a précédé dans cette voie ? Aucun ! Bref, il innovait.

Carla Higgs a bondi de joie quand son mari lui a annoncé juste avant l'été 2022 qu'il pouvait obtenir un poste au Burnley FC. La ville de Burnley ne se situe en effet qu'à une centaine de kilomètres de leur manoir à Cheshire au sud de Manchester, dans un décor de collines digne de *Midsomer Murders*. Carla et les enfants seraient donc moins éloignés de la famille et des amis. Finis ces allers-retours entre Anderlecht et leur maison en Angleterre. Selon elle, il ne devait surtout pas hésiter.

« Il fallait évidemment que j'en parle d'abord à madame, déclare Vincent sur le site [burnleyfootballclub.com](https://www.burnleyfootballclub.com). Mais ma famille est une famille en or, elle me suivrait jusqu'à Tombouctou si c'était nécessaire. Je ne peux pas dire que je suis revenu pour des raisons familiales. Je ne peux pas dire davantage que je ne suis revenu que parce que j'aime cette région du nord-ouest. Tout cela est vrai, mais là n'est pas la raison. Je vois du potentiel en Burnley et c'est ce qui rend ce travail passionnant. Je ne prétends pas que ce sera facile, mais j'ai décelé une voie que nous pouvons suivre pour y arriver, et cette voie est différente qu'ailleurs. J'ai vu qu'il existait un plan ainsi que des gens compétents pour le mettre en œuvre. » Il y est le premier coach qui ne vienne pas du Royaume-Uni. Et le premier coach de couleur.

« Il y avait d'autres propositions. Parfois même de clubs plus connus du grand public, mais à Burnley, j'ai eu l'opportunité de considérer la situation dans son ensemble. Il m'a aussi été donné d'apporter des personnes compétentes (dans le staff). Bref, j'ai choisi ce projet parce que je sais

qu'après des débuts difficiles nous attend un avenir incroyable. Dans le foot, on peut se laisser séduire par la renommée et l'argent d'un club. Mais au fond, ce qui compte, ce sont les gens et la manière dont ils se fréquentent. *It's a people business*. J'ai choisi Burnley pour pouvoir travailler avec des gens de qualité. »

À peu de choses près, on soupçonnerait Kompany d'entretenir une vision romantico-nostalgique du football.

« En venant jouer à Turf Moor en tant que joueur de City (...), on savait que nous attendait un combat rude et physique. En pénétrant dans un stade comme celui de Turf Moor, c'est d'abord toujours un peu comme un retour au passé. Il y règne un sentiment de famille et on s'imagine aisément qu'il fournit un surplus d'énergie quand il s'agit de combattre des équipes plus fortes. Il en augmente la signification. Quoi qu'on puisse dire, des clubs comme celui de Burnley dépendent de cet esprit communautaire. Quoi qu'on veuille atteindre, même monter en Premier League, ce plus grand ensemble existe, et notamment le fait que le Burnley FC renforce la communauté locale. »

Kompany n'est pas homme à faire de grands serments.

« Notre objectif est évidemment de progresser de manière structurelle. Mais je veux en premier lieu que les supporters prennent du plaisir à venir assister à un match de Burnley. Je n'aime pas faire de grandes promesses comme 'La saison prochaine, nous jouerons en Premier League'. Cette ambition ne doit pas paraître de nos paroles, mais de notre travail de tous les jours, un travail acharné en vue d'atteindre des sommets. »

Le défi va de nouveau comme un gant à Vincent. Burnley est considéré comme une équipe-ascenseur à cause de trois relégations de la Premier League dans les dix dernières années : en 2015, 2022 et (hélas pour Kompany !) en 2024. Lors de son arrivée en 2022, il y avait à peine un *penny* en caisse et le club souffrait... Il y régnait une ambiance de déception, de frustration et de découragement après la relégation. Jusqu'à de

la résignation. N'était-ce pas le coup de trop et le Burnley FC n'était-il pas voué à s'enfoncer davantage dans les oubliettes du football britannique ?

Et puis, fait-il bon travailler dans une ville comme Burnley ? Est-ce comparable à Bruxelles, Hambourg ou Manchester ? Voilà une question bien différente. Comment dire ? Burnley est surtout une ville modeste, située dans une vallée dans le nord-ouest de l'Angleterre, dans le comté de Lancashire. Elle compte à peine 78 000 habitants aux revenus généralement modestes. *Working class*. Un soupçon de gloire surannée en tant que ville industrielle spécialisée dans le textile comme la laine et le coton, s'efforçant de se forger un nouvel avenir. Des édifices victoriens ayant réussi à survivre donnent un certain cachet à la ville. Les amoureux de la nature trouvent de leur côté largement leur compte dans les vallées *The Yorkshire Dales*, un parc national aux paysages époustouflants, cueillis tout droit de la série *Inspecteur Morse*, et sur *The Pennines*, une chaîne de montagnes rugueuses.

Vincent Kompany n'a pas particulièrement la réputation de touriste invétéré. Mais plutôt de forçat. Que ressort-il de son analyse ? Que la confusion règne au Burnley FC après la relégation de la Premier League et le départ du coach Sean Dyche. Le Britannique a été pendant dix ans – une éternité ! – à la tête de l'équipe et il avait définitivement sorti le club de l'anonymat des divisions inférieures. Avec même une septième place en Premier League comme surprise du chef. Dyche prônait surtout une approche traditionnelle du foot, avec un engagement physique très important et basé sur un dispositif en 4-4-2. Un jeu défensif avec des contre-attaques rapides. Rarement en essayant de dominer ou de garder la maîtrise du ballon comme principes de base.

Il n'y a pas le moindre risque que le coach belge ne s'enflamme pour ce style de jeu. Kompany en profite pour élaborer une toute nouvelle architecture footballistique. Il veut se débarrasser du *kick and rush* sans

fioritures, car ce terme ne figure pas dans le dictionnaire de Guardiola et, par conséquent, pas dans le sien. Il est partisan d'un style de jeu soigné, fait de combinaisons, de dominance et de mouvement. Le moins possible de longs ballons, mais une tactique offensive en 4-3-2-1 ou 4-3-3.

Dans son interview de présentation pour le site web du club, Kompany se dévoile quelque peu.

« Je veux une équipe offensive, je veux du mouvement, une bonne dose d'agressivité saine. Du foot qui fait plaisir aux fans. Il y a assez de misère dans la vie de tous les jours. Moi, je veux proposer un extra. Ça ne marchera pas du jour au lendemain, mais je ne lâcherai jamais cette ambition. »

Cela promet !

Il insiste cependant sur le fait qu'il veut aussi conserver ce qui est bien. Ils n'ont pas à craindre qu'un iconoclaste se soit installé autour de Turf Moor. Mais cela semble davantage être une forme de politesse, un moyen d'exprimer son respect pour la culture locale.

« (En tant que nouveau coach) on choisit dans le club ce qu'on apprécie, telle que la culture, la franchise que peuvent avoir les gens, leur chaleur et leur gentillesse. Et puis on ajoute ce détail dont on pense qu'il peut faire progresser l'ensemble. »

Mais en fait, il ne s'agit pas du tout de détails. Ce n'est pas qu'il vienne réaliser une modeste rénovation comme on installe une nouvelle cuisine dans une habitation. Il fait démolir la maison jusqu'à ses fondations pour y construire une toute nouvelle, adaptée aux normes les plus récentes.

Comme à Anderlecht, il y a un grand remue-ménage de joueurs au Burnley de Kompany. On arrive à peine à suivre. Il est frappant de constater que l'entraîneur donne plus qu'habituellement leur chance à des joueurs de couleur. Parmi les joueurs belges qu'il fait venir à Burnley,

beaucoup sont noirs ou métis, de toute façon moins blancs qu'ailleurs. Kompany aime bien aussi attirer des joueurs d'autres pays, créant ainsi une diversité culturelle dans l'équipe et le staff. Dans ce Burnley majoritairement blanc, les supporters ont dû s'habituer à tant de joueurs venus de l'étranger, d'Europe, avec une couleur, une langue et des origines différentes.

Kompany souhaite que la ville et les supporters franchissent ce pas. Pour lui, la diversité est une évidence.

Sur l'ensemble de la saison 2022-2023, plus de vingt-cinq nouveaux joueurs rejoignent le club et plus de trente autres le quittent. D'après *Transfermarkt*, les treize joueurs pour lesquels Burnley paie un prix d'achat, coûtent 44 millions d'euros. Les quatre joueurs que Burnley vend, rapportent 76 millions d'euros. Nous écartons ici les joueurs sans club ou faisant l'objet d'un prêt puisque ces données chiffrées ne sont pas connues. Mais le bilan montre donc un solde de 32 millions d'euros. Pas mal, surtout lorsque l'on sait que les droits TV sont deux fois moins élevés en Championship. Selon le site web d'économie du football *The Swiss Ramble*, les revenus télévisuels du Burnley FC sont passés de 124,3 millions d'euros en 2021-2022 (Premier League) à 56,6 millions d'euros la saison suivante (The Championship).

Un onze idéal

Mais bon, l'essentiel n'est finalement pas le montant des sommes de transferts de joueurs, mais bien de trouver l'alchimie la plus efficace entre ces joueurs. De quoi a l'air un onze idéal pour Kompany ? À l'arrière, il sélectionne la plupart du temps son ancien coéquipier de Manchester City Muric pour défendre le but, avec Maatsen et Roberts comme arrières latéraux et Beyer et Taylor au centre de la défense. Au milieu du terrain, on retrouve presque toujours le duo Brownhill-Cullen, les métronomes avec Cork. Jouent aussi très souvent : Vitinho, Zaroury, Tella comme buteur et Gudmondsson. Foster, le joueur le plus cher à

l'achat, qui a coûté 11 millions d'euros, ne joue pas souvent, contrairement aux autres nouveaux venus les plus importants. Sur le flanc gauche, le jeune Maatsen, loué à Chelsea, est un coup dans le mille qui deviendra plus tard un formidable joueur dans son club d'origine.

Cette fois aussi, Kompany a amené des joueurs de son club précédent : Harwood-Bellis, en quelque sorte un peu son troisième fils, et Cullen. Et de la compétition belge, huit joueurs déménagent à Burnley, la plupart des jeunes d'une bonne vingtaine d'années, ce qui n'est pas un hasard. Lui-même titulaire d'un MBA, Kompany vise le long terme. Il sait combien il est important de créer de la valeur : attirer des joueurs et les revendre avec un maximum de profit. Une opération qui ne réussit presque uniquement qu'avec de jeunes joueurs ou des joueurs peu performants qu'on acquiert, qui peuvent être achetés à bas prix.

« En Belgique, on ne pouvait faire qu'un seul type d'accord (car Anderlecht manquait de moyens), a déclaré Kompany. C'était avec des jeunes joueurs sous-estimés qui ont néanmoins un bel avenir devant eux. En leur donnant des chances de jouer, on crée de la valeur, ce qui permet de les revendre plus cher. Les trois dernières années, je n'ai fait que ça. Et le carnet d'adresses est suffisamment fourni : il existe des opportunités intéressantes. »

Dans la presse anglaise, on s'interroge si les Belges de Burnley, surtout les plus jeunes, disposent de suffisamment de qualités pour tenir le coup en Angleterre. La réponse est mitigée, mais le bilan de 2022-2023 est plutôt positif que négatif. Kompany sait bien quels joueurs il fait venir. Des types comme Vitinho, al-Dakhil et Zaroury sont loin d'être des joueurs médiocres et leur vente, relativement rapide, rapporte une jolie somme. Le premier rapporte un bénéfice de 7 millions d'euros, les deux autres chacun 4 millions. Pas mal vu de la part de Kompany.

Une promotion impressionnante

Après des débuts quelque peu hésitants, la saison 2022-2023 se transforme en triomphe : 29 victoires sur 46 matches, des records, des récompenses, des prix. Les supporters en croient à peine leurs yeux en voyant un beau football de combinaison bien soigné. Du flair, de la finesse et une multitude de buts. Dès le 7 avril, pas moins de sept journées avant la fin de la compétition, Burnley s'est assuré de la montée en Premier League et il remporte aussi le titre contre le rival depuis toujours, les Blackburn Rovers. Résultat final : seulement trois défaites et 101 points. Carrément impressionnant.

C'est du coup le premier trophée pour Kompany en tant que coach. Dans son commentaire, il n'hésite pas à faire une incursion dans le domaine des mathématiques. La BBC fait remarquer qu'il quadruple le nombre de récompenses.

« Nous remportons deux trophées : la montée et le titre. Et il y a deux trophées supplémentaires en jeu : les derbys (contre Blackburn). Nous les avons remportés tous les quatre. »

Il est évident que Kompany raconte tout ça avec un clin d'œil appuyé, mais il réussit en général tellement bien à présenter les choses sous leur meilleur jour.

Kompany et toute l'équipe sont récompensés d'une parade en ville dans un bus ouvert. Des dizaines de milliers de spectateurs les acclament. S'il n'est pas présent ce jour-là, Charles III est bel et bien fan de Burnley. Le roi d'Angleterre en personne, oui.

« Avec les fans de Turf Moor, nous avons reconstruit un bastion, déclare Kompany qui signe un nouveau contrat pour cinq ans, malgré des propositions de Leeds, de Chelsea et de Tottenham. L'objectif pour la saison prochaine est de rendre les supporters fiers de leurs couleurs et de nous amuser en Premier League, *have a bit of fun*. »

« Il est l'homme qu'il faut à l'endroit qu'il faut pour assurer l'avenir de Burnley », estime le président Alan Pace. C'est un meneur d'hommes exceptionnel, qui place la barre encore plus haut et emmène le club au niveau que nous souhaitons atteindre. »

La promotion étant assurée, Kompany et Burnley ne se retiennent pas. Burnley ne vend qu'un ou deux joueurs, qui rapportent 3,8 millions d'euros. Le club se démène comme un véritable *shopaholic*. Dix-sept joueurs rejoignent le club (qui en avait à peine vendu et en comptait déjà beaucoup). Pour dix nouveaux footballeurs, Burnley débourse 111 millions d'euros, ce qui n'est pas rien. Huit clubs de Premier League dépensent moins. Le plus cher est Amdouni, l'attaquant de pointe qui coûte 18,6 millions d'euros. Trois nouveaux arrivent dans le nord-ouest sans coûter un sou, quatre autres joueurs font l'objet d'un prêt. Il va de soi que Kompany va chercher aussi quelques joueurs au passé belge, comme le jeune Anderlechtois, Delcroix, et un joueur de Manchester City, le jeune James Trafford, gardien de but de vingt ans, pour lequel Burnley débourse 17,3 millions d'euros. Il est ainsi la deuxième recrue la plus chère, mais c'est une opération bizarre : Muric a vingt-quatre ans à peine, il ne joue que depuis un an à Turf Moor et ses prestations sont excellentes. Ayant joué les 28 premières journées (sur 38) du championnat, Trafford n'a pas su convaincre et s'est retrouvé sur le banc.

Cette prodigalité (ou ce gaspillage ?) surprend même s'il est logique qu'un club qui monte en Premier League renforce ses effectifs. Mais Kompany et Burnley n'avaient-ils donc pas compté qu'un certain nombre de joueurs attirés la saison précédente avaient aussi le potentiel de jouer au niveau de la Premier League ? Quel est le sens d'acheter chaque saison une petite vingtaine de nouveaux joueurs ? Outre la dépense, ce n'est certes pas favorable à l'entraînement d'automatismes ni à la stabilité. À moins que... l'on considère l'achat de joueurs comme un investissement financier et que l'on espère fermement réaliser une plus-value en les revendant.

Cela semble certainement le cas ici. En plus, les droits télévisuels en Angleterre rapportent tellement que les clubs n'en sont pas à un joueur ou à quelques millions près. Ce n'est donc pas une catastrophe si le bilan des transferts de Burnley montre un solde négatif de 107 millions d'euros. Les seuls droits de télévision pour cette saison s'élèvent en effet à 110,1 millions de livres, c'est-à-dire quelque 130,4 millions d'euros. *Transfermarkt* compte pour cette saison 39 joueurs dans le noyau de Burnley. Figurent dans cette liste : huit défenseurs centraux, sept milieux ou ailiers gauche et cinq avant-centre. À quoi cela rime-t-il ? Et puis, comment gérer un noyau de 39 joueurs pour un coach ?

Kompany fait appel à 31 joueurs en Premier League, dont une douzaine d'entre eux sont plus réguliers. Dans les buts, Trafford, à l'arrière Vitinho, Taylor, Estève et O'Shea, au milieu Berge, Brownhill, Cullen et Bruun Larsen, en attaque Amdouni, Foster et Odobert. Moins de la moitié des joueurs de l'équipe première de la saison précédente survivent dans l'équipe de base : Vitinho, le duo Brownhill et Cullen à l'entrejeu et Gudmundsson à l'avant. Kompany envoie donc une équipe pour deux tiers renouvelée sur le terrain, ce qui est en fait très normal pour un nouveau promu.

Kompany rentabilise les investissements

Il est frappant que des sept joueurs les plus chers, six deviennent titulaires. Le septième, Ramsey, n'a que vingt ans et ne parvient pas à s'imposer comme titulaire. Ce qui prouve que Kompany rentabilise ses investissements. Il est très rare qu'il laisse sur le banc des joueurs qui ont coûté une petite fortune, ce qui est logique puisque l'entraîneur a lui-même participé à la décision d'achat. D'autre part, la relégation l'année suivante (2024) démontre que leur niveau n'était pas suffisant. En tant que coach, il a donc commis une erreur d'analyse très lourde de conséquences, d'autant plus que le club a dépensé plus de cent millions d'euros pour ces nouveaux joueurs. Berge, ancien joueur du RC Genk, a souvent joué à un très bon niveau et ce fut aussi souvent le cas de Bruun

Larsen, ancien joueur d'Anderlecht. Avec O'Shea et Odobert qui se sont également épanouis, on a quasiment fait le tour des réussites. Admettons cependant qu'il est toujours aisé de critiquer a posteriori, qui plus est avec un œil extérieur, et qu'il reste certainement quelques cas discutables.

Au niveau des résultats, Burnley joue à peine un rôle de figurant en Premier League. Le match d'ouverture de la saison, contre le champion Manchester City, se termine par une défaite 0-3. Après dix journées, Burnley campe dans la zone de relégation. Sur les vingt premières rencontres, il en perd seize, fait deux matches nuls et gagne deux fois. Cela donne un total de 8 points sur 60. Une catastrophe. Tactiquement, Kompany prend le risque de jouer en 4-2-3-1 ou en 4-3-3, mais il va de défaite en défaite. Dès lors, il opte pour un 4-4-2 quand son équipe n'est pas en possession du ballon. Une approche plus défensive.

Pourtant, la relégation n'était pas inévitable... Burnley a en effet souvent encaissé des buts dans les dernières minutes de jeu, gaspillant ainsi de très nombreux points. *The Clarets* terminent à la dix-neuvième place, l'avant-dernière, avec 24 points. Il leur en manque huit pour assurer le maintien. Certains supporters reprochent au coach de ne pas avoir acheté le meilleur buteur de la saison précédente, Tella, un joueur en prêt qu'ils auraient pourtant pu attirer pour seulement 23,5 millions d'euros. Une excellente affaire. Là, Burnley n'a marqué que 40 buts.

Les attaquants Amdouni et Foster restent aux abonnés absents : ils ne marquent que cinq fois en Premier League, c'est une fois moins que le meilleur buteur Bruun Larsen, un milieu de terrain. Jeune et inexpérimenté, Amdouni a certainement des qualités, mais il est bien trop jeune pour porter le poids du poste d'avant-centre. Kompany n'a d'ailleurs pas manqué d'observer qu'il s'agissait d'une solution de rechange puisque leur premier choix, Foster, se débattait avec une dépression et qu'il n'a longtemps pas pu jouer. Le coach belge se montre très compréhensif

envers le Sud-Africain, déclarant notamment que « une arène de football n'est pas un endroit pour préserver son bien-être mental ». Pendant la trêve hivernale, Kompany réussit à attirer précipitamment Trésor du RC Genk pour 18 millions, un attaquant de pointe auteur de nombreux buts et surtout de passes décisives, mais ce dernier ne parvient pas à réitérer ses exploits au Burnley FC.

On a reproché à Vincent Kompany un style de jeu trop offensif, une absence de plan B ou du moins la volonté de l'activer. Il aurait hésité trop longtemps à renforcer le secteur défensif de l'équipe. On lui tient par-dessus tout rigueur de son entêtement. À court terme, sa vision – et celle du club évidemment – de recruter fréquemment des jeunes joueurs s'est révélée une erreur fatale pour un club qui venait de réussir la promotion en Premier League. Mis à part un autre club, le Burnley FC a le noyau le plus jeune, alors que, dans cette compétition, un nouveau venu a besoin de joueurs expérimentés, d'une bonne vingtaine d'années au moins, et de quelques trentenaires.

Il n'empêche que le Burnley FC joue souvent un beau jeu : très soigné, construisant à partir de l'arrière, un football quasi académique. Mais un peu naïf, sans doute, comme Kompany cherchait aussi à le produire à Anderlecht. Mais pas plus que le club belge, Burnley n'est Manchester City, qui demeure selon certains la référence par excellence pour Kompany. Il place la barre trop haut, entend-on. Ce beau football est aussi le talon d'Achille à cause de ce tricotage incessant pour trouver une manière d'avancer. Le manque de qualité et d'expérience de certains joueurs conduit dans ces situations à des pertes de balle hyper dangereuses et souvent à des buts pour l'adversaire. En mars et avril 2024, le Burnley FC semble sortir la tête de l'eau et l'espoir d'assurer le maintien renaît. Mais en vain.

Si ça ne réussit pas aujourd'hui, ce sera demain

À une rare exception près, Kompany continue à défendre sa conception du jeu. Fidèle à une devise, semblerait-il, que ce qui ne réussit pas aujourd'hui, marchera demain. Et sinon la semaine prochaine, ou le mois ou l'an prochain. C'est devenu un alibi, entendait-on, pour ne pas remettre en question ses propres idées sur le football. Lui-même était peu enclin à discuter en public des raisons de la relégation. Partiellement par loyauté envers le club et ses joueurs. Prétendre en tant que coach que ses gars n'ont pas le niveau requis serait une offense aux joueurs mêmes et au club. En plus, Kompany se veut invariablement positif et constructif dans sa communication. Toute critique impliquerait d'ailleurs aussi une publicité négative envers lui-même puisque c'est surtout lui qui recommande des joueurs, c'est lui qui les entraîne et aligne l'équipe. C'est donc lui aussi le responsable final de la relégation. Personne d'autre. Mais, en interne, il appuie bel et bien là où ça fait mal.

Kompany demeure l'éternel optimiste et volontariste, du moins dans la presse, et il diffuse des messages d'encouragement à la Pep. À chaque fois, on dirait que le match suivant sera la nième bataille dans une guerre pour laquelle les joueurs-soldats doivent mettre leurs armes en joue afin de défendre jusqu'à la mort le dernier lopin de terre. *The Guardian* reprend les propos de l'entraîneur belge de la conférence de presse à la veille du duel à Everton : « Je veux juste que l'équipe n'ait pas peur, qu'elle attaque chaque match à fond. Nous devons tout donner et courir sans relâche, et je veux voir ça dans chaque match. Je veux voir une équipe qui est à genoux après le match, parce qu'elle a tout donné. »

« Je ne vais me mettre à pleurnicher, dit-il à la BBC après la relégation. Je ne veux pas de pitié. Chaque rencontre et chaque saison sont un apprentissage. On a besoin de cette étape pour atteindre la manière de jouer que l'on recherche. Pour moi, demain est le premier jour pour entreprendre tout ce qu'il faut pour remonter en Premier League. »

Du point de vue tactique, il se limite à : « Il est bien trop tôt pour répondre à la question de savoir si j'aurais pu ou dû faire des choses différemment. Mais je réfléchis constamment sur ce que l'on peut faire mieux maintenant et ce qu'on aurait pu faire mieux dans le passé. Et si cela peut servir à améliorer des choses, cette saison aura eu une grande signification. »

The Guardian rapporte encore ces mots : « J'ai dit aux joueurs de ne pas se perdre en lamentations. Nous devons juste continuer et essayer de remonter la saison prochaine. Chaque match est une leçon : il faut garder toute son énergie. Les beaux jours reviendront pour ce club. »

Incident avec un joueur islandais

Pour clore ce chapitre, une petite vidéo d'à peine une minute trente pour illustrer un trait de caractère de Kompany que nous ne connaissions pas encore : un homme que la colère met hors de lui. Les images se trouvent sur Internet et elles font partie d'un documentaire sur le Burnley FC, réalisé par la chaîne Sky Sports sous le titre de *Mission to Burnley*. Le club avait donné son autorisation et Kompany et ses joueurs étaient au courant. Les images ont été tournées à partir d'un bâtiment en bordure du terrain d'entraînement. Il est possible que les protagonistes, dont Kompany, n'aient pas songé à l'éventualité d'être filmés.

Cet extrait a été capté lors d'un entraînement en octobre 2023. Les temps sont difficiles pour Burnley en Premier League et le coach ne trouve pas de solution pour renverser la vapeur. Kompany fait les cent pas sur le terrain. Vêtu de sa veste et de sa casquette, il manifeste son mécontentement envers Jóhann Berg Gudmundsson, un ailier international islandais sous contrat depuis 2016 au Burnley FC et qui le restera jusqu'à l'été 2024.

Kompany a l'air à bout de nerfs et s'adresse durement au joueur. Le volume de sa voix monte en flèche.

« Joey, ne me nargue pas, dit Kompany. Finies tes jérémiades. Tu n'auras pas le ballon en le demandant gentiment. Joue au foot ! Il faut travailler pour obtenir quelque chose. Combien de fois encore faut-il que je te le dise ? »

Kompany se dirige alors vers le joueur.

« Qu'y a-t-il ? Tu veux dire quelque chose au groupe, grand garçon ? Car tu es un grand garçon, non ? Tu as quelque chose à dire ? »

Gudmundsson lui demande de quoi il se serait plaint et explique qu'il a juste voulu interrompre l'attaque en cours.

« Tu te plains toujours de tout, entend-il comme réponse. Ton attitude, c'est de la m... et ça, je ne le tolère pas. Nom de Dieu, mec ! »

Sur les images, il n'y a à première vue rien de particulier à remarquer sur l'attitude de Gudmundsson. Mais peut-être le coach parle-t-il d'une autre phase de jeu antérieure. Chaque phrase de Kompany est d'ailleurs accompagnée du mot *fucking*, il l'emploie quinze fois. Finalement, un coéquipier entraîne son collègue islandais hors de portée de l'entraîneur.

Kompany réagit à cet accès de colère en septembre 2024, alors que la vidéo de l'incident, extraite du documentaire, fait le buzz. Pas la peine d'en parler selon lui.

« Je le lui (Gudmundsson) ai dit aussi calmement », déclare Kompany. Nous ne voyons pas les images d'avant et d'après l'incident, nous ne savons donc pas si des faits importants se sont produits qui ont pu influencer l'incident.

« Quand chaque discours et chaque entraînement sont filmés, il arrive forcément qu'un moment comme celui-ci se produise. Le message est que nous donnons notre vie pour le club, dit-il. Si nous sommes relégués, des gens vont perdre leur emploi. Nous avons une responsabilité. Il ne s'agissait pas d'une mauvaise passe ou d'une mauvaise décision tactique, mais de choses fondamentales : courir et se battre l'un pour l'autre. Il avait enfreint des principes de base. »

Qu'un coach ait le droit et même le devoir de s'en prendre à un joueur, personne ne le contestera. Il ne s'agit pas de ça. Ce qui est en cause, c'est la manière peu respectueuse de cette intervention de Kompany. Il ne nous avait pas habitué à cette attitude jusqu'ici.

La première saison de son nouveau contrat quinquennal au Burnley Football Club vient de se terminer. Encore quatre, jusqu'en 2028.

13

**UNE SURPRISE
DU CHEF: VERS
LES SOMMETS
AU BAYERN DE
MUNICH**

« C'est le numéro sept ou huit ? Aucune importance. Kompany est le nouvel entraîneur du Bayern de Munich. » C'est la nouvelle lapidaire qui tombe un beau jour de printemps dans un des meilleurs quotidiens au monde, le *Neue Zürcher Zeitung (NZZ)*, un journal suisse. De son côté, la BBC britannique titre : « Est-ce que le huitième choix Kompany peut renouer avec le glorieux passé du Bayern ? »

Vincent a en effet une place sur la liste préférentielle d'entraîneurs établie par le Bayern au printemps 2024. Mais quelle place ? L'ordre de préséance sur cette fameuse liste est devenu un *running gag* dans la presse sportive internationale. Le dernier à s'en soucier est Kompany lui-même. Sa devise est depuis toujours de saisir les opportunités et de ne jamais se préoccuper de ce que d'autres en pensent.

Mais quelle surprise du chef ! Qui l'eût cru ? Vincent Kompany au Bayern ? Surtout juste après la relégation de Burnley. Certains croient à une blague. Mais Kompany montre une nouvelle fois qu'aucun sommet ne lui semble inaccessible et qu'avec lui, on peut toujours s'attendre à... l'inattendu.

Le Bayern rachète son contrat encore en cours au Burnley FC pour 10 ou 12 millions d'euros et lui propose un accord jusqu'à la mi-2027. Avec les bonifications, son salaire annuel serait de quelque quinze millions d'euros prétend le *NZZ*. Outre la question de l'ordre de préséance, la presse cherche et mentionne toujours les raisons pour lesquelles il s'est vu offrir ce job ou qu'il l'a peut-être même mérité. C'est logique. Dans les plus grands clubs du monde, on ne prend pas ce genre de décision à la légère, et certainement pas au Bayern.

Depuis plusieurs mois, le Bayern cherche un successeur à Thomas Tuchel sur base d'une liste préférentielle. L'aperçu propose quinze ou seize noms de coaches. Dans le désordre, il s'agit entre autres de Xabi Alonso, Hansi Flick, Julian Nagelsmann, Unai Emery, Roberto De Zerbi,

Ralf Rangnick, Oliver Glasner, Roger Schmidt, Erik ten Hag et qui d'autre encore ? On demande même à Tuchel de poursuivre encore un peu. Tout ce beau monde refuse.

C'est vrai que tout ne marche pas sur des roulettes chez le *Rekordmeister*. À la mi-2024, ça fait douze mois que le club n'a pas remporté au moins un trophée. Et que dire de l'ambiance ? Il y a de nombreuses années déjà, le Bayern a été surnommé FC Hollywood à cause d'une haute teneur mélodramatique au sein du club, avec beaucoup de drames et de tensions. De grands noms viennent encore d'être limogés au printemps dernier. Le Bayern est et demeure un panier de crabes, peut-être un peu aussi à cause de sa politique des portes ouvertes. Les entraînements sont plus d'une fois accessibles au public. Le club défend une politique d'ouverture et de bonne communication. Ce qui fait que, hélas pour le club !, même des broutilles sont montées en épingle par une certaine presse.

De nombreux anciens joueurs occupent une fonction au sein du club, par exemple comme membres du *Aufsichtsrat* (Conseil de surveillance) ou comme *Klubrepräsentant* (représentant du club). Et ils ne se gênent pas pour donner leur avis, qu'il s'agisse de Hoeness, de Rummenigge, de Matthäus ou de quiconque d'autre. Ils vivent passionnément avec leur club et rien n'est assez bon pour l'institut Bayern. *Einmal Bayern München, immer Bayern München* est un des slogans du club. Cette coopération avec d'anciens joueurs prend par moments des airs de mariage, avec comme inconvénient que l'opinion de toutes ces belles-mères et ces beaux-pères au « FC Hollywood » risque d'entraver le bon fonctionnement.

Un coach du Bayern doit pouvoir gérer ces voix critiques. Tout comme il doit apprendre à vivre avec le journal à sensation *Bild Zeitung*, dont le fonds de commerce est de semer la zizanie. Mais de la part d'un entraîneur du Bayern, on suppose qu'il arrive à transcender toute cette pres-

sion. Comme on attend de lui qu'il remporte chaque année le championnat et atteigne pour le moins une demi-finale de la Champions League. Et pourquoi pas en passant la DFB-Pokal (Coupe d'Allemagne) ? Le tableau d'honneur mentionne jusqu'ici deux coupes intercontinentales, six titres de Champions League ou Coupe des Champions, deux autres coupes européennes, 33 titres nationaux, 20 coupes d'Allemagne, six coupes de la Ligue et onze Supercoupes allemandes. *Weiter, immer weiter* (Plus loin, toujours plus loin), dit la devise du club, un peu l'équivalent de *Plus est en vous*, la devise de Louis de Bruges, seigneur de La Gruuthuse (vers 1470-1480). Et *Träume gross*, que tes rêves soient grands. Tout à fait à la taille de Kompany.

Chemise blanche et pantalon noir

Le voilà enfin, surgissant dans la salle de presse aux sièges pliants rouges de l'Allianz Arena, en ce 29 mai 2024, vers 11 heures. Détendu comme un maître zen, mains dans les poches, vêtu élégamment d'une chemise blanche et d'un pantalon noir. Un homme de haute taille, n'ayant plus le moindre cheveu sur le crâne mais avec une fine barbe en collier. Très alerte. Le regard pétillant, concentré. Entouré d'une aura mystérieuse qu'on appelle aussi charisme. Vincent Kompany. 38 ans. Frais et dispo après une nuit au Mandarin Oriental Hotel dans la Neuturmstrasse à Munich.

À l'instar d'Eric Gerets, Marc Wilmots et Karel Geraerts, Kompany est le quatrième entraîneur belge engagé par un club allemand. C'est le jour J pour le Fussball Club Bayern München, une des équipes les plus mythiques et glorieuses de la planète. Bien sûr, les Bavarois n'ont raté que d'un cheveu la finale de la Champions League le 9 mai 2024 en voyant s'évaporer à la 87ème minute le but d'avance obtenu contre le Real Madrid qui finit par renverser complètement la situation pour battre les Allemands par 2-1.

Mais il y a surtout la troisième place en Bundesliga 2023-2024, après onze titres d'affilée, qui a laissé un goût amer. Bien que ce retard sur le champion Bayer 04 Leverkusen et le vice-champion VfB Stuttgart ne constitue que le symptôme d'un patient parfois amorphe dans la compétition nationale. En Bundesliga, le corps semble en effet de plus en plus grippé sous la houlette du docteur Thomas Tuchel qui ne trouve pas de traitement adéquat et dont les thérapies de choc ne réussissent pas à vraiment guérir le l'équipe bavaroise. L'espoir qu'il puisse réanimer les rouge et blanc s'est évanoui. Fin février 2024 déjà, il sait qu'il ne sera plus au chevet du Bayern en fin de saison. L'équipe phare de Munich continue alors à souffrir d'une fièvre chronique et ne reprend un peu de forces que dans la chaleur de la Champions League.

Quand Kompany entame le 29 mai 2024 sa première conférence de presse en sa qualité de coach du Bayern, il a presque l'air de faire un *TED Talk*. Un discours motivant très inspiré et pétillant en plus d'un exposé. Il se présente avec cette combinaison magique qui lui est propre : débordant de confiance en lui et néanmoins modeste, à la fois imperturbable et personnel, absolument convaincu d'avoir raison mais sans paraître arrogant. Calme, avec le naturel et l'aisance qui pourraient l'animer en racontant autour d'une table de cuisine une histoire à sa grand-mère, un voisin ou un fils. Parfois un tantinet sensible, plus d'une fois remarquablement intelligent. D'une politesse extrême – la prévenance joviale est la norme minimale pour les contacts sociaux dans le sud de l'Allemagne. Kompany n'est pas avare de compliments et remercie amplement pour l'hommage qui lui a été rendu. Il utilise la salutation locale *Servus*.

Il semble cependant passer de temps à autre en pilote automatique, parlant sans dire grand-chose. Que devrait-il dire d'ailleurs ? Il vient seulement d'entrer en fonction. Le puissant hebdomadaire *Sport Bild* écrit fin septembre 2024 que « le niveau de spectacle des interviews de Kompany est nettement inférieur à celui de son prédécesseur », mais

que, d'autre part, « ses intentions sportives sont plus prometteuses que celles de Tuchel ».

Kompany n'est pas un macho comme beaucoup de ses collègues. Intérieurement et extérieurement, il est un homme du XXI^{ème} siècle. Quelqu'un qui vit avec son temps, qui en est même un représentant, sans complexes. Un homme qui saisit infailliblement les attentes de son public et distribue généreusement des phrases qu'on retient sans peine. Celle-ci, par exemple : « Ce ne sont pas les années avec les plus grands succès qui me définissent. Je suis devenu celui que je suis par les moments difficiles que j'ai vécus depuis que je suis jeune, tant dans le domaine privé que professionnel. »

Et quand il définit le style de jeu qu'il souhaite faire appliquer par le Bayern comme « courageux, créatif, agressif et dominateur », il annonce clairement la couleur.

On lui demande plus tard s'il n'a pas été surpris d'avoir été sollicité par le Bayern alors qu'il venait de vivre une relégation avec le Burnley FC. Sa réponse est qu'il a grandi dans le quartier de la gare du Nord à Bruxelles et que son père s'est enfui du Congo. Combien de chances avait-il dans cette situation de devenir un joueur de foot professionnel ? Sans parler de se frayer un chemin jusqu'en Premier League ? Zéro, virgule zéro, dit-il. La salle comprend. Cet homme ne se laisse pas facilement déstabiliser ; il a déjà traversé de nombreuses épreuves dans sa vie.

D'autre part, Kompany fait ce qu'aucun autre coach étranger n'a risqué en arrivant en Allemagne : parler allemand. Pas constamment, mais régulièrement. Il cherche de temps à autre la bonne traduction et s'emmêle parfois un peu les pinceaux dans le système complexe des déclinaisons allemandes. Mais bon nombre de ces messieurs-dames de la presse le considèrent avec respect. Certains se souviennent de Giovanni Trapattoni, l'Italien qui parlait un allemand d'école maternelle. Même Louis van Gaal n'a jamais atteint un niveau d'allemand comparable à

celui de Kompany lors de sa toute première fois. Seule exception, Pep Guardiola a semblé maîtriser incroyablement bien cette langue lors de sa conférence de presse d'ouverture en 2013.

La région généralement traditionnelle et conservatrice d'Allemagne du Sud adhère à Kompany. Surtout quand il accentue de manière récurrente la valeur du dur labeur en disant qu'il n'a pas de vie en dehors du football et que, pour lui, travailler est un plaisir. Les Bavarois sont friands de cette éthique du travail. Encore plus quand « leur » coach fait acte de présence à l'*Oktoberfest*, le festival annuel de la bière à Munich sous des tentes gigantesques. Kompany s'y présente en *Lederhose* (culotte de cuir) en compagnie de sa femme et ses enfants, tenant en main un *Literglas* (chope d'un litre) de bière. Non, il n'a pas besoin d'apprendre comment faire sa propre pub. Il sait qu'il est essentiel de respecter et d'apprécier les traditions locales.

Il dit évidemment aussi qu'il est fier de se voir proposer cette opportunité et qu'il ne sait que trop bien quel grand club est le Bayern de Munich. Sans pour le moins du monde se montrer trop poli ni servile. Il a l'air, au contraire, de suggérer subrepticement qu'il est à sa place au Bayern. En bon diplomate, il ajoute qu'entraîner le Bayern n'est pas une réussite en soi, que seules les prestations de l'équipe sur le terrain serviront d'indice de valeur.

Des questions se posent néanmoins. Être relégué de la Premier League et reprendre ensuite les rênes d'un des plus grands clubs semble à l'inverse de toutes les règles de logique. N'est-ce pas une preuve d'incapacité de descendre avec son club ? Surtout si on a eu en tant que coach un budget de plus de 100 millions d'euros à sa disposition pour acquérir de nouveaux joueurs ? Même pour un club comme le Bayern, ce n'est pas une somme négligeable. Et ne s'était-il pas accroché naïvement et avec acharnement à son plan A ? Ce beau jeu de combinaison à la City, mais parfois lassant et par trop étudié ? Il n'existait apparemment pas

de plan B a souvent dit la critique. Le quotidien *Le Soir* énumère encore quelques caractéristiques moins positives du Bruxellois : « un manque d'écoute et d'ouverture, un manque de questionnement de soi, le fait d'avancer sa propre expérience comme la vérité absolue et le sens du détail qui menace d'étouffer ses joueurs ».

Tout compte fait, les rumeurs positives sont en équilibre avec les négatives. Kompany passe pour « un homme de l'avenir », estime le *Berliner Zeitung*, « comme une solution passionnante et inventive. Et il a d'éminents avocats. » Pep Guardiola, par exemple, ancien coach à succès du Bayern, fait l'éloge de Kompany. Le directeur sportif Christoph Freund du FC Bayern souligne que Kompany « s'accorde très bien avec la philosophie et l'identité du FCB. Ses équipes veulent avoir le ballon, être dominantes et jouer avec une grande intensité (un des derniers termes à la mode). C'est un entraîneur jeune et très ambitieux, qui apporte une grande expérience internationale et qui sait parfaitement comment les joueurs se sentent. »

« Il passe pour être très intelligent, prétend le *NZZ* mentionné plus haut. Il n'est pas seulement polyglotte (flamand – sic – français, anglais, espagnol et allemand), mais par ailleurs très éloquent. On le dit aussi d'une remarquable intégrité. C'est un grand travailleur et il connaît le football comme le fond de sa poche. »

Le directeur technique du Bayern, Max Eberl, le qualifie de « l'un des entraîneurs les plus intéressants en Europe, avec de l'expérience au plus haut niveau, une personnalité impressionnante, le capitaine d'un des plus grands clubs du monde. Qu'il ne possède pas d'expérience d'entraîneur au plus haut niveau n'est pas très pertinent. L'expérience doit s'acquérir. Et il a très envie. »

Le Bayern espère également une meilleure intégration et formation de ses jeunes talents, et estime que Kompany est particulièrement qualifié à cet égard, compte tenu des nombreuses opportunités qu'il a offertes

aux jeunes joueurs à Anderlecht et Burnley. Selon Max Eberl : « À Anderlecht, il a coaché l'équipe la plus jeune d'Europe. C'est extraordinaire. Et à Burnley, il est monté en Premier League avec un nombre record de 101 points et un football de qualité. Il figurait depuis longtemps sur notre liste. Il apporte quelque chose de nouveau. Dommage qu'on ne l'ait pas rencontré six semaines plus tôt, car tous les autres entretiens (avec des candidats entraîneurs) auraient été superflus. »

Petit cours d'histoire sur le Bayern

Quel sorte de club est le Bayern ? Qu'est-ce qui frappe dans son histoire ? Avec quelles sensibilités Kompany ferait-il bien de tenir compte ? Pour commencer, il sait que la saison 2024-2025 de football est d'une importance historique. Le club fête en effet ses 125 ans le 27 février 2025. Beaucoup de supporters espèrent que cet anniversaire donnera une motivation supplémentaire pour essayer de gagner la Champions League, d'autant plus que, hasard ou non, la finale doit avoir lieu dans leur propre Allianz Arena. Cinq ans après leur dernier triomphe dans la Champions League et 125 ans après leur création, redevenir le numéro 1 d'Europe, ce serait *fabelhaft* (fabuleux), non ?

Presque plus personne ne s'en souvient, mais lorsque la Bundesliga voit le jour en 1963, le Bayern de Munich n'en fait même pas partie. Munich 1860 a alors la réputation d'être le club le plus important de la capitale bavaroise catholique, économiquement prospère et culturellement conservatrice. Munich 1860 est un club du peuple et populaire. Le Bayern monte en 1965 et, à partir de là, les choses avancent vite pour le *Club der Schickeria* (riches), avec un premier titre national en 1969 et, dès 1967, la Coupe d'Europe des Vainqueurs de Coupe, actuellement intégrée dans l'Europa League. Depuis, Munich 1860 a connu la dégringolade et se retrouve dans les divisions inférieures et infernales du football allemand.

Au début des années soixante-dix, le FC Bayern se hisse au plus haut niveau mondial avec une équipe dont les quatre noms dans l'axe du terrain font partie de la légende : Sepp Maier dans les buts, Franz Beckenbauer comme arrière central, Paul Breitner au milieu et l'impitoyable buteur Gerd Müller à la pointe de l'attaque. Udo Lattek était réputé en être l'architecte. Depuis 1974, cette opulence de joueurs a valu trois Coupes d'Europe des Champions consécutives. Au fil des ans, le Bayern a réussi à attirer des joueurs de classe mondiale : Klaus Augenthaler et Karl-Heinz Rummenigge en passant par Jürgen Klinsmann, Philipp Lahm, Oliver Kahn, Arjen Robben, Franck Ribéry sans oublier Robert Lewandowski, Thomas Müller et Lothar Matthäus.

Trois Belges ont aussi fait les beaux jours du Bayern : Jean-Marie Pfaff (1982-1988), Daniel Van Buyten (2006-2014) et le gardien remplaçant Robert Dekeyser (1986-1987). Dekeyser n'a disputé qu'un seul match, en Coupe d'Allemagne contre Düsseldorf, qui se solde par une défaite 3-0. Pfaff débute lors de son premier match au Werder de Brême par une énorme bourde qui fait perdre le match au Bayern. Mais ensuite, il est pendant six ans l'indiscutable premier gardien de réputation internationale. Grâce à son dévouement et sa simplicité, il gagne tous les cœurs des supporters. La renommée du très grand défenseur central Van Buyten a connu des hauts et des bas, mais il a été un pilier de l'équipe durant huit ans, notamment lors de la finale de la Ligue des champions en 2010. Il a joué en moyenne un peu moins de vingt matches par saison en Bundesliga, parfois comme remplaçant, et a même joué 46 fois en Champions League dans les rangs du Bayern.

Au sommet mondial derrière le Real Madrid

En 2024, avec ses 75 000 spectateurs, le Bayern peut se targuer d'être le club le plus titré de l'histoire footballistique européenne, après le Real Madrid et l'AC Milan. Dans le classement éternel de toutes les compétitions d'uefa.com (1955 à 2021), le Bayern se trouve à la deuxième place

derrière le Real Madrid. Barcelone suit à la troisième place, suivi à son tour par Manchester United et la Juventus.

La valeur totale du noyau de joueurs bavarois en dit long aussi. *Transfermarkt* l'a évalué le 24 septembre 2024 à 945,6 millions d'euros. Quatre clubs seulement le devançant : le Real Madrid (1,34 milliard d'euros), Manchester City (1,26 milliard), Arsenal (1,17 milliard) et Chelsea (948 millions d'euros). La valeur des joueurs de Liverpool, Barcelone et PSG est respectivement moins élevée que celle de la formation bavaroise. En Allemagne, le Bayern de Munich n'a pas de concurrence. Leverkusen suit loin derrière avec 627,2 millions d'euros. Viennent ensuite le Red Bull Leipzig avec 513 millions d'euros et Dortmund est quatrième avec 461 millions d'euros.

Cela explique en partie pourquoi le Bayern se doit à lui-même de remporter chaque année le titre avec un noyau pareil. Fin septembre 2024, Musiala valait 130 millions d'euros, Kane 100 millions, Sané 70 millions, Kimmich 58, Olise et Palhinha 55 millions et le duo Davies et Coman chacun 50 millions d'euros. Le Bayern compte aussi vingt internationaux A dans ses rangs, entre autres six Allemands, trois Français et deux Portugais. Même le Real Madrid, Manchester City et Arsenal n'en comptent pas autant, mais à Liverpool il y en a 22.

Les salaires des joueurs aussi ne laissent aucun doute que les vedettes munichoises doivent en fournir pour leur argent. Du moins si les montants révélés par *Sport Bild* sont exacts, qui incluent le maximum de bonifications possibles. Kane serait le mieux payé, jusqu'à 24 millions d'euros par an. Neuer, Sané et Kimmich pourraient atteindre les 20 millions d'euros, Coman et Gnabry 19 millions et Müller, Kim et Goretzka devraient se contenter de seulement 17 millions d'euros par an.

Faut-il retenir des mouvements remarquables dans les transferts de l'été précédant la saison 2024-2025, la première de Kompany au Bayern ? Le

FCB achète beaucoup. Kompany insiste de nouveau pour faire venir quelques joueurs du pays où il venait de travailler. Il marque aussi son accord pour un certain nombre de nouveaux jeunes et un nouveau joueur noir, Olise. Mais cette fois, il n'attire aucun élément de Man City, bien que son ancien coéquipier Sané soit au Bayern depuis quelque temps et qu'il ait été question de Grealish. Venant d'Angleterre, il y a Olise (53 millions, de Crystal Palace) et Palhinha (51 millions, de Fulham), le Portugais qui avait un jour blessé Kevin De Bruyne lors de l'Euro 2021. Parmi les transferts sortants, le Bayern fait de bonnes affaires avec Manchester United qui reprend De Ligt et Mazraoui pour un total de 60 millions d'euros. L'équipe allemande consigne un solde de transferts négatif d'un peu moins de 70 millions d'euros.

Ajoutons encore que Kompany a évidemment constaté qu'il ne peut exister de plus grand contraste entre la ville de Burnley et celle de Munich. Burnley est une petite ville moyenne qui se rétablit lentement de l'industrialisation avec des habitants tout sauf riches. Munich est une métropole franchement riche, la deuxième plus peuplée d'Allemagne, ne comptant néanmoins pas plus d'un million et demi d'habitants. Une ville à échelle humaine, où la qualité de vie est parmi les meilleures du monde. Dans le sud de l'Allemagne, peu de gens sont au chômage et on y trouve de nombreuses entreprises technologiques de pointe et autres *start-ups*. Des multinationales y ont leur siège social, telles que BMW, Siemens et Allianz. La ville très verte compte de merveilleux parcs, deux universités et elle offre une multitude de musées d'art et d'architectures intéressantes. Les Alpes et donc une superbe nature ne sont qu'à cinquante kilomètres de là. L'Autriche, la Suisse et même l'Italie ne demandent qu'une heure ou deux de trajet en voiture. Kompany et sa famille s'y retrouvent donc dans un tout autre environnement, même si en Angleterre, ils ne vivaient pas non plus dans un quartier défavorisé.

Les débuts sportifs

Le Bayern entame la saison avec ses quelques hésitations défensives assez caractéristiques. Mais Kompany ne rate pas ses débuts avec 13 points sur 15 en compétition, y compris un match nul contre les champions en titre du Bayer Leverkusen, dominé par les Bavarois qui en ressortent comme les vainqueurs moraux. Mais le bouquet ? Indiscutablement la victoire contre le Dynamo Zagreb pour la première journée de la Champions League nouvelle formule : 9-2 ! Du coup, le Bayern prend la tête du classement de 36 équipes. Aucun autre club n'a jamais marqué 9 buts dans les trente-trois ans d'histoire de la Champions League. Le Bayern virevolte et saisit son adversaire à la gorge, prodiguant une master class de football. Kompany ? Vu et approuvé.

Mais le Bayern se retrouve bien vite les deux pieds sur terre. En effet, la deuxième rencontre en Champions League se termine par une défaite 1-0 à Aston Villa en Angleterre, le club des internationaux Tielemans, Onana et Watkins, mais pas du tout une sommité au niveau mondial. La première défaite sous Kompany est un fait. Et comme le match suivant à Francfort se solde par un match nul à la suite de maladresses défensives, cela fait au début d'octobre trois matches consécutifs sans victoire. Quelques points d'interrogation percent prudemment. Kompany déclare qu'il ne s'inquiète pas : son équipe pratique un excellent football, avec beaucoup d'intensité, des occasions et des buts. Il lui faut juste un peu de temps pour la faire tourner à plein régime, dit-il.

Jusqu'au 18 octobre 2024, date à laquelle la rédaction de ce livre a été achevée, Kompany a choisi presque systématiquement, du moins sur papier, une occupation du terrain en 4-2-3-1, tout comme son prédécesseur Thomas Tuchel. En soi, une tactique relativement prudente, mais trompeuse. Le coach exige en effet que les défenseurs latéraux profitent de la moindre occasion pour avancer, ce qui fait qu'en possession du ballon, l'équipe pratique un 2-4-4 très offensif, ou une variante destinée à étouffer l'adversaire.

Le danger est évidemment qu'il ne reste au Bayern que les deux défenseurs centraux derrière, la plupart du temps Kim et Upamecano, qui surveillent le cœur de la défense, mais laissent parfois les flancs à découvert. Et comme même ces défenseurs centraux montent parfois très haut, des espaces s'ouvrent dans le dos de cette défense dont des attaquants rapides peuvent profiter. Pour y remédier, le gardien Neuer anticipe souvent en se postant assez loin devant ses buts, courant à son tour le risque de se faire tromper par une chandelle bien ajustée ou un dribble. Bref, les choix tactiques de Kompany entraînent une certaine faiblesse défensive, surtout contre de grandes équipes. C'est un risque calculé que Kompany assume. « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs », estime-t-il.

Peut-on tirer des leçons du nombre de minutes jouées par les onze joueurs qui passent le plus de temps sur le terrain au début du « règne » de Kompany ? Sané et Goretzka disparaissent de ce onze de base, alors que le duo occupait encore les places trois et quatre de tous les joueurs du Bayern au niveau des minutes de jeu. Pourtant, Sané a été jadis le coéquipier de Kompany à Man City, mais cela prouve que le coach ne tient pas compte de la réputation ni des « copains ». Laimer et Müller aussi, respectivement neuvième et onzième des joueurs les plus actifs en 2023-2024, apparaissent rarement comme titulaires jusqu'à la mi-octobre.

Les nouveaux dans le onze de base sont le jeune talent de vingt ans Pavlovic (6ème au niveau du nombre de minutes jouées), Gnabry (7ème), Olise (10ème) et Guerreiro (11ème). Des nouveaux joueurs arrivés à l'été 2024, seul Olise a conquis une place de titulaire. Conclusion ? Kompany choisit la continuité avec des joueurs, une occupation théorique du terrain et beaucoup d'automatismes de son prédécesseur.

Toutefois, la différence très notoire est l'intensité dans la conception de jeu : une pression vers l'avant, plus de mouvement et de changements

de position, une défense agressive plus haute, une domination et un milieu de terrain très peuplé. Kompany demande à ses joueurs d'aller constamment jusqu'au bout de leurs capacités, tant du point de vue technique que tactique. Au Bayern, il dispose des joueurs pour y parvenir, beaucoup plus qu'à Anderlecht ou à Burnley. Aussi bien Kane que Müller, deux vieux briscards, ont déjà indiqué qu'ils se sentent bien dans leur peau avec cette nouvelle approche.

Pour se faire une idée de la richesse du noyau du Bayern, il suffit de parcourir les noms des joueurs remplaçants pour le match contre Francfort au début octobre 2024 : Dier, Palhinha, Laimer, Goretzka, Coman, Tel, Sané et Müller. Presque tous des internationaux. Ils totalisent ensemble une valeur marchande de pas moins de 260 millions d'euros. C'est nettement plus que la valeur d'un noyau complet de n'importe quel club belge et même de plusieurs clubs de la première division allemande.

À la mi-octobre, le Bayern est en tête de la Bundesliga. Les Bavarois affichent une confiance retrouvée et quelques-uns des observateurs supposent qu'avec ce nouveau coach, le club est en route vers de nouveaux succès, qui sait même vers une septième victoire finale en Champions League. Ce serait de loin le plus beau cadeau pour le 125^{ème} anniversaire du Bayern. Ce serait en même temps un triomphe improbable pour son jeune coach belge, moins d'un an après sa relégation avec Burnley de la Premier League. Ce serait un conte de fée. Et Vincent Kompany est la preuve tangible que ces contes existent.

REMERCIEMENTS

À tous ceux qui ont contribué par le biais d'un entretien à éclairer la personnalité de Vincent Kompany. Toutes les personnes interviewées ont été invitées par courriel à relire et corriger le texte de leur interview avant de valider la version finale. Merci à Michel Perquy pour sa traduction fluide et consciencieuse. Je tiens aussi à remercier tous les collaborateurs des Éditions Lannoo pour leur coopération très professionnelle.

SOURCES MÉDIATIQUES

- Des journaux belges et étrangers : *Bild*, *The Guardian*, *De Morgen*, *Hamburger Morgenpost*, *Het Laatste Nieuws*, *Het Nieuwsblad*, *Le Soir*, *De Standaard*, *De Tijd*.
- Magazines : *Humo*, *Knack*, *Sport-Voetbalmagazine*.
- Radio et télévision : *Congo WWS*, *Radio 1*, *VTM*, *RTL-TVi*.

BIBLIOGRAPHIE

- Buelens, Frans. *Congo 1885-1960. Een financieel-economische geschiedenis*. EPO, 2007.
- Colin, François et Willems, Raf. *Vince the Prince. Kompany's verhaal en alle sleutelmatchen uit zijn carrière*. Lannoo, 2020.
- Etambala, Zana Eziza. *Congo 55-65: Van koning Boudewijn tot president Mobutu*. Lannoo, 1999.
- Etambala, Zana Eziza. *De teloorgang van een modelkolonie: Belgisch-Congo 1958-1960*. Acco, 2008.
- Kompany, Pierre. *Van Congo tot Ganshoren: een ongelooflijk leven*. Borgerhoff & Lamberigts, 2019. Version française : *Du Congo à Ganshoren : un destin incroyable*. Éditions Luc Pire, 2019.
- Kompany, Vincent. *Een jaar om nooit te vergeten*. Lannoo, 2019. Version française: *Une année à ne jamais oublier*. Lannoo, 2019.
- Ndaywel è Nziem, Isidore. *Histoire générale du Congo. De l'héritage ancien à la République Démocratique*. De Boeck & Larcier, 1998.
- Nzongola-Ntalaja, Georges. *The Congo. From Leopold to Kabila. A People's History*. Zed Books, 3ème édition, 2007.
- Rorison, Sean. *Congo: Democratic Republic*. The Bradt Travel Guides, 2012.
- Van Reybrouck, David, *Congo: een geschiedenis*. De Bezige Bij, 2010. Traduction française : *Congo : une histoire*, Actes Sud, 2012.
- Willems, Raf. *Sympathy for the devils: De Belgen in de Premier League*. Lannoo, 2013. Version française : *Sympathy for the devils: Les Belges en Premier League*. Lannoo, 2013.
- Sites web : www.gopress.be, www.rbfa.be, www.fifa.com, www.sos-kinderdorpen.be, www.wikipedia.org, www.youtube.com, www.hsv.de, www.nike.com, www.mcfc.co.uk, www.transfermarkt.co.uk, users.swing.be/sw082929, www.bxbrussels.com, www.resc.be, www.wearevica.be, www.burnleyfootballclub.com, www.mancity.com, www.talk-ai.info/nl, www.fcbayern.com

Du même auteur :

En néerlandais :

- *René Van Aeken, De sfinx.* 1998, Van Halewyck.
- *Benny Vansteelant. Meneer duatlon.* 2008, Borgerhoff & Lamberigts.
- *Zero Dope. De eeuwige dopingstrijd in het topwielrennen.* 2011, Lannoo.
- *Kim Clijsters. Een portret.* 2012, Spectrum.
- *Vincent Kompany. Van ket tot kapitein,* 2014, Houtekiet.
- *Roger Federer. Portret van een tennisdgod.* 2016, Houtekiet.
- *Eden Hazard. Tussen de lijnen.* 2018, Lannoo.
- *Remco Evenepoel ongeremd. De jeugdijaren van een lefgozer.* 2024, Lannoo.
- *Vincent Kompany, man zonder grenzen.* 2025, Lannoo.

En anglais :

- *Vincent Kompany, The Making of the Man.* 2024, Legends Publishing.

En français :

- *Kim Clijsters, Une vie.* 2016, Éditions La Boîte à Pandore
- *Vincent Kompany, Le Prince des Belges.* 2014, Éditions La Boîte à Pandore.
- *Eden Hazard. Entre les lignes.* 2018, Éditions Racine.
- *Remco Evenepoel, En roue libre. Les jeunes années d'un casse-cou.* 2024, Lannoo

En roumain :

- *Kim Clijsters. O viata.* 2019, Victoria Books.

En allemand :

- *Vincent Kompany. Der Teamplayer.* 2025, Die Werkstatt

Plus d'infos sur www.frankvandewinkel.be

www.lannoo.com

En vous enregistrant sur notre site, vous recevrez régulièrement une lettre qui vous informera de nos nouvelles parutions et vous proposera des offres exclusives.

Texte :	Frank Van de Winkel
Traduction :	Michel Perquy
Couverture :	Studio Lannoo
Photographie :	belga
Mise en pages :	bananas.net

Si vous avez des remarques ou des questions, n'hésitez pas à prendre contact avec notre rédaction : redactielifestyle@lannoo.com

© Frank Van de Winkel – Uitgeverij Lannoo nv, Tielt, 2025

D/2025/45/186 – NUR 482/491

ISBN 978-90-209-2603-3

Tous droits réservés. Aucun élément de cet ouvrage ne peut être dupliqué, enregistré dans un fichier automatique et/ou publié sous quelque forme ou de quelque manière que ce soit, par le biais d'un procédé électronique, mécanique ou autre sans autorisation écrite préalable de l'éditeur.